

PAGES

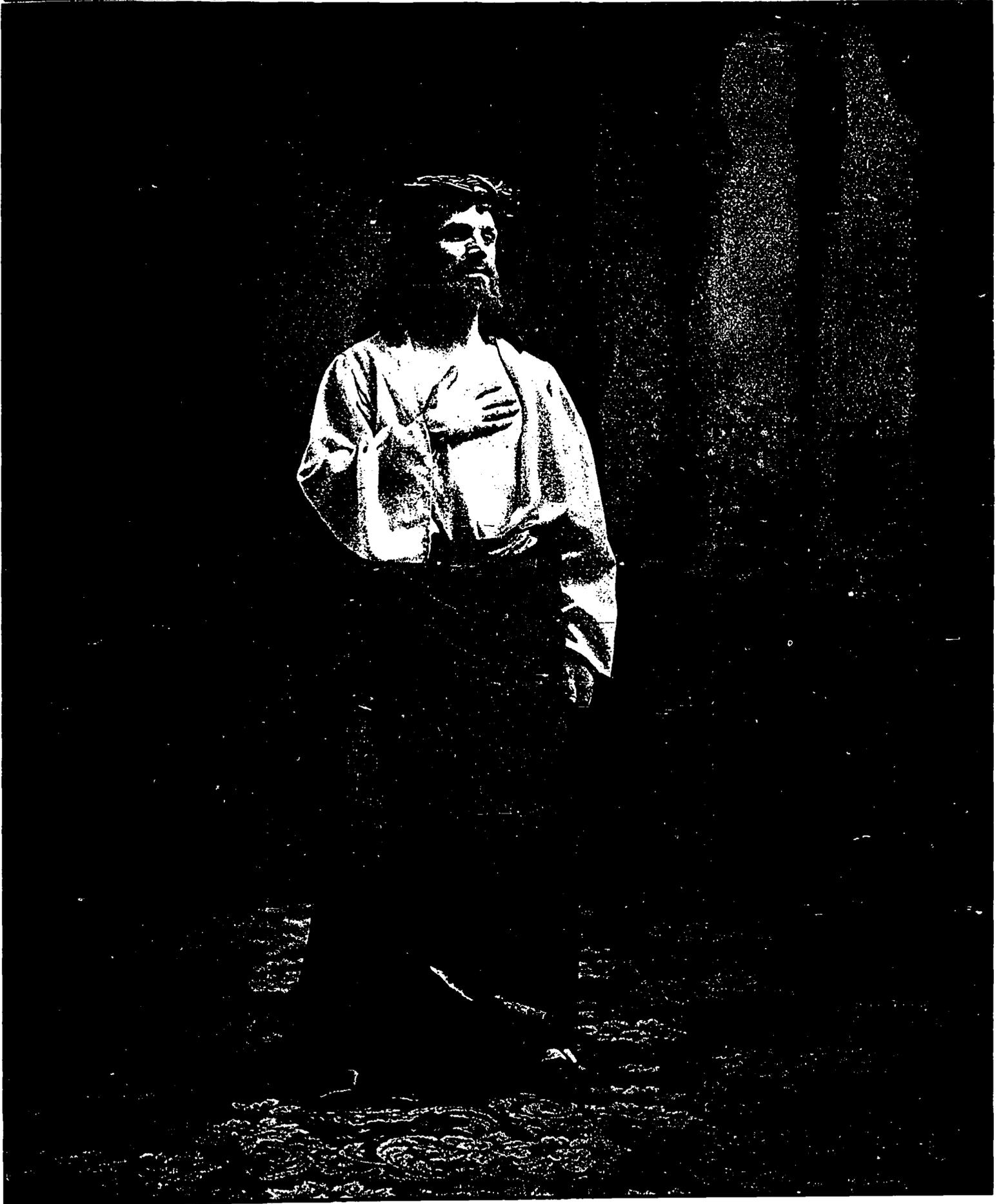
MANQUANTES

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNÉE. — No 935

MONTRÉAL, 29 MARS 1902

5c LE No



M. JULIEN DAOUST, DANS "LA PASSION," AU MONUMENT NATIONAL

Photo Laprés et Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 MARS 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. J. P. 785

AUX NOUVEAUX ABONNÉS

Nous donnerons, à tout nouvel abonné d'un an ou de six mois, et qui nous enverra le prix de son abonnement, le magnifique feuilleton : "Vingt Mille Lieues sous les Mers, de Jules Verne, formant cent-vingt pages, double colonne, du 'Monde Illustré.'

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Une erreur de copie nous fait donner un titre de feuilleton pour un autre.

Le nouveau roman que nous allons publier sera "Le Rameur de Galères," roman excellent, très bien écrit, palpitant.

Sorti de la plume d'un des meilleurs écrivains français dont l'unique souci était de moraliser en instruisant et en reposant, cet ouvrage peut être mis entre les mains de tout lecteur indistinctement. Aucun passage, aucune phrase ne pourrait blesser la conscience la plus timorée, et cependant, dès qu'on l'aura commencé, on sera anxieux d'en voir la suite.

PARMI LES PEUPLES

EN FRANCE

Une dépêche de Paris du 17 courant nous annonce que le ministre Waldeck-Rousseau donnera sa démission à la rentrée des Chambres, le 2 juin prochain.

Voilà une excellente nouvelle, si elle se confirme. Elle causera, nous n'en doutons pas, une réelle peine aux ennemis, même en rochet, des excellents Pères de la Compagnie de Jésus.—Hélas !

—La France se dispose à diminuer les chances de l'alliance des Etats-Unis et de l'Allemagne, à détruire une partie au moins de l'effet causé sur nos voisins par la visite du Kronprinz, le prince Henri, frère du roi de Prusse.

A l'occasion de l'inauguration de la statue de Rochambeau à Washington, le 24 mai prochain, la France enverrait à nos voisins un navire de guerre et des officiers de haut rang pris dans les armées de terre et de mer,

—Deux officiers français viennent encore d'être assassinés par les Chinois. Le gouvernement impérial a bien lancé un édit ordonnant aux autorités de trois provinces "d'exterminer les bandits de la province de Kouang-Si" si... on les prend !

Un missionnaire belge, lisions-nous récemment, a aussi été martyrisé par les Fils du Ciel.

Tout cela met le gouvernement chinois en fort mauvaise posture.

—Le gouvernement français, se joignant pour ces fins au gouvernement russe, vient d'aviser les chancelleries européennes, en réponse au traité d'alliance conclu par l'Angleterre avec le Japon, "que la France ne trouve rien à redire à ce traité. Ce traité, en protégeant et en défendant l'intégrité du territoire chinois, ne fait rien autre chose que la France (et la Russie) ; mais cependant, quant aux moyens que pourraient employer l'Angleterre et le Japon pour protéger et défendre la Chine, la France entendait poser ses réserves."

Voilà qui répond admirablement aux rodomontades de Chamberlain lors de Fachoda !

Mais aujourd'hui, le noble "monoclé" devra rentrer sa colère et ses menaces... ce qui peut amener une crise...

Chut ! Pas d'augures !

EN ESPAGNE

Les affaires, en Espagne, sont paralysées par les révolutions, les grèves. Quelque *pronunciamento* jettera, quelqu'un de ces jours, le trône dans la boue. Pauvre reine régente, pauvre petit roi !

—L'Espagne négociait un traité d'amitié (!!) avec les Etats Unis.

Mais lorsque les négociateurs arrivèrent à la clause relative aux propriétés espagnoles à Puerto-Rico, ils repoussèrent brusquement cette clause, et M. Storer, ministre des Etats-Unis à Madrid, partit immédiatement pour l'Amérique. On disait qu'il serait absent six mois. D'autres prétendent qu'il ne retournera plus en Espagne.

Pauvre Espagne !

EN ANGLETERRE

Le récent désastre des troupes anglaises en Afrique a causé un malaise (facile à comprendre) par toute l'Angleterre.

La magnanimité du général boer Delarey, rendant la liberté au général Methuen, devrait toucher le peuple anglais et le roi.

Tout le plan de campagne de Kitchener dans le nord-ouest de la colonie du Cap a misérablement échoué ; des sommes considérables ont été par le fait inutilement dépensées.

RUSSIE

Les affaires intérieures de la Russie vont de mal en pis. Les émeutes succèdent aux émeutes. Les étudiants, à Moscou et à Saint-Petersbourg, sèment les idées de désordre, d'anarchie, comme certains journalistes ne craignent pas de le faire (mais moins ouvertement) dans tout le Nouveau-Monde.

En Pologne russe, la troupe enlève un prêtre durant la messe qu'il célébrait, sous prétexte qu'il "conspirait contre le gouvernement."

Il y eut, causée par cette arrestation, une grave émeute au village de Bortachi, où cela se passait. Dix morts, cinquante blessés, plusieurs agents de police ou soldats blessés grièvement, voilà le bilan de cette malheureuse affaire.

Pour comble, une dépêche toute récente nous apprend, en son style laconique, que "le bruit court que le gouverneur-général de la Finlande a été assassiné."

C'est en Finlande que le gouvernement russe a voulu imposer le... la... disons : *l'impérialisme militaire*, et forcer ces pauvres Finlandais à fournir de la chair à canon à la Russie.

Exactement la même chose que ce qui se préparait à Downing Street pour le Canada.

Dieu et la volonté du peuple nous préservent de ces horreurs !

RODOLPHE LE FORT.

LA GRANDE SEMAINE

(Voir gravures)

Il y a quelques années, dans les colonnes de ce même MONDE ILLUSTRÉ, si nos souvenirs sont fidèles, nous disions la touchante poésie de cette expression usitée chez nos pères : *La Grande Semaine*.

Elle disparaît, la religion du souvenir. En peut-il être autrement quand le souvenir même de la religion s'éteint ?

Cependant, quand l'Eglise, endeuillée à la remembrance de la Rédemption et à la vue de la défection générale de ses enfants—double cause de ses larmes—, rappelle les phases de la vie du Sauveur, l'incroyant, le sceptique, le contempteur même de nos mystères s'émeut, le récit de la Passion renouvelle la scène de Clovis et de ses Francs, presque barbares, devant saint Remi, il y a quatorze siècles.

Haletants, oppressés, les guerriers s'indignaient des traitements infligés, par les Juifs, au Fils de l'Eternel.

Clovis, n'y tenant plus, se lève et s'écrie au nom de tout son peuple : "Que n'étais-je là avec mes Francs !"

Pauvre Clovis !

Ne savais-tu pas qu'il faut hurler avec les loups ? Les opportunistes, crois-tu, n'ont-ils pas leur ancêtre, leur fondateur, dans Hérode le tétrarque ; et Caïphe, penses-tu que ce n'est point la tige des renégats, des apostats ? Aurais-tu pu garder ta noble indignation au contact des Pharisiens ?

Aujourd'hui encore, les Pharisiens sont nombreux, qui donnent des "avis," au besoin des ordres, à NN. SS. les évêques, critiquent "notre sainte Eglise romaine", remercient Dieu de n'être point comme "ces misérables publicains", les ignorants Canadiens-français.

Passes paisiblement, bon peuple : ils ne sont déjà plus.

Or, Jésus avait ameuté contre lui les Pharisiens—ce que l'on pourrait appeler la classe dirigeante du peuple juif alors.—Il leur avait souvent et publiquement reproché la dureté, la perversité de leur cœur. Leurs regards chargés de haine, leurs murmures, leurs menaces mêmes n'avaient pu arrêter les paroles flétrissantes du "Fils du Charpentier". Sa science déroute les prêtres, sa vertu offusquait les rigides—extérieurement, mais rien de plus—du pharisaïsme. Il devait subir, outre le supplice que, Dieu, il s'était réservé pour réhabiliter la créature, le supplice épouvantable de la haine.

Supplice de la haine : il était réservé à notre XXe siècle de faire s'épanouir dans sa féroce beauté cette torture sans exemple. Elle sommeillait depuis le premier siècle de la Rédemption, alors que le grand-prêtre et ses dignes acolytes lui renouvelèrent la vie en exigeant la mort de Jésus. Elle avait paru apaisée depuis les premiers siècles du monde, alors que Caïn l'inventa contre son gracieux frère.

* * *

La haine—haine individuelle, haine collective—enfanta la vengeance. C'est la loi des compensations. Le Christ ne devait point échapper à cette loi. Il fallait qu'il se vengeât.

Il peut tout anéantir d'un mot, d'un geste.

Il vivifia tout. La vengeance alors qu'il vint, Homme parmi les hommes, fut la vengeance d'un Dieu. La folie de l'amour. Il se donna lui-même aux hommes, il leur donna sa chair divinisée.

Dès sa manifestation à ses disciples, il avait dit : "Je suis venu pour sauver tous les hommes." Et non ceux-ci plutôt que ceux-là. D'où il suit que son Cœur est un abîme de miséricorde. Doit-on croire qu'il sauve même les Pharisiens ?—Oui, s'ils y veulent mettre quelque bonne volonté.

Mais c'est son secret.

Il prouva néanmoins la sublime folie de son amour par la sainte Cène.

Il s'est vengé en Dieu. Un Dieu seul peut rendre son amour plus fort que la haine.

De tout autre part que vienne la haine, combien
est plus forte que l'amour !

* * *

Il semblerait qu'à cette preuve d'amour divin dût
l'arrêter l'infinie miséricorde.

La haine ne connaît point de bornes. L'amour divin
ne peut dépasser de limites, nul ne lui en peut mar-
quer, la limite n'existant point à l'Éternel qui n'a ni
temps, ni lieu, ni espace. Dans l'immensité de son
amour, la haine me paraît ce que semble le fétu de
paille dans l'immensité des océans.

La Charité de Jésus avait inventé l'Eucharistie. Un
Dieu s'immolait à sa créature.

A Dieu il fallait davantage : l'immolation d'un
Dieu.

Jésus voulait s'immoler à son Père. Dans le plan
de la création, dans les desseins de l'Éternel, la mort
de l'Homme-Dieu était résolue.

Le miracle d'amour était à peine accompli, que
commençait le martyre le plus épouvantable men-
tionné par l'histoire.

Les disciples de Jésus, puis les peuples de tous
pays, de tous les siècles jusqu'au nôtre, désignent ce
martyre du nom émotionnant de *Passion*. C'est
durant la Grande Semaine.

La haine atteignit, en ces heures plus longues que
des siècles, l'apogée de sa puissance.

Elle crucifia celui " sans lequel le mal fut fait ",
Dieu n'ayant pu créer le mal.

Torturé au moral comme au physique, abreuvé de
hontes, couvert de la bave de ses bourreaux, Jésus
expira.

La nature, terrifiée, perdit la notion de ses lois.
Elle se crut revenue aux sombres terreurs du chaos.

Et lui, s'il mourut, c'est par un miracle non seule-
ment de toute-puissance ; qui est comme Dieu, pour
oser le mettre à mort ?—mais encore de folie d'amour.
Pour l'expiation de nos fautes, il avait résolu son
immolation.

Il est Dieu. Il aime divinement. Il expie souverai-
nement.

Il meurt en Dieu.

En Dieu : confondu avec la Divinité, dont il a l'es-
sence.

En Dieu : comme peut mourir un Dieu seul, les
affaires de la nature à sa mort le prouvent. Le prouve
encore l'émotion avec laquelle, après vingt siècles, est
accueilli le récit de sa Passion. Le prouve aussi l'ou-
trage qu'ose lui lancer la sottise et vide philosophie du
siècle. Le prouve enfin la haine sectaire des gouver-
nants du beau pays qui se dit, malgré cette haine des
dirigeants, le *Sergent du Christ*.

Le Canada est l'enfant de la Fille aînée de l'Église.
Souvent, au récit des douleurs de Jésus, il a involon-
tairement lancé vers le ciel le touchant cri de Clovis :
" Que n'étais-je là, moi, ton petit soldat ! "

O Canada ! Garde la religion du souvenir—mais
jamais, ne perds le souvenir de la religion !

Par ceci, tu vivras, tu vaincras.

FIRMIN PICARD.

LA PASSION

Nous publions dans ce numéro une série de clichés
faits d'après des photographies prises sur le vif lors
d'une représentation au Monument National. Le
succès obtenu par les artistes dirigés par M. Julien
Daoust ont rendu avec talent le drame de M. Germain
Beaulieu. Une circonstance involontaire nous oblige
à remettre à la semaine prochaine l'étude comparative
du drame, en vers, d'Edmond Haraucourt, de *La
Passion* d'Obermergau, en Bavière, et du drame, en
prose, de M. Germain Beaulieu.

Nos lecteurs comprendront que notre collaborateur,
" Parisien de Paris," ne voulant pas donner une étude
incomplète, préfère retarder de huit jours la remise de
son manuscrit.

LE DON DES LARMES

Pleurer est doux, pleurer est bon souvent...

Madeleine, écrasée au pied du saint gibet,
Frémissante, éperdue, y versait en silence
Des larmes de douleur. Ce langage muet
Toucha le Divin Maître expirant de clémence.

Son âme en fut émue et trouva le secret
De consoler les cœurs tout remplis d'espérance
En Lui seul et sa Croix. O salutaire effet
De la pitié d'un Dieu qui vit cette souffrance !

Alors se rappelant que la femme eut pour lot
La faiblesse et les pleurs sans en trouver le mot,
Il mit de la douceur dans ce vrai *don des larmes*.

Ainsi qu'après la pluie on voit luire un rayon,
Dans l'âme au ciel obscur rayonna le pardon.
Le cœur de Madeleine en savoura les charmes.

ATTALA.

PYRAMIDES... QUADRAGÉSIMALES

La scène se passe à la campagne, dans une de nos
vieilles paroisses canadiennes, un jour de Pâques au
matin.

Les *habitants* s'acheminent vers l'église. Des
groupes se forment ça et là sur la place et causent avec
acharnement. Le carême leur a paru un peu long à
ce braves gens, mais il leur a suffi d'une bonne ome-
lette au lard, arrosée d'un verre ou deux de *Jamaïque*,
pour le leur faire oublier et les remettre en gaieté.
D'ailleurs, Pâques n'est-il pas la plus grande fête de
l'année après Noël ? N'annonce-t-il pas le retour du
printemps ?

Le gai soleil d'avril resplendit sur la plaine, réchauf-
fant l'atmosphère. Sous l'action bienfaisante de ses
rayons, la neige, qui depuis cinq longs mois couvre le
pays de son blanc linceul, fond et alimente les ruis-
seaux qui se gonflent outre mesure. Cela seul ne
suffirait-il pas pour épanouir les figures les plus ren-
frognées ?

La cloche sonne, appelant les fidèles à la messe.
Celle-ci à lieu sans apprêts extraordinaires : ni messe
en musique, ni orchestre ne font résonner les échos
du vieux temple. Seuls, quelques humbles pots de
fleurs, artistement disposés de chaque côté de l'autel
par quelque main pieuse, semblent vouloir jeter un
peu d'éclat sur cette solennité.

La messe finie, le curé, vénérable vieillard, monte
en chaire. Il est onze heures, et, naturellement, il n'a
pas encore déjeuné et se sent fatigué. C'est que, à
l'encontre de beaucoup de ses paroissiens, et malgré
son grand âge et ses nombreuses occupations, il
observe religieusement le carême, le bon vieux curé.

Il fait, d'un ton monotone, les annonces ordinaires :
un tel est recommandé aux prières, il y a promesse de
mariage entre un tel et une telle, etc., etc.

Le sermon va commencer ; toute l'assistance prête
l'oreille, car, sans être un prédicateur de renom, le
vieux pasteur sait, par sa parole convaincue, trouver
le chemin des cœurs.

O malheur ! Juste au moment suprême, la mémoire
lui fait défaut ! Il ne peut se rappeler le sermon pré-
paré avec tant de soin ! Il se passe en vain la main
sur le front, son cerveau fatigué se refuse à ce surcroît
de travail. Il hésite un instant. Prenant enfin son
courage à deux mains, il se décide à annoncer à ses
ouailles qu'il ne pourra pas leur faire de sermon ;
puis, un fin sourire effleure ses lèvres pâles et il
ajoute : " Il ne faut pas oublier, mes très chers
frères, que du haut de cette chaire, quarante jours de
jeûne vous contemplant ! "

F.-J. AUDET.

HOMMES DES TEMPS PASSÉS

Il en fut qui jamais ne sont devenus vieux,
Qui, n'ayant pour tout bien que leur vaillante lame,
Moururent pour leur Dieu, leur patrie ou leur dame,
Mais tombèrent toujours en regardant les cieux !

CAUSERIE

LES CADEAUX

Un cadeau ! Connaissez-vous, chères lectrices, dans
toute la langue française un plus joli mot, qui sonne
mieux à l'oreille et qui éveille dans le cœur des impres-
sions plus agréables ? Non, n'est-ce pas, et je n'en
veux pour garant que le sourire qui voltige sur vos
lèvres et la flamme dont brillent vos yeux quand on
prononce devant vous ces deux syllabes magiques.
Elle sont si éloquentes dans leur brièveté ! Elles ren-
ferment tant d'idées, d'émotions, d'espérances et de
joies ! Un cadeau, c'est d'abord une preuve d'affection
qui vous est donnée : quelqu'un a pensé à vous, a
désiré vous faire plaisir, a tenu à vous témoigner
amitié, respect ou reconnaissance. Comment n'en se-
riez-vous pas touchées, sachant combien le nombre est
rand des indifférents et des ingrats ? Vous trouvez
aussi dans le cadeau ce charme particulier que possède
le mystère : avec quel petit battement de cœur vous
accueillez le paquet imprévu, de quelle main fébrile
vous dénouez la ficelle et développez le papier !
L'objet lui-même, fût-il à votre goût, vous cause peut-
être moins de plaisir que cette émotion préalable,
mélange d'espoir et d'inquiétude, dont s'accompagne
toute surprise. Si enfin le présent reçu satisfait quel-
qu'un de vos désirs, la joie de la possession vient
s'ajouter à toutes les autres, et voilà une heure si
riche de sentiments agréables, qu'elle suffit à éclairer
toute votre journée et à vous la faire compter parmi
les heureuses de votre existence.

Et pourtant, pourtant... quand on y réfléchit, que
de déceptions aussi, ou de regrets, ou même d'amertu-
mes, ne font pas naître certains cadeaux ! Il y a
tant de gens qui ne savent pas donner, et qui oublient
que l'objet vaut moins que l'intention. Le vieux
poète avait raison :

Rien qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'est bien donner toute la terre ronde.

Mais elle est rare " l'amour profonde ", et le pré-
sent est trop souvent fait sans grâce, presque à contre-
cœur. Les exemples se comptent par centaines, mes
lectrices le savent comme moi. Celui-ci vous apporte
un bibelot médiocre, et s'extasie lui-même sur sa
beauté. Cet autre, en vous offrant un souvenir, s'ar-
range pour vous en dire le prix comme par inadver-
tance. Et l'homme qui, au bout de six mois, vous
rappelle le cadeau envoyé, vous demande " si vous
l'avez encore " et s'il n'est pas " abimé ! " Et celui
qui, sans s'inquiéter de vos sentiments ou de vos
habitudes, vous gratifie d'une chose qui les choque
très ouvertement, qui adresse à une veuve un bouquet
noué de rubans rouges, à un enfant un livre trop
sérieux, à une jeune fille modeste un sachet trop
violemment parfumé ! Il y a quelques jours, je me
trouvais chez un bijoutier. Une dame entre. " Je
voudrais, dit-elle, deux ronds en argent pour offrir à
de jeunes mariés. " On lui en montre de différents
modèles, et elle en choisit deux exactement pareils.
" Quels chiffres devrai-je graver, dit l'orfèvre ?— A B,
répond-elle.— Sur l'un... Et sur l'autre ?— Le même
chiffre : les deux personnes ont les mêmes initiales.—
Mais en ce cas, reprend le marchand, on ne pourra
reconnaître les serviettes.— Et que m'importe ? " dit
la dame, qui paie et sort. Est-il possible, en vérité,
de faire un cadeau moins aimablement ?

Si l'on donnait par amitié réelle et non point par
vanité, on commencerait par étudier avec soin les goûts
de la personne à qui l'on veut plaire. On chercherait
les objets qui peuvent lui convenir, on les choisirait
en rapport avec son âge, son humeur, sa tournure
d'esprit, sa situation de fortune. On les lui offrirait
sans ostentation, avec des paroles affectueuses et
simples, comme le cœur sait en dicter à l'occasion. On
n'aurait pas de ces attitudes, de ces gestes, de ces
regards qui semblent quêter la reconnaissance. Sur-
tout, l'on éviterait de reparler jamais du présent, et
l'on se souviendrait que le premier devoir de celui qui
donne est d'oublier qu'il a donné.

Mais voilà, pour agir ainsi, il faut de l'intelligence,
du tact et de la bonté. Choses rares, très rares.

MARSILE.

LES CRUAUTÉS DE LA PEINE DE MORT

De plus en plus la Justice se laisse sinon désarmer au moins attendrir par la Pitié et si elle se croit obligée de tuer, elle le fait avec répugnance, en rendant la mort aussi rapide, aussi douce que possible. Nous venons d'en voir un nouvel exemple avec l'électrocution de ce Csolgosz dont le crime avait cependant excité aux Etats-Unis une si vive indignation.

L'humanité à cet égard semble être devenue meilleure. On est saisi d'horreur en constatant par quels raffinements de cruauté était très souvent accompagnée la peine capitale dans les législations anciennes et on songe au mot de cet empereur romain qui tenait à torturer ses victimes et à prolonger leur agonie : " Il faut qu'ils se sentent mourir ! "

Les Egyptiens passaient dans l'antiquité pour un peuple plein de douceur. Cette réputation paraît quelque peu usurpée (comme presque toutes les réputations) quand on lit dans les œuvres d'Hérodote ou de Diodore de Sicile avec quelle barbarie ils poussaient le crime des parricides, que la législation de Solon n'avait pas cru possible. Ils leur inséraient dans toutes les parties du corps des roseaux aigus de la longueur du doigt, ils en détachaient des morceaux de chair, et quand cette loque humaine, inondée de sang, était à peu près dépourvue de vie, ils la brûlaient sur des fagots d'épines.

En Perse, beaucoup de criminels étaient écrasés entre deux pierres ou écorchés vifs ; d'autres enfermés dans une sorte de coffre d'où passaient, par des ouvertures ménagées à cet effet, les pieds, les mains et la tête, restaient pendant une quinzaine de jours dans cette position, condamnés à manger et à boire afin que la mort n'arrivât pas trop vite, le visage enduit de miel pour attirer les mouches, les fourmis et les guêpes. Les Persans modernes ont trouvé un supplice encore plus horrible ; dans des incisions assez profondes faites dans le corps du condamné ils passaient des mèches soufrées qui le brûlaient lentement.

Les Babyloniens, comme nous l'apprend la Bible, plongeaient les criminels dans une cuve remplie d'eau bouillante.

La législation greco-romaine a été en général plus douce, mais on cite cependant de barbares pénalités qui furent appliqués dans des cas exceptionnels. Hippomène, roi de l'Attique, fit dévorer par ses chevaux sa fille qui avait aimé un simple citoyen et son fils qui s'était rendu coupable d'adultère. Rome connaissait l'écartèlement, le supplice de la roue. Le consul Metius Sulfetius fut écartelé à quatre chars. Sous les empereurs romains, dont la plupart ne furent que des fous couronnés, il y eut une grande variété dans les supplices. Des coupables, et plus souvent encore des innocents, furent roués, crucifiés, écartelés, pendus la tête en bas, fouettés jusqu'à extinction de vie, déchirés dans le cirque, après avoir été couverts de peaux de bêtes, livrés à des chiens affamés. Jamais ne furent aussi visibles et aussi répugnantes la joie de voir souffrir et l'ivresse du sang.

Les Gaulois faisaient attendre la mort à certains criminels pendant cinq ans, puis les empalaient ou les brûlaient vifs. Les Germains étouffaient sous une claie dans un bourbier les lâches et les traîtres.

Dans l'ancienne législation anglaise, l'homme coupable de haute trahison était coupé en morceaux, l'empoisonneur était jeté dans une fournaise ardente.

Les *Etablissements* de Saint-Louis ordonnaient qu'on arrachât les yeux à ceux qui avaient volé dans une église.

Si, des pays incomplètement civilisés, nous passons aux peuples qui sont restés barbares, et dont le nombre heureusement diminue chaque jour, nous trouvons des pénalités encore bien plus effrayantes, et à cet égard on peut affirmer que le record de la cruauté appartient sans conteste à ces Indiens que Cooper, Mayne-Reed et Gustave Aimard ont essayé d'idéaliser. *Oeil de Faucon*, le *Serpent Noir*, la *Panthère agile* et les autres héros de même espèce furent encore plus remarquables comme bourreaux que comme chasseurs.

Les Iroquois tordaient à l'aide de bâtons, jusqu'à ce que mort s'ensuivit,—et c'était très long—les muscles de leurs prisonniers de guerre.

Les Hurons, lorsqu'un des leurs avait été assassiné, avant de torturer le meurtrier, le suspendaient au-dessus du corps de sa victime en décomposition.

Dans l'effroyable guerre contre les conquistadores espagnols, où de part et d'autre les combattants se transformèrent en bêtes féroces, les Indiens de Cuba ou de Saint-Domingue versaient de l'or fondu dans la bouche de leurs ennemis en leur disant : " Mange, mange de l'or, chrétien, puisque tu ne peux pas t'en passer ", puis ils les dévoraient vivants.

Ce raffinement d'anthropophagie—d'anthropophagie judiciaire—a existé jusqu'au milieu de notre siècle chez les Battas de l'île de Sumatra. Il était appliqué à cinq catégories de criminels : les adultères, les voleurs nocturnes, les prisonniers à la suite de guerres importantes, ceux qui appartenant à la même tribu s'étant mariés ensemble, ceux qui avaient attaqué traîtreusement un village ou une personne.

Attaché à un poteau, les bras en croix, le coupable était littéralement découpé. Chaque membre de la tribu choisissait, prenait et dévorait sur place son morceau. Le chef, qui se servait le dernier, coupait la tête et en mangeait la cervelle.

En laissant de côté les malheureux bâtonnés, écorchés vivants, ou remplis de vinaigre à l'aide d'un entonnoir et assommés ensuite, lorsque leur corps est gonflé comme une outre, à coups de bâton, je me borne à citer parce qu'il est beaucoup plus ignoré que tous les autres, le supplice appelé *Lan-ho* qui fut inventé par un empereur de Chine pour distraire une de ses femmes qui s'ennuyait.

On éleva une colonne creuse en métal, une sorte de poêle gigantesque, qu'on remplit de braise, après y avoir attaché des criminels qui furent rôtis sous les yeux d'un public que ce spectacle enchantait.

Les Chinois à cet égard, comme à bien d'autres, n'ont fait aucun progrès. On en jugera par diverses peines appliquées en 1890, et que les journaux ont signalées. On étrangla une empoisonneuse après l'avoir lardée de coups de couteau dans les parties du corps où les blessures ne risquaient pas d'être mortelles. Un fratricide fut décapité, conformément à la sentence qu'il était difficile d'exécuter à la lettre, *en dix mille morceaux*. Un chef de voleurs—ce n'était pas un mandarin—enfermé dans une cage y mourut de faim.

Terminons ce lamentable défilé des pénalités barbares où se complaisait la brute humaine par l'indication d'un supplice qui est certainement le plus étrange de tous. Les Frères Moraves répugnaient à verser le sang, même le sang d'autrui. Pour punir leurs criminels, ils avaient inventé la peine capitale par le chatouillement prolongé—la mort par le rire !

HENRI D'ALMERAS.

L'AMOUR N'A PAS D'AGE

Ma chère Madelon,

Vraiment, ma chère, ta lettre me rend perplexe. Tu me demandes des conseils ? Cela est possible, car je suis ton amie. Mais tu veux que je brode quelque chose pour envoyer à ce philosophe qui ne veut croire qu'en l'amour de dix-huit ans ! Il est l'ami de celui que tu aimes, me dis-tu, et tu crains que ses préjugés n'aient quelque influence ? Peut-être. Mais, ma chère amie, ma plume n'est encore que bébé : par conséquent bien faible et peu habituée à batailler, pour courir sur le dos d'un philosophe, d'un sceptique, dont l'épiderme est endurci au sophisme, au pessimisme, au matérialisme et à je ne sais quoi encore !

Cependant, puisque tu aimes, il faut le défendre, ton amour. Pince, égratigne, mords... mais seulement sur le papier : ce ne serait pas gentil, hein ? Allons, trêve de badinage ; je te vois me faire une petite moue.

Eh bien ! Madelon, dis-lui donc à ton savant, qu'il connaît bien peu Cupidon pour ne le voir qu'en petit gilet et en robe courte ! L'amour a tous les âges, car le cœur n'a point de rides et n'est jamais trop vieux,

l'âme qui n'est point avilie par les passions mauvaises est toujours jeune et belle. Qu'importe que l'enveloppe soit un peu moins fraîche, que l'écorce soit un peu durcie par le temps. L'amour n'en sera que mieux gardé étant dans un vase plus solide, plus résistant à tous les vents brûlants qui passent sur l'homme.

Oui, ma chère Madelon, j'approuve entièrement tes idées sur ce sujet. Lorsqu'on a un âge de raison, qu'on comprend la vie, et que soudain on rencontre l'âme sœur de la nôtre, le cœur et l'esprit qui nous subjuguent, il ne faut pas laisser perdre le bonheur à compter les années de différence qu'il peut y avoir entre lui et elle. Le bonheur n'attend jamais : il passe, disparaît et bien souvent ne revient plus. Alors, c'est la nuit noire !

N'est-ce pas tout à fait sensé que l'homme soit plus âgé que la femme ? A lui, il faut la sagesse, l'expérience pour conduire cette barque à deux qui sombre si souvent de nos jours contre des écueils imprévus. Il faut que l'homme ait atteint un âge où il puisse réfugier son âme tout entière dans une affection, pour rendre heureuse la femme aimée !

Est-ce à vingt ans, quand il a le cœur plein d'illusions comme une jeune fille à seize ans, qu'il peut s'attacher sincèrement ? Il n'est que tout ardeur, tout enthousiasme.—A vingt ans, tous les jours sont beaux, ensoleillés, il n'y a pas de nuit sans étoiles ! Il rencontre un jour, sur son chemin, une fleur dont le parfum l'enivre. Il la trouve belle, il l'aime. Mais cet amour durera-t-il ? Ne se laissera-t-il pas éblouir le lendemain, par d'autres fleurs qu'il n'aura point encore vues et qui lui paraîtront peut-être plus belles que celle qu'il a cueillie ?

A toute règle, il y a exception ; mais un bon auteur a dit : " Ce n'est pas le premier amour qui est ineffaçable, car il vient du besoin d'aimer. " L'homme qui, après avoir connu la vie et dans toute la force de son jugement, rencontre l'esprit et l'âme qu'il avait jusque-là cherchés, ne peut qu'être heureux, et rendre heureuse la femme qui l'aime.

Allons, ma bonne amie, est-ce quelque chose comme cela que tu veux dire ?

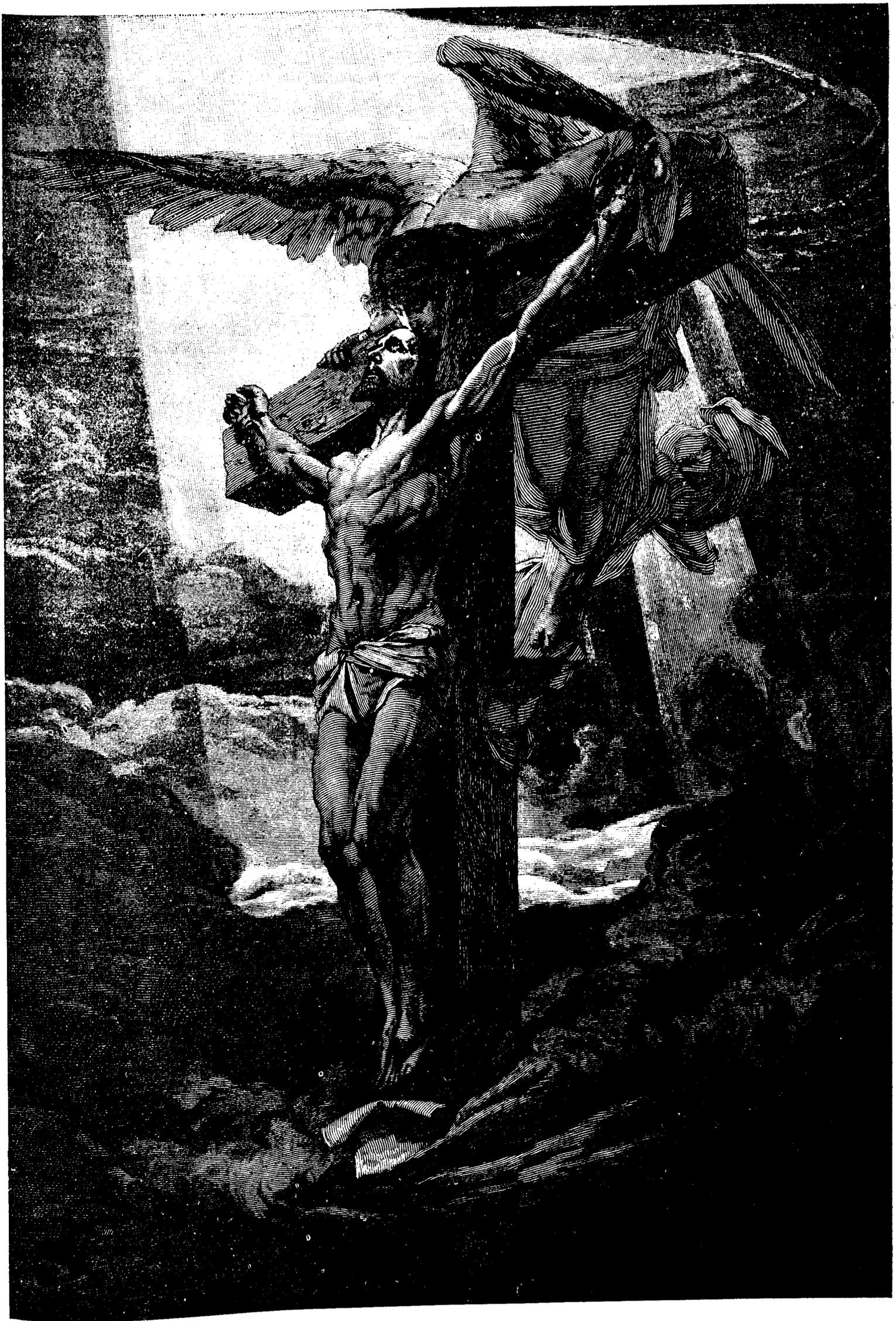
Maintenant, Madelon, si tu n'avais que l'esprit du léger papillon qui vole à tout ce qui brille, qui ne se pose qu'en passant sur la première fleur apparue, je te dirais : " Ne va pas vers la flamme qui t'attire, car tu te brûleras les ailes, un jour. " Mais je te sais intelligente, sensée. Tu comprends la position d'un homme sérieux et les circonstances qui peuvent s'y rattacher ! D'ailleurs, le bonheur est-il dans ces plaisirs bruyants, souvent empoisonnés, qui attirent la foule sur ce grand théâtre social où l'on joue le plus souvent, comme dans un bal masqué ? Un sourire cache bien souvent une larme, là ! Ceux qui cherchent le bonheur dans ces amusements mondains qui ne peuvent être que distractions ne le trouvent pas.

Le bonheur est dans le devoir, dans son foyer, dans son petit nid à soi, où l'on est entouré de véritable affection : et quand monsieur Cupidon vient y prendre place, c'est au superlatif. Mais, sais-tu, ma petite Madelon, que ce petit dieu d'amour est très délicat, sensible, susceptible, égoïste même ? Il ne faut pas le négliger, mais avoir une infinité de petits soins, d'attentions, pour le garder ! S'il n'est pas bien traité, il se sauve... et le vide qu'il laisse ne peut se remplir ! Eh bien ! ma chérie, si ton petit dieu, à toi, est plus sérieux, qu'il n'aime pas les bals, l'éclat, il ne faudra pas le laisser s'ennuyer, seul au foyer, n'est-ce pas ? Allons, bonjour, Madelon, je crois en avoir assez dit sur ce sujet, j'ai confiance en toi. Donne-moi des nouvelles de ton philosophe avec ses froides théories. Je vais m'aiguïser les ongles et la prochaine fois, nous l'égratignerons tous les deux, veux-tu ?

SPERANZA.

Montréal, mars 1902.

Fragments de dialogue entre maris désabusés :
—Ah ! si c'était à refaire ! Si j'avais su de quels bois étaient faits les nœuds de l'hyménée.
—Il y a, mon cher collègue, beaucoup de chêne et peu de charme.



IL MEURT EN DIEU.—TABLEAU DE M. BRUNO PIGLHEIN



LA SAINTE CÈNE, D'APRÈS LÉONARD DE VINCI

LE JOUR DE PAQUES

L'aube de l'horizon tirait ses premiers voiles ;
Les oisillons chanteurs, sur la mousse des champs,
Regardaient dans les cieux s'éclipser les étoiles ;
Et des bosquets fleuris, comme un léger encens,
Ondulaient en spirales les vapeurs du printemps.

C'était le jour de Pâques, et par toute la terre,
La nature changée étalait sa splendeur.
La résurrection... c'était là le mystère.
Du Rédempteur divin célébrant la grandeur,
Des Anges dans l'éther psalmodiaient en chœur :

“ Il quitte le linceul, dépouille le suaire
Pour ceindre son front pur d'une auréole d'or.”
Puis suspendant leur vol au-dessus du Calvaire,
Ils reprirent plus haut en un commun accord :
“ Dieu renaît à la vie, il méprise la mort.

“ Comme l'astre qui nous éclaire,
Jésus, sortant de son tombeau,
Inonde d'un flot de lumière
Ce jour qui depuis sera beau.”

Alors Jésus, à ses apôtres,
Se manifesta glorieux ;
Il dicte des lois qui sont nôtres,
Puis reprend le chemin des cieux.

Aujourd'hui dans un saint cantique,
Le cœur soumis et repentant,
Chantons, selon l'usage antique,
A la gloire du Dieu vivant.

Qu'il se repente l'infidèle
A la sainte tradition !
Car point n'est de vie éternelle
Hors de notre religion.

Dieu méprise toujours l'impie,
Et qui ne tend pas à son ciel
Pour s'absorber dans cette vie
Bientôt s'abreuvera de fiel.

Do

LE JUBILÉ DE LÉON XIII

I.—LE PAPE

Il est six heures du matin. Deux ou trois coups
frappés à la porte de ma chambre d'hôtel m'éveillent
brusquement.

—Qui est là ?
—Vaticano !

C'est une invitation à nous rendre au Vatican, le
matin même. A sept heures et demie, Léon XIII offi-
ciera dans la capella Paolina.

L'envoyé s'excuse d'arriver à une heure si matinale.
Il s'est présenté déjà, la veille au soir, en notre
absence. Son devoir est de remettre l'invitation en
mains propres. Il recommande “ l'habit noir ” et s'en
va.

* *

... Nous voici dans la capella Paolina. Deux cents
personnes environ attendent l'entrée du Saint-Père ;
un assez grand nombre de prêtres, quelques hommes
en habit ; les femmes en noir, une mantille sur la
tête. Le passage du milieu, qui va de la porte à
l'autel, est maintenu libre, occupé çà et là par des
hallebardiers et des huissiers aux costumes extraordi-
naires, jaunes, verts, écarlates et cramoisis.

Tout à coup, un mouvement se fait à la porte, les
officiers de la garde du pape, casque reluisant, épée
nue, entrent, se rangeant sur les côtés. La piété, la
foi, la curiosité s'émeuvent dans l'assistance. Toutes
les têtes se tendent vers l'entrée... Il apparaît, suivi
de cardinaux et d'évêques. C'est Lui, le Prêtre vêtu
de blanc... Il a, sur le seuil, un arrêt d'un instant, et
les yeux et les cœurs ne voient, malgré les ors et les
pourpres dont elle est environnée, que cette forme
blanche, svelte, un peu inclinée d'abord, qui, tout de
suite, se redresse... La main s'est élevée en même
temps,—paternelle ; et, légère, transparente, elle
semble flotter dans l'air, où elle esquisse le geste de
bénédition. C'est très beau... et c'est charmant.

Il s'avance, regardant avec douceur, à droite, à
gauche, la main toujours levée et bénissante, volti-
geante comme une main de semeur. Il est là, à deux
pas ; son visage amaigri, fin et doux, d'homme très
âgé, est éclairé d'une bonté qui pense. L'esprit, qui
éclate dans les yeux, se montre aussi dans toute la

ligne nerveuse du corps et dans la démarche prompte,
comme envolée, du vieillard blanc.

Ce vieillard blanc, suavement blanc de la tête aux
pieds, marche sur l'extrême bord du tombeau avec sa
grâce souriante de roi des croyants, en bénissant—de
sa main qui meurt—l'universelle vie.

Les fresques de la capella Paolina sont de la vieil-
lesse de Michel-Ange. Voici saint Paul terrassé, sur
le chemin de Damas, par une lumière qui, tombant de
la main de Dieu, s'élargit en s'abaissant vers la terre.

Maintenant le Pape officie. Il élève l'hostie sacrée,
blanche au centre d'un soleil d'or. Les officiers font
le salut de l'épée. Les cardinaux écrasent sur les
dalles l'orgueil de la pourpre.

Le Pape prie à voix haute. Jamais je n'oublierai
cette voix.

Aucune monotonie d'inflexion, rien de “ déjà en-
tendu ” ne vient détruire l'idée que l'on se fait d'un
pontife souverain parlant au nom de sa fille, l'humani-
té. Le Père est vraiment ici en prière pour les
enfants. Il est chargé d'années et chargé de dou-
leurs, des douleurs du monde. Sa voix, simplement
et vraiment humaine, sort d'un cœur profond. C'est
un soupir et c'est un sanglot, très personnels, à la
fois lassés, expirants et indomptables, qui ont parfois
de grands sursauts, et qui seraient reconnaissables
entre tous les sanglots et tous les soupirs de la terre.
Ce qu'on entend, ce sont les cris d'une douleur
d'homme, d'un homme dont le cœur s'élargit jusqu'à
être paternel au monde entier. Ame blanche, prêtre
tout blanc, blanche vieillesse, candeur de la foi, voilà
ce qui parle et ce qui prie. Oh ! la plaintive huma-
nité, et que chaque élan de douleur se change
en élan de prière ! Il est impossible d'avoir entendu
cette parole gémissante, ce sanglot, ce cri, cet appel,
cette supplication,—et de l'oublier. Ce qu'on éprouve,
c'est la pitié pour celui qui prie, car on croit deviner
qu'à ce moment il souffre surtout de l'impuissance de
sa propre pitié à faire le bien parmi les hommes !—
“ Sans vous, ô mon Dieu, ma royauté trop humaine
“ ne servira à personne ! mes appels, comme mon
“ silence, demeureront incompris ! Domine, exaudi
“ nos ! Miserere ! miserere ! ”

La messe du Pape est dite. Il a prié pour tous.
On va prier pour lui. A son tour, il entend la
messe.

Et le voici maintenant au milieu du chœur, sur son trône de soie et d'or.

Il ne s'y repose qu'un instant. Il l'a bientôt quitté ; il s'agenouille. Agenouillé, il se courbe, il prosterne sa vieillesse et sa grandeur aux pieds de la croix. Et voilà qu'ainsi prosterné, — les bras jetés sur le prie-Dieu, la face ensevelie parmi la blancheur des manches — il se fige dans une absolue immobilité. La marmoréenne et svelte figure va demeurer ainsi, indéfiniment immobile. Elle a prié par le cri et par le sanglot tout à l'heure. Elle prie maintenant par l'immobilité et par le silence, qui sont plus près de l'Éternité.

On dirait un de ces pontifes de marbre à genoux sur leur propre tombe, dans les plis roides du carrare diaphane. Nous nous levons ; il reste immobile. L'assistance exécute tous les mouvements que commande la clochette d'argent au timbre léger, véritable filigrane de sons cristallins ; il reste immobile. Il est, en effet, mort au monde... Où s'en va cette âme, où monte-t-elle, où descend-elle, en ce moment tout à fait solennel ?... L'hostie s'élève, rayonnante. Va-t-elle se courber plus bas ? Non. Il demeure immobile. Découvrira-t-il son front devant le nimbe de Dieu ? Non ; ce n'est plus l'heure où il peut, libre à demi des adorations de l'âme, faire un geste physique d'adoration ; il demeure immobile devant la gloire de son Dieu... Alors un prêtre s'avance, étend la main au-dessus de la tête du Pontife — et la découvre.

Le Pape est immobile.

Il est seul devant Dieu à qui il apporte en silence le cri du monde universel, l'universel *Miserere* :

Ayez pitié, Seigneur ! — Seigneur, pitié pour tous, sans distinction de races, de croyances, de philosophies, de religions ! Pitié pour tout ce qui souffre ; pitié pour l'innocence et pitié aussi pour le crime ; pitié pour l'endurcissement comme pour le remords ! Pitié pour tous, justice et pitié, ô Dieu qui avez été un accusé devant des juges, un prisonnier devant les voleurs, un flagellé, souillé du crachat des impurs ; ô Dieu, qui avez été le supplicié d'un supplice infamant, justice et pitié pour tous, ô Dieu qui avez voulu être un homme, afin de créer parmi les hommes la pitié et la justice !

JEAN AICARD.

II. — LE DERNIER POÈME DE LÉON XIII

On a célébré, à Rome, de grandes fêtes en l'honneur du vingt-cinquième anniversaire de l'élection de Léon XIII. M. Boyer d'Agén, qui a souvent approché le Pape de très près, nous communique à ce propos un document très curieux. C'est un poème composé par le Souverain Pontife sur l'art de vivre longtemps, — art qu'il cultive lui-même, comme on sait, avec succès. Notre confrère a vu le pape composer ce poème, et il nous rapporte ainsi ses impressions devant cette scène peu banale :

Le corps tout ramassé dans sa soutane blanche, la main aux longs et maigres doigts tremblants sur la feuille de papier où ils ne tracent plus que par saccade une infinité de points noirs formant l'un après l'autre les lettres, qu'écrit à ce bureau-régence Léon XIII, en s'y prenant quelquefois à deux mains — l'une dirigeant l'autre, mais d'un visage si serein qu'il déconcerte à le voir à peine prendre garde à la plume qui semble tant lui peser. Ce qu'il écrit ? Approchez-vous et, par-dessus ses épaules si frêles, lisez dans son écriture microscopique et hachée, le dernier poème qu'il compose sur l'art de vivre centenaire :

L'ART DE VIVRE CENT ANS

Épître à *Rabirius Rufus*

I

Par quelle nourriture ta vie, libre de maladies et pleine de forces, pourra-t-elle fleurir longtemps ? Tel est le savant thème que, — en praticien attentif et en disciple rigoureux d'Hippocrate, — le bon Ofellus exprimait récemment, de la manière suivante :

Surtout sois propre. Que, sans luxueux appareil, — ta table te présente et nappe blanche et couverts nets. — Ordonne que, de ton cellier, les plus purs vins te soient servis : ils mettent la joie dans l'âme et débarrassent des soucis. — Pourtant sois sobre, ne crois

pas trop en Lyéus — et ne crains pas de puiser trop souvent aux carafes d'eau pleines. — Cette eau si claire ! nous fût-il accordé un don plus précieux — et dont l'homme ferait dans la vie un plus utile usage ?

D'un blé sans tare tu cuirais avec amour tes pains.

— Les repas que la poule, ou le bœuf, ou l'agneau t'auront apprêtés, — prends-les volontiers ; s'est une nourriture profitable aux forces à réparer ; — mais aie bien soin d'en triturer les viandes, veille qu'à ces repas ne manquent ni les légumes de condiment, ni les assaisonnements de saumure.

Que les œufs frais fassent l'éloge de ton foyer et nourris-t'en — soit que tu aimes les préparer au feu, sur le plat où ils cuisent — soit que tu trouves plus de saveur à les gôber à même la coquille. — De quelque manière que tu en uses, crois-moi, là est la saine nourriture.

Ne fais pas moins d'honneur aux grandes coupes de lait, plein d'écume. — Le lait t'a nourri, enfant ; vieillard, tu y retrouveras tes forces.

Et maintenant, du miel cuivré au don céleste — qu'on apporte un rayon, et que l'Hybla dont tu es avare l'arrose. — Fais-toi servir, de ton potager où il ne pousse que pour toi — et le chou doux et le légume tendrement cueilli après sa fleur. — Ajoutes-y dans leur maturité les fruits charnus d'une année bien fertile, surtout les douces pommes, les pommes rubicondes couronnant, en corbeilles, la splendeur de la table.

Enfin, qu'on verse la liqueur que composent les grains torrifiés — ceux qui te viennent de Moka et des rivages de l'Orient. — Ton noir café goutte à goutte, du bord des lèvres, savoure-le : à petits coups, il veloutera ton estomac à souhait.

Pour un repas léger, retiens bien ces préceptes, et sers-t'en sûrement — si tu veux te conserver et sain et vigoureux jusqu'à l'extrême soir de la vieillesse.

LÉON XIII.

Un normalien vous en dirait de belles, sur la forme savante de ces vers et sur la richesse de leur glossaire. Car si le rythme serré et mordant est digne d'un Juvénal ou d'un Propertius, c'est bien à Plauto ou à Plinius qu'il faudrait comparer cet étonnant styliste pour qui, en latin, les termes culinaires les plus analytiques n'ont pas plus de secrets que les formules philosophiques avec lesquelles Léon XIII compose aussi aisément ses transcendantes encycliques.

BOYER D'AGÉN.

CORBEILLE DE LÉGENDES

LA PUCE. — LA SAUTERELLE. — L'ARAIGNÉE DES JARDINS. — LE PEUPLIER.

Voulez-vous que je vous conte la légende de la puce, cette bestiole légère et spirituelle, un point vivant, un grand sauteur. Ses bonds sont aussi prodigieux qu'amusants, sa viguer stupéfiante. Un homme qui ferait des sauts en rapport avec des sauts de puce, sauterait à pieds joints par dessus le Panthéon et descendrait l'avenue des Champs Élysées en trois ou quatre bonds. La puce semble ailée. Lorsqu'on croit la tenir, elle nous échappe d'un saut pittoresque et gouailleur.

Voici sa légende, que l'on redit encore dans les campagnes du Velay : Un jour, le bon Dieu se promenait avec saint Pierre dans les gorges de la Loire, entre Chamelières et Volay. Tout en cheminant, ils devaient du ménage du monde et des difficultés de se bien diriger. Tout à coup, au détour du fleuve, Pierre montre au bon Dieu une femme en haillons, couchée sur le sable, au soleil. Elle est jeune encore, mais ses traits reflètent l'ennui le plus profond. Le bon Dieu, qui devine tout, s'aperçoit aussitôt que cette femme s'ennuie de sa seule oisiveté et, comme il est souverainement bon, il tire de sa grande poche une poignée de puces qu'il jette sur la pauvre femme en lui disant :

— Femme, l'oisiveté est la mère de tous les vices : voilà de quoi t'occuper.

Et, depuis ce jour-là, les femmes ont des puces, et lorsqu'elles n'ont rien de mieux à faire, elles se divertissent à les prendre.

* *

Après la puce, voici la sauterelle, la terrible sauterelle, fléau sans rival. D'après une légende arabe, ce formidable insecte est un produit du diable : Dieu venait d'achever son œuvre quand Satan, haussant les épaules, déclara qu'il ferait mieux. Le Créateur accepta le défi.

— Soit, dit-il, je te donne le pouvoir d'animer du souffle de vie l'être que tu auras créé ; parcours l'univers et reviens dans un siècle.

Se mettant aussitôt à la tâche pour fabriquer cet être, Satan prend la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, les cornes de l'antilope, le cou du taureau, la poitrine du lion...

— Que manque-t-il encore, se demande Satan poursuivant ses recherches à travers le monde.

Au chameau il prend ses assises solides, à l'autruche il enlève ses jambes délicates, au scorpion son ventre.

— Ma créature, reprend le diable, sera-t-elle condamnée à se traîner à terre ? Non ! je veux qu'elle ait des ailes.

Longtemps, au fond des enfers, Satan déploie toute sa science à réunir tous ces tronçons d'animaux. Les uns sont trop gros, et les autres trop petits. Il lime, il scie, il retranche, il ajoute, il ajuste, et fait si bien qu'au bout d'un siècle il ne lui reste plus qu'un tout petit, mais effroyable animal entre les mains. Il souffle dessus et lui donne la vie.

— Eh bien ? dit le Créateur.

— Voilà ce que mon art a créé, lui répond le maudit.

— C'est donc là l'œuvre de ton génie ?... Eh bien ! qu'en témoignage de ta faiblesse et de ta méchanceté, ce vilain animal pullule sur la terre.

Telle est la poétique origine des sauterelles qui, d'après la légende arabe, résumant, en raccourci, tous les monstres de la terre.

* *

Plus gracieuse et plus charmante la légende de la croix blanche que l'araignée des jardins porte gravée sur son dos ; quand Jésus agonisait sur le calvaire, une araignée, voyant ses membres couverts de mouches, eut pitié de ses souffrances et se mit à filer une toile autour de ses pieds endoloris. Après cette bonne action, l'araignée compatissante se retire au bout d'un fil : mais comme elle s'éloigne, l'ombre de la croix se détache tout à coup sur son corps aussi blanche qu'un lis et l'araignée des jardins en a toujours gardé l'empreinte.

* *

De cette légende du calvaire, n'est-il pas curieux de rapprocher la légende du peuplier, " l'arbre qui parle," tremble, murmure, soupire au moindre souffle, comme s'il avait des voix mystérieuses dans son feuillage.

Pourquoi la feuille du peuplier tremble-t-elle sans cesse ? La légende raconte que la croix sur laquelle fut attaché Jésus était en bois de peuplier.

Quand le supplicié du Golgotha exhala son dernier soupir, tous les poupliers de la Judée se mirent à frissonner et c'est depuis ce temps-là que les feuilles de cet arbre tremblent toujours.

GERBE DE PENSÉES

Le cœur de la femme est comme la lune, il change souvent ; mais il y a un homme dedans.

Aimer par le cœur, c'est avoir d'avance tout pardonné à ce qu'on aime. — PAUL BOURGET.

Le vocabulaire de tous les jours finit par imprimer à l'esprit sa marque : l'âme d'un peuple s'élève ou s'abaisse avec sa langue. — O. GERARD.



REPROCHES DE JESUS AUX PHARISIENS

LA ROBE

FANTAISIE

C'est le soir. La journée est faite, le travail rendu. Maintenant, Gertrude est libre.

Elle a soupé avec sa vieille mère. Le repas a duré longtemps. Repas des pauvres, plus long que des ripailles de soupeurs ; car, dispersée pour le travail du jour, la famille ne se réunit qu'autour de la table commune—et l'on mange lentement, pour faire durer le plaisir d'être ensemble.

Puis Gertrude a fait coucher sa mère, tout rangé pour le lendemain. Neuf heures sonnent à une horloge, loin. Des voitures passent, allant au théâtre. Les Flamins, les voisins d'à côté, descendent l'escalier, leur lanterne à la main, pour faire la veillée chez le cousin Gaspard. On entend leurs galoches sur les marches de bois. Mais Gertrude ne s'occupe pas de ces bruits du dehors. Elle ne va pas au théâtre ; elle ne va pas à la veillée chez le cousin Gaspard.

Elle a bien autre chose à faire, Gertrude.

Dans sa chambre, la porte fermée, elle pose la lampe sur le bord de la table, tout près de sa machine à coudre. Puis, ouvrant son armoire, elle en sort une robe commencée—une robe blanche.

Sa robe de noce... Dire que c'est la sienne, cette fois... Après en avoir tant fait pour les autres, après avoir habillé tant de joyeuses fiancées, elle travaille pour elle, maintenant. Chaque soir, la journée finie, quand tout le monde est couché, elle sort sa robe, et longuement, les mains tremblantes, elle y travaille avec amour. Rien qu'à frôler cette étoffe soyeuse, ses yeux se brouillent, le dé tremble au bout de son doigt piqué de points noirs... Elle, l'habile couturière, ne peut pas enfiler l'aiguille... C'est sa robe de noce...

L'autre jour, elle a eu une peur... Elle croyait l'avoir tachée, pensez !... Et ce n'était rien du tout, une goutte d'eau—peut-être une larme tombée sur le satin blanc... Une peur...

Car c'est dans un mois le mariage. Frédéric l'a désiré ainsi, à la fin de décembre... Il veut commencer l'année avec sa petite femme, tous deux pelotonnés dans le foyer nouvellement éclos, tout chaud... Elle veut bien aussi. Il est si raisonnable, Frédéric, quoiqu'il ait des yeux de demoiselle et pas beaucoup de moustache.

...L'aiguille s'enlève, attardée sur une pensée. La nuit est silencieuse. La lampe baisse. Dans ce silence, Gertrude entend son émotion. Elle pense à sa vie finie, à son insouciance vie de jeune fille, qui s'en va, à laquelle chaque coup de ciseaux qu'elle donne fait une entaille irréparable. Elle laissera cette chambre qui l'a vu toute petite, où elle a grandi, où elle a été heureuse. Elle laissera sa tapisserie bleue, dont chaque guirlande enferme un de ses rêves... Dans la rue endormie, une porte se ferme. Et Gertrude tressaille. Il lui semble que cette porte vient de se fermer sur ce passé.

Alors elle se tourne vers cette robe blanche qui entr'ouvre l'horizon nouveau, et la regarde longuement, comme pour lui arracher son secret... C'est qu'elle sait ce qu'un morceau d'étoffe renferme de mystères, de larmes ou de joie. Mieux que personne, elle sait, par l'histoire des robes, saisir l'intimité d'une vie...

Et ceci lui arrive tous les jours...

On la fait appeler... Vite, Gertrude, une robe blanche... Et elle voit les beaux épousés, les yeux agrandis d'ivresse, la tendresse toute neuve, les cierges allumés, et le prêtre qui étend les mains : "Je vous bénis mes enfants... Soyez heureux..."

Puis un coudé s'arrête devant sa porte. Une jeune femme monte, affairée, les joues chaudes de plaisir... "Gertrude, il me faut une robe de bal, pour samedi sans faute... Oh ! quelque chose de très élégant, vous savez... pour chez Mme de Lignières..." Gertrude entend dans les plis de la robe de bal, comme on entend dans une coquille marine, des rires lointains, des bruits de fête, de pimpants refrains de valse...

Et bientôt... "Gertrude, une petite robe d'enfant, un bonnet de dentelles, tout ce que vous avez de plus

ravissant..." Oh ! l'heureuse mère, penchée sur le berceau... Les premières risettes... les premiers pas...

Puis... "Oh ! non, Gertrude, pas de robe claire... Je n'ai pas le cœur à la gaieté, allez !..." Pauvre femme...

Et puis...

...Et puis la robe noire, l'inévitable robe de deuil...

N'est-ce pas que vous en avez vu, ô robes ! de ces histoires intimes, de ces scènes de chaque jour, auxquelles vous vous associez sans cesse, mettant dans la maison le rire de votre satin, où l'endeuilement de vos crêpes.

Et voilà pourquoi Gertrude, qui sait tout cela, se penche sur sa robe de noce, lui demande son histoire à elle, le secret de son avenir, ce que cette vie qui va s'ouvrir lui apportera de joies et de tristesses—et si elle ne regrettera jamais les jours d'autrefois, et cette chambre paisible, où la lampe presque éteinte met un recueillement de crépuscule.

JEAN MADELINE.

AUX OUVRIERS

DE L'INEGALITE DES CONDITIONS

Un brave homme réclamait fortement l'application de la noble ÉGALITÉ.

Son ami lui dit un soir, en dinant :

"Célestin, pourquoi, toi qui as deux filles, en as-tu une blonde, douce, aimable, chanteuse agréable, mais un peu timide et incéscie, et l'autre brune, ardente, habile au travail, mais sévère et décidée quoique véritablement bonne. Toi qui aimes tant l'égalité, pourquoi ne leur as-tu pas donné la même nature, le même caractère, les mêmes talents, les mêmes qualités ? Fais donc chez toi ce que tu réclames de la société et quand tu seras arrivé toi-même à cet idéal, tu te montreras généreux en communiquant ton secret ; encore te répondra-t-on peut-être que, chez toi, il n'y a que de bonnes et honorables natures, tandis qu'une société doit prendre les bons et les mauvais dans lesquels il faut comprendre : les paresseux, les gourmands, les envieux, les joueurs et les vicieux, sans compter les méchants."

En 1848, on persuada au peuple que rien n'était plus juste que l'égalité des salaires.

Tout d'abord, l'illusion était séduisante, pour beaucoup elle semblait répondre à une idée de justice.

Mais cette théorie est plus difficile à appliquer qu'à concevoir.

De deux ouvriers, ayant reçu la même paye, si l'un en rentrant chez lui, doit embrasser cinq enfants et l'autre un seulement, le salaire égal aura-t-il la même valeur pour les deux ?

Pensez-vous aussi que les ouvriers habiles, intelligents, travaillant de la tête, en même temps, que des bras, se seraient accommodés longtemps de recevoir le même salaire que leurs collègues nonchalants et irréflichs ?

Si l'on peut amuser les travailleurs réunis, pendant une soirée, dans un club, en critiquant leur patrons et en exaltant le prolétariat, il ne sont pas longs à se ressaisir dès que leur paye vient à diminuer.

Nous n'aimons tant l'égalité, que parce qu'elle nous permet de cacher un sentiment d'envie ; car nous ne l'aimons qu'avec ceux que nous croyons plus heureux et non avec ceux que la nature ou les circonstances ont le moins favorisés.

Le régiment est l'institution qui représente le mieux l'Égalité.

Les hommes y portent le même costume ; ils y ont la même nourriture, une même chambrée, une même discipline, on pourrait dire un même mouvement, puisqu'un seul commandement en fait agir trois mille spontanément.

Mais, il y a un mais : le chef qui donne ce commandement à d'autres chefs, qui le transmettent aux sergents, sort, ainsi que ceux qui l'ont répété, de l'égalité avec ceux qui l'ont exécuté.

Ce régiment ne pourra faire de grandes et belles manœuvres qu'autant que chaque soldat ne se croira pas l'égal de celui qui dirige.

Une chose est nécessaire pour que chacun de ces hommes soit content de son sort, c'est que les chefs aiment leurs soldats, qu'ils se sentent responsables de leur vie et de leur nécessaire et que les hommes, ainsi guidés, comprennent qu'ils doivent correspondre, par leur obéissance, à ceux qui sont chargés de leur direction.

Mais, me direz-vous, vous posez là un idéal ; la pratique ne donne pas toujours ces résultats.

Je le veux bien, mais dites-moi, quelle institution n'est pas basée sur un idéal ? et fussiez-vous chargé de quelque chose, pensez-vous que vous pourriez en réaliser l'accomplissement à la satisfaction de tous ?

L'image de ce régiment est celle de la société.

Si l'idéal n'y peut être entièrement obtenu, malgré la discipline qui va jusqu'à la peine de mort, qu'y a-t-il d'étonnant que la société ne puisse le donner ?

Est-ce à dire qu'au lieu de chercher à l'améliorer, il faille détruire son organisation imparfaite pour la remplacer par des utopies ou des rêves ?

Le mieux ne s'obtient que sagement et lentement.

L'homme intelligent sait qu'on n'améliore une société qu'en se perfectionnant soi-même, individu, et que c'est l'ensemble de ces individualités améliorées qui produit un honnête et bon état social.

Les utopistes seuls croient que la société entière va se changer d'un coup pour leur être agréable et adopter leur système.

Combien de gens honnêtes, mais irréflichs, seraient vivement désabusés de la position qu'ils envient, s'ils en étudiaient les difficultés !

Prenez, par exemple, quarante terrassiers et dites-leur :

Voilà assez longtemps que vous supportez les ardeurs du soleil ou recevez la pluie qui rend la terre plus dure ou plus lourde—à votre tour il vous faut devenir ingénieurs ou architectes.

Venez au chaud, dans une chambrette, prenez ces livres ; pendant six ans vous vous appliquerez sans relâche à comprendre des théorèmes, à résoudre des équations, à dessiner des plans et, après vingt examens sérieux, vous vous présenterez pour subir le dernier, par lequel vous pourrez réussir.

Dix-neuf ou vingt diraient au bout de quelques semaines : "Reprenez vos livres, donnez-nous nos pelles et nos pioches avec un litre à chaque repas".

Au lieu de vous adresser à des terrassiers, dites à vingt cuisiniers de ne plus dépouiller les lapins, de ne plus tuer les poulets, mais d'étudier pendant dix ans le moyen d'opérer les humains ou de les soigner dans le silence, vous verrez qu'ils redemanderont leurs casseroles, pourvu que vous n'oubliez pas le vin blanc.

Les cochers diraient : "Rendez-moi Cocotte et passez-moi l'Intransigeant" plutôt que de consentir à étudier dix ans pour entrer à l'École Normale.

Oui, me direz-vous, mais si vous les aviez pris dans leur jeunesse, vous auriez pu être surpris ?

C'est possible ; cependant l'expérience nous montre que, dès la classe, il n'y a que quelques élèves qui soient travailleurs, intelligents, assidus, tandis que la plupart n'apprennent leurs leçons que dans la crainte d'être punis.

Ce qui peut rendre les hommes heureux, ce n'est pas l'Égalité, mais le bien-être pour chacun dans la position qu'il occupe.

Pour le père de famille, surtout, un travail suffisamment rétribué lui permettant d'élever convenablement sa famille et de faire quelques économies.

Faut-il le dire, presque toujours, quand les ouvriers s'occupent d'améliorer leur condition, ils oublient l'ouvrier modeste et ne parlent constamment que de l'ouvrier intelligent, habile ; ils n'osent pas dire envieux.

Il semble que le moins doué, quoiqu'honnête et travailleur, n'ait pas, ainsi que ses enfants, un estomac à nourrir ; ce qui presse, c'est que la vanité et les plaisirs de ceux qui sont, ou se disent capables, soient satisfaits.

En réalité, l'inégalité des conditions est chose fatale parce que, quoi qu'on fasse, les hommes n'auront jamais tous la même intelligence, les mêmes talents, le même ordre, la même sobriété, et qu'en donnant à

cent hommes une même somme de 10,000 francs, six mois après il y aurait des enrichis et des affamés.

Le jeu, le luxe, la débauche, l'inégalité des positions.

C'est cette *inégalité des conditions* qui fait mouvoir le monde ; elle donne des bras à la terre, des provisions au marché, des ouvriers aux usines, des ingénieurs pour les diriger. Les sept péchés capitaux se chargent du reste. Ce sont eux qui ont la mission de produire les mécontents. Il faut croire qu'ils produisent encore plus que les gens de mérite puisque leurs sujets sont plus nombreux que ceux que dirige la vertu.

Ce n'est pas le changement social qu'il faut, mais la réforme de nos mœurs.

Ce n'est pas sous le nom de socialisme ou de collectivisme qu'il faut vouloir une nouvelle égalité, un

Un inhabile pourrait tout gâter, un sot ne rien comprendre de ces charmes. Serait-ce l'orchestre qu'il faudrait réformer ou les malades qu'il faudrait guérir?

C'est ainsi que les inégalités des conditions sont une nécessité de l'harmonie de la Création.

Mais, pensez-vous, les bonnes lois pourraient suffire à produire l'harmonie.

Non, les bonnes lois ne peuvent suffire à donner l'égalité devant la loi et surtout à produire l'harmonie entre les hommes.

Les lois sont faites par les hommes, les hommes sont changeants ; tel, disposé à l'indulgence le mardi, pourra, suivant de graves contrariétés qui lui seront survenues, juger sévèrement le samedi.

Les juges sont hommes et peuvent être subjugués par l'éloquence et la réputation de l'avocat que le riche peut s'offrir contre le pauvre diable qui n'a pour

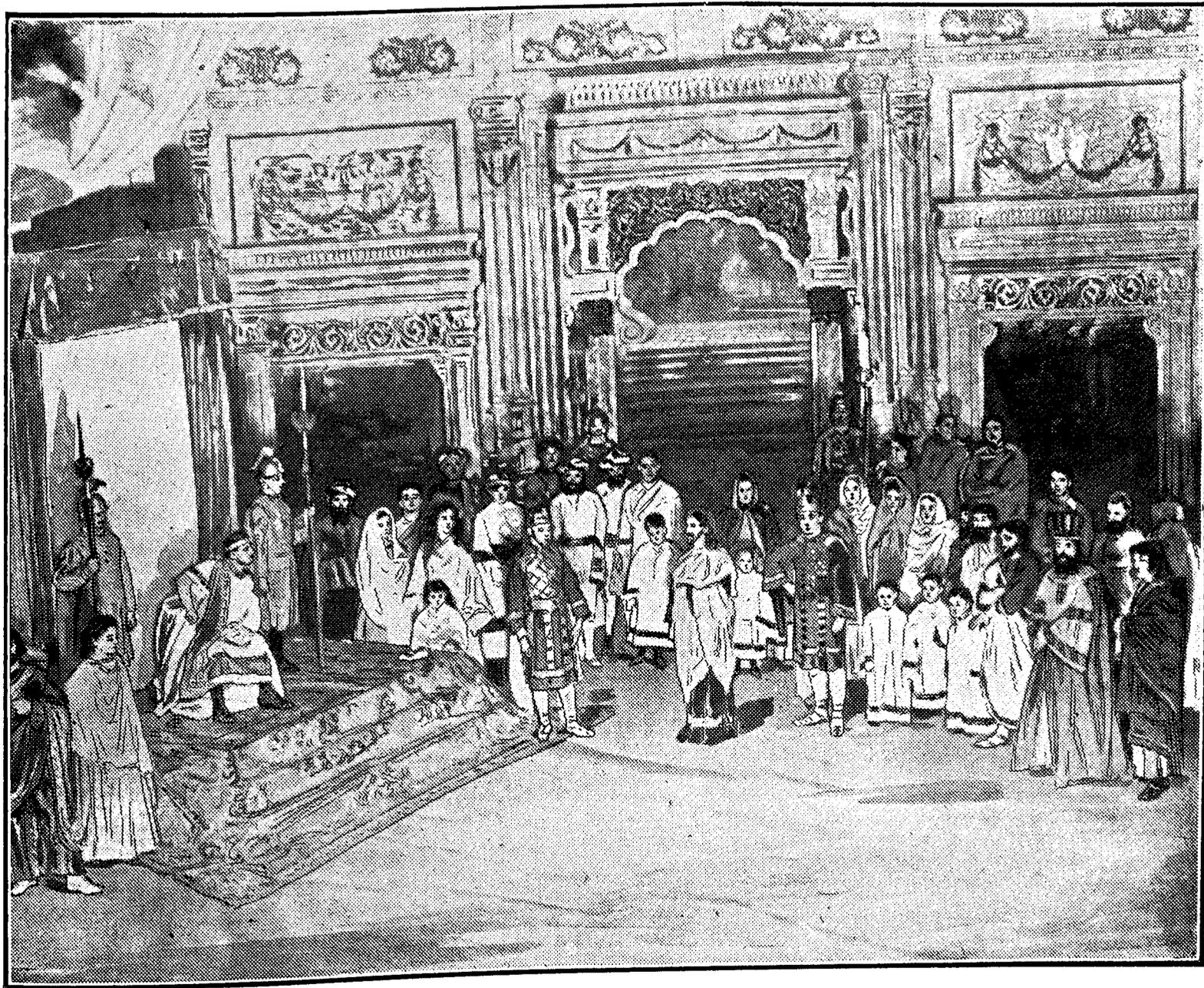
C'était dans les persécutions, les épreuves de tout genre, l'harmonie la plus belle dans l'inégalité des conditions ; c'est à ces souvenirs dont nous sommes imprégnés, même dans notre résistance, qu'il faut revenir et, suivant que nous nous en rapprocherons le plus, nous trouverons l'harmonie qui s'approche le plus du bonheur.

LÉON DUPONT.

M. LEDOUX, CONSUL

C'est avec le plus vif plaisir que nous avons appris la promotion de M. Urbain-J. Ledoux, au premier grade de son titre.

M. U.-J. Ledoux, consul des Etats-Unis à Trois-Rivières, est bien connu des lecteurs du MONDE



“ LA PASSION, ” AU MONUMENT NATIONAL.—JÉSUS DEVANT PILATE.

niveaulement, qui ne produirait qu'un abaissement général par la perte de l'émulation.—Au contraire, ce qu'il faut désirer, c'est le perfectionnement de chaque citoyen dans sa sphère.

Dans la nature, qui produit la richesse ?

C'est le travail qui défriche la terre ; en échange de ce labour, le paysan trouve les outils, le vêtement, la variété dans la nourriture, l'instruction, le plaisir.

Il semble que la vie soit comme une partition de musique : les notes longues ou brèves, hautes ou basses, jetées par un artiste sur une portée, produisent l'harmonie.

Un orchestre charme d'autant plus agréablement que les instruments en sont plus variés et que chaque artiste s'efforce de rendre les nuances délicates que celui qui dirige lui a indiquées.

conseil que ses peines, son dénuement et le porteparole qui devra défendre un malheureux.

Sans l'honnêteté de la morale publique, les meilleures lois peuvent être tournées, et faire débouter le juste plaidant et absoudre le coupable.

La morale publique a besoin de la conscience pour s'éclairer, et la conscience, qui ne relève que d'elle-même, trouve dans l'âme humaine des passions qui se chargent de la fausser.

L'idée de Dieu nous est indispensable pour rappeler au juge ses responsabilités, au témoin l'obligation de dire la vérité.

Les lois ne suffisent pas pour produire l'harmonie.

Les premiers chrétiens s'en passèrent, tant qu'ils furent fidèles à la loi de Celui qui les avait unis dans la vertu, la prière et l'amour du prochain.

ILLUSTRÉ. Nous l'avons compté, en effet, parmi nos collaborateurs.

Tout jeune encore, M. Ledoux, par son travail, son énergie, sa persévérance, a su se créer une belle situation. Distingué au milieu de mille autres, par les hommes d'Etat distingués de son pays, il est venu à Trois-Rivières, au Canada, comme représentant officiel de sa grande patrie.

Il n'oublie pas, cependant, que son sang est le nôtre. Fidèle à sa race, à sa langue, il sait être fidèle à sa patrie terrestre.

Il en est récompensé. Nous l'en félicitons de tout cœur.

F. P.

On n'éteint pas le soleil parce qu'on se bande les yeux.—Mgr d'HULST.

LES GRENADIERS BLANCS

Les Souvenirs de la Grande Armée se sont d'eux-mêmes transformés en légendes. Ils ont inspiré aux conteurs, aux poètes, aux artistes, des visions fantastiques et qui ont toute la grandeur simple des temps d'épopée. C'est une vision de ce genre qu'on trouvera évoquée dans ce récit bien digne de prendre place parmi les plus émouvants tableaux qui hantent notre imagination et font battre nos coeurs de Français.

C'est une de ces histoires inoubliables comme on rapportèrent avec eux les survivants de la Grande Armée. Elle est héroïque et simple : la voici telle que le vieux grenadier la racontait le soir au village, par les longues veillées d'hiver, tandis qu'autour de l'âtre se pressaient les têtes blondes des enfants.

"Or, cette armée colossale que l'empereur Napoléon avait levée sur l'Europe fondait parmi les plaines de la Russie. Lorsque les corps d'armée d'Oudinot, de Victor et de Dombrowsky se réunirent à Orcha, à peine étions-nous 40,000 hommes. Derrière nous, Moscou brûlait, élevant vers le ciel les colonnes de fumée de son incendie mal éteint. Ah ! cette retraite, mes enfants ! Il n'est pas de déroute qui ait fait plus de victimes ; mais aussi il n'est pas de victoire qui nous ait donné plus complètement la mesure du courage français. Après Malo-Iaroslavets, après Mojaïsk, après Krasnoïe, alors que nous voyions s'affaisser les Bavarois, les Piémontais et les Espagnols de l'armée de Joseph, nous voyions grandir dans le danger le courage de nos vieilles troupes bourguignonnes, normandes, champenoises, rêvant du pays qu'elles espéraient prochainement retrouver, des villages de leur enfance, des guérets où croissent les moissons, des coteaux où s'étagent la vigne. On allait en désordre, en silence ; on souffrait ; on espérait quand même.

La longue route de Viazma à Smolensk était enfin achevée, la jonction des troupes de Davout avec la garde impériale nous amenait du renfort. Quelle joie ce fut de retrouver de vieux camarades qu'on croyait perdus à jamais dans le linceul des steppes ! Après Orcha nous eûmes un peu de repos. Les sapeurs de la 1re division, aussitôt désignés par l'Empereur, avaient entrepris la construction d'un pont sur la Bérézina. Il fallait protéger leur travail. L'armée des généraux russes Tchitchagoff et Wittgenstein se pressait de chaque côté, menaçant nos ailes. Si un combat s'engageait, il devenait impossible d'établir le pont ; c'était pour nous la retraite coupée, un désastre irréparable. Prévenu par le général Eblé, l'Empereur donna des ordres. C'est alors que nous fûmes désignés pour protéger contre les assaillants l'arrière-garde composée de trainards, de malades, du train de l'artillerie et des bagages de l'état-major.

Ma section, sous les ordres d'un lieutenant, fut postée auprès d'un petit bois, dissimulée derrière les débris des arbres qu'on n'avait pas brûlés encore, derrière les affûts cassés de quelques canons, et les caissons d'artillerie. Vers le soir, le lieutenant nous ordonna de nous blottir l'un contre l'autre autour

d'un maigre feu que nous n'osions pas trop alimenter de peur de signaler notre présence.

Le premier qui fut appelé pour monter la faction fut Jacques Lebadois, un solide gars normand. Jacques chargea son arme, noua autour de ses oreilles son grand mouchoir d'ordonnance, tendit encore une fois les mains au feu, nous souhaita bonne nuit.

"Surtout, fit-il en plaisantant, qu'on ne m'oublie pas pour la relève !"

Il partit. Un instant après, nous l'apercevions à une centaine de pas sur une éminence commandant la



Les Cosaques voyant nos sentinelles immobiles tournèrent bride et s'enfuirent dans la plaine.

position. Il montait sa garde régulièrement ; on distinguait sa haute silhouette allant et venant ; par moments son grand bonnet à poil émergeait de l'ombre, et l'éclair de sa baïonnette brillait sous les étoiles. Lentement le feu s'éteignait à nos pieds ; nous laissions venir le sommeil. Quand je m'éveillai, la bise glacée cinglait avec violence. Je cherchai des yeux Lebadois ; je ne tardai pas à distinguer sa haute stature se détachant nettement sur le fond clair du ciel. Il se tenait immobile et droit.

"Fichtre, pensai-je, ce doit être le moment d'aller relever le pauvre diable !"

Et j'avertis le lieutenant.

L'officier roulé dans sa pélicie se réveilla au milieu d'un bruit de bottes, d'armes et d'aiguillettes. Le falot allumé, il désigna Le Honnec. A l'appel de son nom, Le Honnec se secoua, chargea son arme et suivit le lieutenant. Bientôt ils arrivèrent à quelques pas de Lebadois ; alors ils le hélèrent. Lebadois ne répondit pas.

"Bon ! pensèrent-ils, le drôle se sera endormi."

Donc la patrouille continua d'avancer : arrivé auprès du grenadier, le lieutenant leva son falot et regarda l'homme au visage...

Oui, en vérité, celui-ci dormait ! Il dormait d'un sommeil dont jamais, jamais plus il ne devait s'éveiller. Il était mort d'une mor-

atroce. Il avait gelé sur place ! Le Honnec, bon Breton, fit le signe de la croix. Sans un mot qui trahit la crainte ou l'hésitation, il se contenta de mettre à son tour la baïonnette au canon ; puis il prit sa faction.

Ils étaient deux maintenant qui là-haut montaient leur garde : Lebadois ferme dans sa pose rigide, Le Honnec qui allait et venait à quelque distance de son camarade mort.

Deux heures se passèrent. De nouveau le lieutenant nous appela pour la garde. Celui que le sort désigna cette fois, ce fut Pierre Brave, le bien nommé, un gamin de Paris venu tout droit de la caserne des Feuillants qu'il nous disait sise place Vendôme près de l'endroit où s'élevait la statue de notre Empereur. Drôle de corps ce Parisien se moquant pas mal du vent, des coups de fusil, et du reste ! Il avait toujours le mot pour rire. Impossible de s'ennuyer avec ce garçon-là. Aux pires heures de détresse, son bon rire nous regaillardissait. Ses petits yeux perçants et sa bouche tirée aux coins, esquissèrent une grimace gouailleuse. Une fois encore, le petit groupe s'éloigna du bivouac.

"Hé, Le Honnec ! mon vieux, rentre te chauffer, c'est le tour à Bibi."

Mais le Honnec, sans répondre, continua de serrer entre ses bras son fusil braqué sur un invisible ennemi. Une lueur d'épouvante passa dans les yeux du lieutenant, et, avec une indicible émotion il se tourna vers Pierre.

"N'ayez pas peur, mon lieutenant, gouailla celui-ci. On en a vu bien d'autres. Histoire seulement de prendre le frais..."

Et Pierre aussi prit sa faction.

Lui non plus, le gai compagnon, il ne devait plus se réveiller. Comme Lebadois, comme Le Honnec, il devait être cloué mortellement à son poste par cette bise glaciale. Quand le lieutenant et la patrouille se présentèrent pour le relever, ils le trouvèrent à côté de ses compagnons, agenouillé, les yeux grands ouverts, regardant du fond de la mort si les cavaliers russes ne surgissaient pas.

"Ils y passeront donc tous !" clama le lieutenant, avec un formidable juron qui s'étrangla dans sa gorge. Mais l'ordre était formel. Il fallait tenir bon au risque de voir l'armée française surprise sur l'arrière par l'armée de Tchitchagoff.

Celui qui avait succédé à Pierre était un Bourguignon à la figure rougeaude et qui avait fait le coup de feu dans tous les pays d'Europe. Au moment de prendre sa garde, il tendit la main au lieutenant :

"Serrez-moi la main, mon officier, dit-il d'une voix qui ne tremblait pas. Car sûrement je vais geler aussi."

Le lieutenant serra cette main loyale et revint vers le bivouac enveloppé de silence. Une même pensée hantait nos esprits. Ainsi, tant que nous serions là, l'un de nous, toutes les deux heures, partirait vers la mort. Il n'y avait rien à dire. C'était le devoir. Roulé dans mon manteau, je regardais l'âtre sans voir. Puis, je sentis quelque chose de doux qui frôlait mon visage. La neige commençait à tomber. Bientôt je fus envahi par une somnolence douloureuse. Ce qui se passait autour de moi m'apparaissait comme en songe. A des intervalles réguliers l'officier se levait, appelait



"Ce n'est pas nous qu'il faut féliciter, dit le lieutenant : Voici les braves qui ont tout fait." Et du doigt il désignait les Grenadiers Blancs.



Arrivé auprès du grenadier, le lieutenant leva son falot et regarda l'homme au visage.

une sentinelle, rejoignait le fonctionnaire et revenait seul. La neige continuait à tomber. Je n'essayais plus de secouer mon engourdissement. J'attendais mon tour. J'étais résigné.

Brusquement je m'éveillai au bruit d'une rumeur confuse. "L'ennemi.... l'ennemi!" L'alerte vivement donnée me tira de ma torpeur. Le soleil s'était levé. La plaine blanche était illuminée par ses rayons. Des cavaliers russes lancés en éclaireurs arrivaient au galop. Déjà on pouvait les distinguer, droits en selle, dans leurs uniformes verts, la toque en tête, menés par un maréchal des logis dont les aiguillettes d'argent scintillaient sous le cuir des bulletières.

Je me sentis perdu.

Tout à coup le sous-officier ennemi arrêta sa monture. Il regarda devant lui avec effroi, hésita une seconde, puis, levant son sabre, il donna le signal de la retraite. Pris de panique, les Cosaques affolés se sauvaient. Déjà leurs ombres filaient sur la plaine, diminuaient jusqu'à ne plus être que des points s'effaçant sur l'horizon. Ils allaient annoncer à Tchitchagoff que le passage était gardé. Mais qui donc gardait le passage ?

Alors je regardai dans le sens que les yeux du Cosaque avaient suivi. Et le souvenir de l'épouvantable nuit me revint.

Oui, le bois était gardé. Les grenadiers étaient là en faction, face à l'ennemi. Levées vers le ciel ou tendues vers l'horizon, leurs baïonnettes luisaient. Les uns se tenaient debout et raides, au port d'armes, d'autres étaient agenouillés derrière la masse chétive des arbres, d'autres accroupis en groupe, d'autres couchés sur le sol faisant le geste de mettre en joue. Et je les reconnaissais. Celui-ci, solidement planté sur ses pieds cloués au sol, le visage tendu vers l'immensité, les yeux limpides, fixes ou ouverts, c'était le Bourguignon. Cet autre, plus petit, trapu, presque affaissé sous l'énorme poids du bonnet, le manteau à demi défilé flottant sous la bise, c'était Pierre Brave, et je retrouvais à ses lèvres leur expression gouailleuse. Celui-là c'était Le Honnec. Celui-là c'était Lebadois. Et les autres, je les nommais à mesure. La neige, en tombant, avait recouvert d'une couche blanche les bonnets et les manteaux, elle s'était emmelée dans les barbes qu'elle allongeait ; elle s'était fixé aux fusils qu'elle enfermait dans un fourreau blanc. Pareils à des fantômes ils occupaient le bois là-haut pour notre défense, les camarades sur qui la neige était tombée toute la nuit, immobiles, l'arme au bras, le doigt sur la détente, les grenadiers blancs !

Je les reconnaissais ; c'étaient bien ceux qui, un à un, étaient partis dans la nuit. Ils étaient restés fermes au poste dans l'attitude où la mort les avait surpris. Maintenant le soleil faisait scintiller le givre d'argent qui recouvrait leurs bonnets à poil, briiler leurs baïonnettes, et s'allonger leurs ombres menaçantes. Placés là pour surveiller l'ennemi, ils se tenaient en bon ordre sur la lisière du bois. Ils étaient les sentinelles que rien ne ferait reculer. C'est devant eux que les Cosaques avaient fui.

Ce jour-là c'étaient les morts qui avaient combattu pour nous...

Bientôt averti de la retraite des Cosaques, le maréchal Ney accourut vers nous.

"Bravo ! cria-t-il, mes enfants, vous avez sauvé l'armée !"

Mais le lieutenant, la voix tremblante :

"Ce n'est pas nous qu'il faut féliciter, dit-il. Voici ceux qui ont tout fait."

Et du doigt il désignait les grenadiers blancs. Alors le maréchal s'approcha du groupe héroïque. Il salua le gars normand, et le gamin de Paris, et le Breton et le Bourguignon, ces enfants de toutes les Provinces de France qui s'étaient levés pour faire face à l'ennemi dans leur suaire blanc. Au nom de l'Empereur il attacha la croix d'honneur sur leurs poitrines rigides. Et, à travers les larmes qui voilaient nos regards, nous apercevions les glorieuses petites taches rouges sur les manteaux blancs."

EDMOND PILON.



M. EDMOND DAoust, DANS LE RÔLE DE PILATE, AU MONUMENT NATIONAL.

NOTES ET FAITS

L'envers des grands hommes.

Au moment des fêtes du centenaire de Victor Hugo, il est piquant d'entendre, entre la multitude des paroles aussi autorisées que pleines de littérature, le simple témoignage d'un vieux brave homme.

Au temps où Victor Hugo habitait la fameuse maison de la place des Vosges, M. Roret était, vers 1830, apprenti chez l'horloger qui occupait le rez-de-chaussée de l'immeuble.

"Le poète, dit-il, avait un grand salon, meublé à la bohème, avec une petite alcôve et une toute petite cuisine. Sa pauvre femme, qui était bien charmante, passait ses nuits à lui recopier ses manuscrits. Et vous ne savez pas ce qu'il faisait quand il rentrait ? Il la battait ! Oui, monsieur il la battait, si bien qu'on était obligé d'aller chercher la garde, et que moi-même, qui étais tout gosse, j'y suis allé une fois !"

Et le vieil horloger ajoutait avec une conviction obstinée :

"Il a fait des livres extraordinaires, il est devenu grand poète, il a eu des obsèques nationales, mais rien ne me fera oublier ça. Voyez-vous ? je peux bien vous le dire, moi qui suis célibataire, un homme qui bat sa femme, ça a beau être un grand poète, c'est un rien-du-tout !"

La journée de la reine Wilhelmine.

Voici, d'après le *Maasbode*, l'emploi ordinaire des journées de la reine Wilhelmine, tel qu'il a été réglé sous la régence de la reine Emma. Le mariage n'a pas introduit le moindre changement dans les habitudes de la jeune souveraine.

Le petit Jacques et la petite Anna se trouvaient un jour seuls à la maison. Jacques dit à sa sœur :

—Viens, nous allons chercher dans la maison quelque chose de bon à manger, et nous nous régalerons bien.

Anna répondit :

—Si tu peux me conduire dans un endroit où personne ne puisse nous voir, je t'accompagnerai.

—Eh bien, reprit le premier, nous irons dans la laiterie et nous y mangerons une jatte d'excellente crème.

—Oh ! non, repartit la seconde, le voisin, qui coupe du bois dans la rue, pourrait nous voir aisément.

—Tu as raison, répliqua Jacques. Mais, écoute, viens dans la cuisine. Je sais qu'il y a dans le garde-manger un grand pot tout rempli de miel. Nous y tremperons notre pain.

—Là aussi, objecta la petite fille, nous serons épiés par la voisine qui est assise à sa fenêtre et qui file sa quenouille.

—C'est vrai, continua le petit garçon ; en ce cas, allons dans la cave où il y a d'excellentes pommes et où il fait si obscur que certainement personne ne nous y verra.

Alors Anna reprit :

—O mon cher frère, crois-tu réellement que personne ne puisse nous surprendre dans la cave ? Ne sais-tu donc pas qu'il y a là-haut un œil qui voit à travers les murailles et dans l'obscurité la plus profonde ?

À ces paroles, Jacques fut saisi de peur et s'écria :

—Ah ! tu as raison ma chère Anna. L'œil de Dieu nous voit, même dans les endroits où nous sommes cachés à tous les regards humains. C'est pourquoi

gardons-nous de faire le mal en quelque lieu que ce soit.

Anna se sentit tout heureuse en voyant Jacques se rendre, sans hésiter, aux paroles qu'elle venait de dire, et elle lui donna une belle image qu'elle avait dans son livre de prières. Sur cette image était représenté l'œil de Dieu, entouré de rayons, et au-dessous on lisait ces vers :

“ En quelque lieu qu'on soit, ou le jour ou la nuit.
“ L'œil de Dieu nous observe et nous suit.”

Lorsque Edouard VII se fera couronner roi d'Angleterre et empereur des Indes dans l'abbaye de Westminster, il devra, suivant la coutume traditionnelle, s'asseoir sur le trône fameux qui se trouve à côté de la chapelle d'Edouard le Confesseur.

Ce trône contient la célèbre pierre de Scowe, qui est le symbole allégorique du pouvoir des souverains d'Ecosse. Son aspect, vénérable et modeste, n'a rien de vraiment royal. C'est un gros meuble massif, d'aspect disgracieux et dont le bois, jadis doré, est aujourd'hui presque complètement vermoulu. Il est placé dans la partie du chœur réservée et attenante à la chapelle d'Edouard le Confesseur, où sont couronnés les rois d'Angleterre !

Une tradition qui date presque de l'âge... de pierre.

Huit petits cavaliers sur la même monture

Il est, ma foi, fort bien de sa personne l'âne que nous représentons ici. Le poil soigneusement lissé, immobile sur ses pattes, il se rend compte de la responsabilité qui lui incombe, depuis qu'il supporte la bande joyeuse de charmants bambins qui ont pris place sur sa solide échine. L'œil est plein de malice, cependant. “ Hein, si je voulais lancer une ruade, — semble dire notre baudet, — comme j'enverrais promener sur le gazon tous ces marmots, qui sûrement se moquent de mes longues oreilles ! ”

Mais non. Notre âne ne bougera pas. Il se gardera bien de pousser un de ses sonores braiments, qui remplirait de terreur ses petits amis, et pourrait les faire chavirer. L'âne n'a point l'âme méchante. Depuis des



Un âne qui a bon dos

siècles qu'il est la victime patiente des cruautés des hommes, rien n'a pu vaincre son impassibilité, ni son dédain. Que de souffrances, cependant, n'a-t-on point infligées et n'inflige-t-on point tous les jours à ce fidèle, sobre et courageux serviteur, que choisit le

Divin Maître pour son entrée triomphale à Jérusalem !

Il a vraiment bon dos, notre âne ! Huit cavaliers, toute une petite famille, rieuse et gazouillante, qui se pressent sur son échine. Ce n'est pas tant le poids qui rend la chose extraordinaire. A eux huit, nos gentils gamins ne pèsent guère plus que le légendaire compagnon de don Quichotte, l'énorme et ventru Sancho Pança, et l'âne sait porter de lourds fardeaux sans se plaindre.

Mais quelle longueur, quelle taille doit avoir notre âne ? Ceux que nous sommes habitués de voir n'ont guère plus de 1m. 40 à 1m. 50, des oreilles à la queue. Nous en rencontrons, chaque jour, d'une taille bien inférieure, des ânes minuscules, attelés à des charrettes qu'ils traînent avec un courage digne d'un meilleur sort. Notre âne, lui, est un maître âne, plein de force et de majesté, digne rejeton des ânes guerriers que les Grecs et les Perses conduisaient au combat, et qu'ils abandonnaient parfois dans leurs camps, afin de tromper, par leurs braiments retentissants, l'ennemi qui ne s'apercevait pas ainsi du départ de l'armée.

JEUX ET AMUSEMENTS

LE PORTRAIT MULTIPLE

Le portrait bizarre que vous voyez ci-dessous a été formé de quatre quarts de portraits d'hommes français célèbres, réunis côte à côte. Quels sont ces personnages ?



VERS A TERMINER

Au Bouton qui venait d'—
La Rose dit avec—

“ Tu voudrais m'éclipser et tu n'es pas—
—Et vous qui n'êtes plus, répondit en—
Le Bouton, qui se croit l'enfant gâté de—
Vous voulez avec moi disputer de—
—Hélas ! le jour qui passe et celui qui doit—
Reprit le Jardinier, se touchent de bien—
Vous n'avez qu'un moment à—
Et vous ne pouvez vivre en—

DEVINETTE



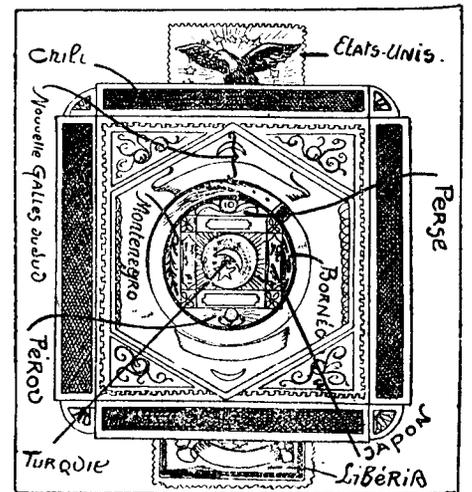
—Si tu n'es pas sage, la vieille mégère te prendra !
—Où est-elle ?

CHARADE

Mon Dernier utile animal
A l'Entier, ainsi qu'au village
De mon Premier original
Serait un triste attelage.

SOLUTION DES PROBLÈMES, QUI ONT PARU DANS LE NO 934

Enigme. — Le silence.
Le timbre universel. —



PERSONNEL

Mademoiselle Eva Routhier a l'honneur d'inviter les Dames à visiter sa grande Exposition de Modes printanières, consistant en Chapeaux, Bonnets et articles de Fantaisie. Provenant des meilleures maisons de Paris, de Londres et de New York. Cette Exposition durera jusqu'à Samedi le 29 courant inclusivement, au Salon de Mlle Eva Routhier, 1777 rue Ste-Catherine.

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DU MONUMENT NATIONAL

Vu son immense succès, vraiment inouï dans les annales théâtrales du continent, *La Passion* restera à l'affiche du Théâtre du Monument National cette semaine. Plusieurs directeurs de théâtres de New-York sont venus à Montréal et, après avoir assisté à la représentation de la grande et sublime tragédie, ont fait des offres très alléchantes à M. Julien Daoust, qui les a refusées, préférant ses fidèles Montréalais. Nous l'en félicitons sincèrement.

Un nouvel élément de succès sera ajouté aux représentations de cette

semaine. Nous voulons parler du magnifique tableau de la Nativité qui, malheureusement, n'a pu être prêt la semaine dernière. L'impressionnante scène de la Crèche sera fidèlement reconstituée : on verra le Divin Enfant entouré des rois Mages, des bergers, etc.

Ajoutons que le rôle de la Vierge, jadis joué par Mme Bouzelli, est interprété d'une façon supérieure par Mme Reid-Bédard, l'excellente artiste qui fut tant applaudie aux soirées de Famille. Les autres interprètes restent les mêmes et nous ne pouvons que réitérer nos plus sincères éloges, particulièrement à M. Julien Daoust qui personnifie le Christ avec un talent insurpassable, à MM. Meussot, Edmond Daoust, Tremblay et à Milles Rhéa et Meussot,

Il n'y aura pas de représentation le Vendredi Saint.

PALAIS-ROYAL

Le conducteur des Wagons-lits qu'on donne cette semaine au Palais-Royal, c'est de l'Alexandre Bisson tout pur. C'est-à-dire que c'est une comédie en trois actes, avec infiniment d'esprit, de vivacité, de mouvement, d'action, de coloris, d'entrain, de franche gaieté. Cette comédie a fait fureur à Paris, et ceux des Montréalais qui l'ont entendue au Palais-Royal, il y a quelques mois, se souviennent d'avoir ri et d'en avoir éprouvé une grande satisfaction à l'âme. C'est une reprise, il est vrai, mais on a exercé une telle pression sur M. Harman qui est un charmant homme, que

ce dernier n'a pu résister. Voilà pour quoi on retrouve à l'affiche *Le conducteur des Wagons-lits*, avec toute la troupe à l'affiche.

L'intrigue est simple et claire, parsemée de mots spirituels et amusante au possible. On peut la raconter en deux mots : M. Godefroy, bourgeois, aime à s'absenter de chez lui, trois ou quatre fois la semaine et trouve le prétexte suivant : il se fait passer pour conducteur de wagons-lits d'une compagnie de chemin de fer.

Or, il existe un autre M. Godefroy qui est réellement conducteur des wagons-lits de cette compagnie. Tout se découvre, on mijote un petit complot contre le faux conducteur, on le tient dans l'eau chaude et on lui pardonne. Tout finit bien.

Il y aura relâche le Vendredi Saint, et la soirée de gala est remise à Samedi. La semaine prochaine, semaine de Pâques, *La Lycéenne*, avec Mme Rhéa-Harmant, dans un grand premier rôle. Une primeure.

LE PROCTOR

La troupe permanente du Proctor a créé une très favorable impression, aussi l'affluence augmente-t-elle de semaine en semaine. Le choix de M. Alphonse Ethier a été particulièrement heureux comme premier rôle et il possède avec Mrs Vincent et M. Hudson Lisson la faveur générale du public. Les autres artistes contribuent à former un bon ensemble si nécessaire à l'harmonieuse

interprétation d'une pièce. Ces artistes font face à un rude labeur : deux représentations par jour, sans compter la répétition du matin ! En dépit de la réduction des prix, aucune dépense n'est épargnée pour assurer la richesse des décors, des costumes et une mise en scène soignée.

Plusieurs jolis drames et comédies sont actuellement en répétition, qui nous promettent une jolie série de matinées et de soirées théâtrales. Les intermèdes en tous genres qui occupent les spectateurs pendant les entr'actes ne permettent pas à l'ennui de pénétrer dans la salle du Proctor.

Comme toujours, les dames sont admises les après-midi, samedi et jours de fêtes exceptés, à 10 cents.

MAX O'RELL

DEVENU UN TOUT AUTRE HOMME



MAX O'RELL, le célèbre écrivain et orateur, écrit :

Votre Vin Mariani est tout à fait merveilleux ; un verre me mit sur pied ; une bouteille fit de moi un tout autre homme.

Votre tout reconnaissant, **MAX O'RELL.**

VIN MARIANI

(Tonique renommé dans le monde entier.)

RECONSTITUE, RENFORCE, EQUILIBRE, ENRICHIT

LE VIN MARIANI possède des témoignages écrits par plus de 8,000 médecins du Canada et des États-Unis.

Il est d'une valeur spéciale dans les cas de surmenage, dépression et épuisement de l'esprit et du corps, débilité nerveuse, insomnie, névralgie, maux de tête, perte d'appétit, consommation, malaria, maux de gorge et de poumons, faiblesse qu'elle qu'en soit la cause. Facilite la digestion, renforce la voix et en même temps, tout le système. Il est d'un goût exquis. Sans égal comme tonique de printemps. Il fait du bien à tous et ne fait de tort à personne.

Chez tous les Pharmaciens.

Évitez les Substituts.

Lawrence A. Wilson & Cie, Ltd., Agents Canadiens, Montréal.

Monument National, Semaine du 24 Mars

MATINÉES ET SOIRÉES

La Passion

Le plus grand succès en Amérique et peut-être dans le monde entier.

NOMENCLATURE DES TABLEAUX

- 1er Tableau.—L'Entrée du Temple de Jérusalem.—Jésus chasse les Vendeurs du Temple.
- 2eme " La Cène.—La Pâques.
- 3eme " Le Jardin des Oliviers.—Le baiser de Judas.
- 4eme " Le Palais de Ponce-Pilate.—La condamnation du Juste.
- 5eme " Le Chemin du Calvaire.
- 6eme " (*Cangement à vue*)—Le Crucifiement.
- 7eme " Le Christ est Ressucité.—L'Ascension.

PROGRAMME MUSICAL

Introduction,	<i>Les Rameaux,</i>	J. Faure
Ouverture,	<i>Guillaume Tell,</i>	Rossini
Entr'Acte,	<i>Papillons</i>	Gungel
DUO—FLUTE ET CLARINETTE		
MM. F. Boucher et A. Wagnan		
Dance,	<i>Czardas,</i>	Michiels
Idylle,	<i>Lever du Soleil</i>	Bratton

Deux représentations par jour, matinée et soirée a des prix populaires. Vendredi-saint relache.

Theatre du Palais Royal,

Coin Lagauchetière et Saint-Laurent.

Téléphone Bell Est 2067

Mardi, Jeudi et Samedi : Matinée à 2.15 heures

Semaine du 24 Mars

Le Conducteur des Wagons-Lits

Comédie en trois actes de Alexandre Bisson

Toute la troupe au programme.

Vendredi-Saint, relache.

Soiree de gala remise a samedi.

Semaine prochaine :

"LA LYCEEENNE"

AVEC MADAME R. HARMANT.

PRIX DES PLACES

Soirs,	-	-	-	-	15c., 25c., 40c.
Loges,	-	-	-	-	50 cents.
Matinées	-	-	-	-	10c., 15c., 25c. et 35c.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G.P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co., 361 Broadway, New York** Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LOUIS GLADU
Plombier :-: Couvreur
Poseur d'Appareils à Gaz
et à Vapeur
Spécialité: Chauffage à Eau Claude
362a rue Rachel, Montreal
Tel Bell Est 880. jno

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécial sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris

READY LUNCH BEEF.

REGISTERED

Ready Lunch Beef

Meilleure et différente de toutes autres viandes en conserve. Conserve tout l'arôme et le contenu nutritif de viandes de premier choix.

Avez-vous jamais fait usage des délicieuses FEVES AU LARD DE CLARK?

W. Clark, Mfr., Montreal.

ECONOMIE

Le *Baume Rhumal* ne coûte pas cher et il produit un bien incalculable.

Calino vient d'être père. On lui présente son rejeton.

— C'est un garçon. Comment le trouvez-vous ?

Alors Calino, philosophiquement : — Autant celui-là qu'un autre !

POUR GUERIR LES MAUX DE TETE EN PEU DE TEMPS

Employez les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

— L'Etat de l'Arizona commence à se faire connaître comme pays producteur d'oranges. La dernière récolte a fourni 20 chars pour l'exportation. La qualité des oranges est délicieuse.

— Le Manitoba sera bien représenté au couronnement du roi Edouard en juin prochain. Tous les membres du cabinet, excepté peut-être l'hon. M. McFadden, iront à Londres.

— Pensée d'un commerçant. La vie de l'honnête homme est une tenue de livres en partie double. Deux mots lui suffisent pour régler ses affaires : "doit" et "avoir." Deux mots aussi doivent régler sa conduite : "droit" et "devoir."

— Un demi-million de pauvres de Londres seront les hôtes du roi Edouard pendant les fêtes du couronnement. Sa Majesté a fait savoir aujourd'hui aux maires de la métropole que £30,000 étaient à leur disposition pour donner à dîner à 500,000 pauvres, lors de la célébration.

Sur le boulevard.
— Comment vas-tu ?
— Très bien.
— Qu'est-ce que tu deviens ?
— Toujours la même chose.
— Qu'est-ce que tu fais ?
— Rien !
— N'en abuse pas !

— Dans un salon, on discute sur la façon dont on doit prononcer le mot "Boers."

Berlureau intervient : — Pour les Anglais, dit-il, il se prononce de deux façons : quand ils reçoivent une pile, ils disent "dé... boires," et en voyant leurs impôts s'augmenter chaque jour depuis la guerre sud-africaine, ils soupirent "dé... bours !"

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1. Edifice de la Presse

Grand Trunk Railway SYSTEM

L'International Limited

part de Montréal tous les jours à 9 a.m., et arrive à Toronto à 4.40 p.m. ; à London, 7.30 p.m. ; à Détroit, 10.40 p.m., et Chicago, 7.20 a.m., le lendemain matin.

Service Rapide entre Montreal et Otta

Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a.m. et 4.10 p.m., arrivant à Ottawa à midi et 6.35 p.m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.R., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.40 a.m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p.m. tous les jours. Route pittoresque Pan-Américaine, pour Buffalo.

Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue Saint-Jacques et à la Gare Bonaventure.

CORSINE



MADAME L. THORA

Developpant la **FORME** et le **BUSTE**
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

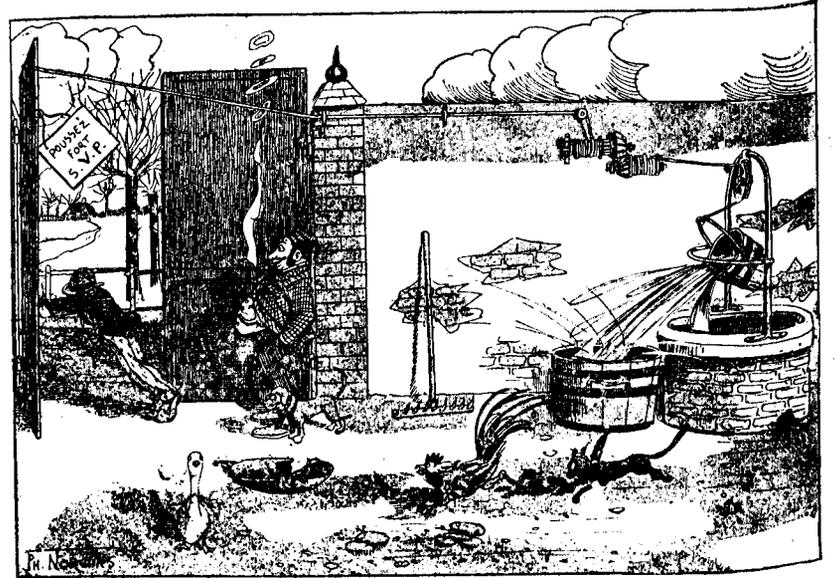
Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Systeme Français de Développement du Buste** inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux illustrés du Canada.

L'ART D'EXPLOITER SON PROCHAIN



Monsieur Jacob (monologuant). — Che mets douchours tans les chournaux : — Ou t'importe un bon chardinier ; pons caches." Il enbent zoixante bar chous ; a teux zeux bar fois, za fais douchours cent vingt zeux !

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain Paris, France.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Dépôt : Pharmacie C. Beaupre, 319^e Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

OR PUR

Nous donnerons cette Magnifique Bague en Or Pur, ornée de deux es et d'un Rubis aux personnes qui vendront seulement que les Epingles à Cravate à 15c. Ces Epingles se vendent très rapidement car elles sont très jolies, ornées chacune d'un brillant. Vous pouvez les acheter très facilement et tout dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Veuillez, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco, cette Bague en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours. **LA CIE. GEM PIN**, Boîte 1000 Toronto.

PURETÉ du TEINT
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou **Lait Candès**
Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve le peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849

VARIÉTÉS

Au cercle.
—Si je te demandais de me prêter un louis... Qu'est-ce qui arriverait ?
—Rien du tout !...

Un prince de la finance, gravement malade, fait appeler un prêtre à son chevet et commence sa confession.
—Mon Père, murmure-t-il, j'ai beaucoup péché par actions et par... émission !...

Un commissaire de police est en train de procéder à une perquisition ; il met la main sur un volume et s'écrie :
—Ah ! enfin ! voici un indice.
—Pardon, rectifie son secrétaire (qui a été dans la librairie.) c'est un in-douze.

Les singularités de la langue.
Il avait plu et le pavé était sur plusieurs points très boueux.
Passe une bonne femme avec son petit garçon qui patauge :
—Fais donc attention, Jules, ne marche pas dans la boue avec tes pieds.

Loulou prend sa leçon de géographie.
—Qu'est-ce que le globe ? lui demande sa maman.
—Le globe, c'est ce qui se met sur la lampe !

Bébé trouve l'eau trop froide, le matin, quand on lui fait sa toilette, et, dame ! il se révolte.
—Je veux bien qu'on me lave les mains, finit-il par dire à sa bonne, mais alors tu me mettras mes gants de laine !

Un conseil de famille se réunit pour donner un tuteur à une jeune fille.
—J'accepte la mission, dit tout à coup un membre du conseil, car nul mieux que moi ne s'entend à soigner une pupille.
—Comment ça ? lui demande-t-on.
—Dame, c'est mon état, je suis oculiste !

Copié sur la tombe d'un comédien.
"Si celui qui repose ici pouvait parler, voici ce qu'il te dirait :
"—Regarde comme je fais bien le mort !"

Un Anglais, qui voyage en Italie, écrit à sa femme, après avoir visité le Forum et le Colysée.
—Si tu savais, mon amie, ce que j'ai pensé à toi devant toutes ces ruines !

Cueillisur le carnet d'un vieux garçon :
"Quand on est jeune, il n'est pas temps de se marier ; quand on est vieux, il n'est plus temps... Dans l'intervalle, on réfléchit."

Questions d'enfants :
—Dis, papa, qu'est-ce qu'un concours agricole ?
—C'est le concours de beauté pour les bœufs, les vaches, les moutons et les cochons.

Galurin assiste à la lecture du testament d'un de ses parents qui lui a laissé quelques petites rentes.
Agacé d'entendre le notaire lui dire : feu M. votre cousin par ci, feu M. votre cousin par là, il ne peut s'empêcher d'interrompre, en disant :
—Sapriati, je ne comprends vraiment pas pourquoi vous avez la rage d'appeler feu une personne qui s'est éteinte.

LE PIONNIER

FRANC ET SANS DOL

GRAND JOURNAL NATIONALISTE

A HUIT PAGES * HEBDOMADAIRE

Le Seul Journal Essentiellement Canadien-français Publie le Dimanche

AMEDEE DENAULT,

Directeur de la rédaction

Le "PIONNIER" est une tribune absolument libre. Chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.

Le "PIONNIER" publie régulièrement des chroniques scientifiques, de politique étrangère, de mode, de sport et de commerce ; deux feuilletons ; des articles d'économie politique, de littérature et d'art. Il donne une attention spéciale à la campagne anti-impérialiste, dont il s'est fait irréductible champion.

Le "PIONNIER" compte parmi ses collaborateurs, à côté d'un groupe de jeunes, vigoureux et hardis, les premiers écrivains du pays. Il est nettement indépendant de tous les groupes et de toutes les organisations politiques.

Le "PIONNIER" atteint plus de 100,000 LECTEURS chaque dimanche.

Administration, Rédaction et Ateliers :

33, 35 et 37, RUE ST-GABRIEL, - - - MONTREAL

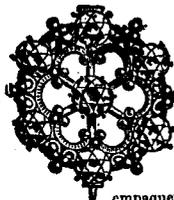
AUX ATELIERS DU "PIONNIER"

On fait rapidement, élégamment et à bas prix, les impressions de tous genres, les plus luxueuses comme les plus simples. . . .

Boîte Postale, 2142

Tel. Bell, Main 467

MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS!

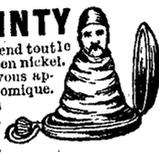


Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs ? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine bien décoré, les aiguilles en or et mouvement recommandable, à remontoir et régulateur, aux personnes qui voudront seulement que 2 douzaines d'Épinglettes à 15c. chacune. Ces Épinglettes sont très belles, finies en Or et en Email, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Venez-les parmi vos amis, rendez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre soigneusement emballée et enregistrée. La Cie. Toronto Premium, Boîte 1601 Toronto.



MONTRE MCGINTY

Donne beaucoup de plaisir. Surprend tout le monde. Boîtier de Chasse plaqué en nickel. Pressez le couvercle et McGinty vous apparaîtra, grimacant. Rien de plus comique. C'est une des dernières inventions et elle est fameuse. Par la poste 10c. en argent ou 3 pour 25c. McFarlane et Cie., Toronto.



GRATIS

Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bord orné avec algues, les marquants les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvue de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui voudront seulement que 2 dor. de Jolies Épinglettes finies en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Venez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco. La Cie. P. X., Boîte 1601 Toronto, Canada.



GRATIS

Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord orné de jolies Épinglettes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui voudront seulement que 2 douzaines de boutons de collets fortement plaqués en or à 10c. chacun. Envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez reçus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boîte 1601 Toronto, Can.

Gratis

Absolument GRATIS



Un Magnifique Service à Dîner et à Thé, de 100 morceaux, et 51 morceaux d'Argenterie de Choix.

Gratis Grandeur Régulière pour l'usage de la Famille.

Une Chance Rare. Pas de Deception. NOUS NE DISONS QUE LA VERITE

Vous pouvez obtenir un Set à Dîner et à Thé de grandeur régulière, bien décoré (de 100 morceaux) et 12 Couteaux plaqués en Argent, 12 Fourchettes, 12 Cuillères à Soupe, 12 Cuillères à Thé en vendant nos remèdes. Nous avons la réputation d'agir franchement et honnêtement en affaires et nous le prouverons. Toutes les personnes honnêtes qui ne vendent que 8 Boîtes de nos Pilules de Nouvelle Vie (un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les maladies d'estomac, le mal de tête, la constipation, les douleurs nerveuses, le rhumatisme, les maladies des femmes et les irrégularités du lait) ont un tonique puissant et un remède vivifiant, prouvent de notre offre généreuse de se procurer un set à Dîner et à Thé de 100 morceaux et de 48 morceaux d'argenterie avec un Beau Couteau à beurre plaqué en Argent, une Cuillère à sucre, une Fourchette à marinade et une salière et une poivrière que nous donnons tout à fait gratuitement aux personnes qui vendront 8 boîtes de Pilules.

N'envoyez pas un sou—seulement votre adresse de bureau de Poste immédiatement, listiblement écrite et nous vous enverrons les Pilules par la Poste, vendez-les à 25c. la boîte. (Ces boîtes valent régulièrement 80c.) et se vendent facilement. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.00 et nous garantissons que si vous vous conformez à notre offre de cette annonce les 12 couteaux, les 12 fourchettes, les 12 Cuillères à Soupe, les 12 Cuillères à Thé et le Set à Dîner et à Thé de 100 morceaux bien décorés, seront donnés tout à fait gratuitement. Notre maison, établie depuis longtemps, est recommandable et nous garantissons que la vaisselle et l'argenterie sont de grandeur régulière à l'usage des familles.

Chaque morceau d'argenterie est garanti être plaqué en argent sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts.

Remarque.—Une offre aussi généreuse n'a jamais été faite par aucune maison recommandable mais nous sommes résolus d'introduire nos Pilules de Nouvelle Vie dans toutes les familles, c'est pour cette raison que nous les annonçons de cette manière. Écrivez de suite.

Voici des exemples des centaines de Témoignages que nous recevons tous les jours.

New Life Remedy Co.—Veuillez accepter mes remerciements pour la belle vaisselle et l'argenterie que j'ai reçues. Elles sont très belles et je vous en suis très reconnaissant. Vos Pilules de Nouvelle Vie sont un excellent remède et je ferais tout en mon pouvoir pour les vendre.

MME. BRUCE GRANT, Canterbury Sta., York Co., N.B.

New Life Remedy Co.—Chers Amis—J'ai reçu la vaisselle et l'argenterie aujourd'hui j'en suis plus qu'enchantée mais je ne peux vous exprimer, par lettre, toute ma gratitude. Je vous ai en grande estime, vous considérant une Compagnie recommandable qui remplit toutes ses promesses.

MME. GERALD REID, Lynedoch, Ont.

Adressez listiblement :—
NEW LIFE REMEDY CO., Boîte 9, Toronto, Ont.
Quand vous écrivez mentionnez votre bureau d'express et de fret le plus rapproché.

Le CARÊME Clous, Furoncles et Maladies de Peau

Au temps du grand roi Louis XIV, le carême était observé avec une rigueur qui ferait aujourd'hui frissonner une foule de mignonnes créatures ou de délicats personnages pour lesquels le mot seul a tant d'effroi; les plus redoutés du royaume s'inclinaient alors respectueusement devant l'alliance redoutable des mandements épiscopaux et des ordonnances du lieutenant de police. Les belles dames de la cour, après avoir, dans les salons du Louvre et de Versailles, fait parade de leurs grâces ou étalage de leurs charmes, après avoir consacré tous leurs instants à la galanterie et à la coquetterie, tourné la tête aux marquis poudrés ou aux héros empanachés, toutes ces grandes pécheresses, aussitôt le carême venu, allaient s'enfermer dans le cloître, sous les arceaux de grands couvents, à l'abri des bruits et des convoitises extérieures et là se repentir du temps perdu, purifier leur âme et leur corps en écoutant les immortelles leçons de ces maîtres de la prédication qui avaient nom Bourdaloue, Bossuet, Massillon.

Quel contraste éclatant offraient alors toutes ces têtes superbes et orgueilleuses habituées, à côté du Roi Soleil, à voir se courber devant elles l'échine plate des courtisanes, et maintenant inclinées vers les froides dalles des autels sous le poids de la parole vibrante, lumineuse qui leur enseignait le repentir et la mortification!

C'était le temps où l'on ne faisait rien à demi, le temps des grandes fiertés et des abaissements sincères.

De nos jours nous n'avons pas ces grands écarts entre le vice et la vertu, l'un et l'autre sont plus tempérés, modérés, craintifs même. Cependant, cette coutume du carême se continue dans notre population avec un respect notoire.

Naturellement les conditions sociales ne permettent pas d'abandonner le foyer familial pour se réfugier loin du monde; pour beaucoup même celui-ci n'a pas tant d'attrait qu'il faille un si vigoureux effort pour s'en écarter pendant quelques semaines.

Mais à cette époque de l'année, lorsqu'on voit chaque matin cette longue file de fidèles qui, aux premières lueurs du jour, quand la bise cingle les oreilles et que la neige fouette les visages, s'acheminent aux pieds des autels pour y faire profession de pénitence et de remords, on peut dire que les anciennes traditions se conservent. Si les édits royaux ont disparu, la grande voix de la conscience et la parole des pasteurs enseignent encore au peuple que pendant quarante jours ils doivent s'abstenir et se recueillir.

Mais ce n'est pas seulement l'enseignement divin, le besoin spirituel qui imposent l'observation du carême. Sous le rapport hygiénique, le carême a sur la santé des peuples une heureuse influence qui a été constatée par des hommes versés dans la science et n'ayant d'autre parti que celui de dire la vérité. Le printemps est pour la nature entière, pour la nature organique surtout un moment de réveil, de renaissance. En même temps qu'une exubérance de sève qui vient animer la plante, les êtres humains sentent eux aussi un redoublement de vie travailler leurs organes. Le sang circule avec plus de force et de chaleur. La digestion s'opère d'une manière plus active et plus complète, tout le corps humain ressent une heureuse influence; mais cette exubérance même de vie peut devenir un danger pour la santé, et l'équilibre qui en est la condition essentielle peut être dérangé. C'est ce qui arrive en effet: nous voyons à cette époque de l'année le nombre des maladies s'accroître, et bien des personnes dont le tempérament n'est pas assez robuste pour résister à cette espèce de révolution qui se produit en elles, sentent la nécessité de se débarrasser par des purifiants, des dépuratifs, de cet excès de vie qui met leur santé en péril. Or, si l'on réfléchit que le carême se trouve placé pour ainsi dire au vestibule de cette saison critique, on comprendra sans difficulté que le système de privations qu'il impose doit naturellement, en ne satisfaisant pas à tous les appétits du corps, entraver ce mouvement et faciliter ainsi la santé d'une manière d'autant plus efficace qu'il agit comme préservatif et comme remède.

Pendant cette période de transformation et d'épuration, les privations imposées par le carême produisent un effet régulateur, mais il est bon, d'un autre côté, de ne pas perdre de vue que toute déperdition si graduelle et si sagement ordonnée qu'elle soit, demande une réparation. L'équilibre doit être rétabli et les impuretés qui s'échappent doivent être compensées par une addition de sang nouveau, de force interne qui en prenne la place, reconstitue les organes et fasse renaître la vitalité physique.

C'est donc le moment pour les femmes de prendre cet incomparable remède qui a nom Pilules Rouges, qui rend à l'organisme les forces perdues, qui reforme les tissus, annihile les derniers vestiges des matières pernicieuses et rend au sang sa pureté, son éclat, sa vigueur.

Nous ne saurions trop recommander aux femmes qui observent fidèlement et strictement le carême, qui accomplissent consciencieusement leurs devoirs spirituels, de songer en même temps à leur devoir familial, non moins sacré et non moins saint. Elles se doivent à leur famille, à leur époux, à leur foyer, comme au Créateur, et c'est l'enseignement divin comme l'enseignement humain, de compléter l'œuvre hygiénique de l'abstinence par l'œuvre réparatrice de reconstitution qu'opèrent si merveilleusement les Pilules Rouges, le remède souverain de la femme.

Les clous étaient une des nombreuses maladies envoyées au saint homme Job pour éprouver sa patience, et sûrement si une affliction peut mettre à l'épreuve la patience d'un homme, c'est bien les clous et les furoncles.

Cependant le désagrément d'avoir de ces éruptions est en soi de peu d'importance et le point essentiel à considérer est bien la condition du sang qui permet qu'un homme souffre ainsi de maladies aussi ennuyantes, car en sus des douleurs endurées, il y a le fait qu'un sang corrompu est le foyer d'où peuvent éclore toutes sortes de maladies beaucoup plus sérieuses et dangereuses les unes que les autres.

Bonne santé et mauvais sang sont incompatibles.

Il faut donc essentiellement se rappeler que les maladies ont bien peu de prise sur le système lorsque le sang est pur, et que les Pilules Moro pour les hommes qui souffrent de clous, d'éruptions ou de toute autre maladie de peau indiquant un sang mauvais, sont le remède à prendre.

Les Pilules Moro sont de plus le remède à prendre à l'annonce du printemps, afin de fortifier le système contre les maladies et les malaises qui sont toujours fréquents entre Mars et Mai.

Depuis huit ans, je souffrais d'impureté de sang qui faisait qu'à tout moment il me sortait des clous sur le corps. Sept médecins différents que j'ai consultés m'ont traité pendant des années, mais sans résultat. Les Pilules Moro m'ont guéri; j'en ai pris pendant cinq mois. Je n'ai pas eu de clous pendant tout le traitement, et depuis longtemps déjà j'ai cessé de faire usage de ces pilules et je suis encore parfaitement bien.

AMÉDÉE SAUMUR, 47 Wilcox St., Springfield, Mass.

Les Pilules Moro donnent appétit, aident la digestion, guérissent la dyspepsie et ramènent les forces. Les Pilules Moro agissent aussi sur les reins et guérissent les troubles des voies urinaires.

Leur effet est doux et les nombreuses guérisons rapportées tous les jours dans les journaux prouvent leur grande efficacité dans les cas sérieux comme dans les cas simples et imposent leur usage aux hommes malades comme le moyen le plus sûr et le plus rapide de rétablissement.

Si un homme qui prend les Pilules Moro n'obtenait pas l'amélioration anticipée, il devrait, avant de les abandonner et de leur retirer sa confiance, consulter les Médecins de la Compagnie Médicale Moro dont la science et l'expérience peuvent assurer le succès dans les cas les plus graves. Les hommes qui ne peuvent se rendre au bureau n'ont qu'à écrire et à bien dire tout ce qui les torture et les inquiète; ils recevront sans tard les renseignements désirés et auront certainement lieu d'être aussi satisfaits de la consultation que si elle eût été personnelle. Tous les hommes malades qui sont éloignés peuvent écrire et dire comme ils l'entendent les troubles dont ils souffrent, ils peuvent être sûrs d'être toujours compris et de voir leur cas traité avec soin.



Les Pilules Moro se vendent 50 cts la boîte ou six boîtes pour deux piastres et demie (\$2.50). Si le marchand de votre localité ne les tient pas, nous vous les enverrons sur réception du prix dans n'importe quelle partie du Canada ou aux Etats-Unis.

Faites enregistrer vos lettres contenant de l'argent et adressez toujours!

COMPAGNIE MÉDICALE MORO

1724 rue Ste Catherine, Montreal.

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

1-1

Malheureusement, tous ne voulaient pas se ranger ; car, en arrivant à la brasserie de Strasbourg, je vis une confusion auprès de laquelle celle de l'Hôtel de Ville, que j'avais vue la veille, n'était encore rien. Tout grouillait, tout parlait, tout criait. Sur chaque table, trois ou quatre orateurs, comme on les appelait, faisaient des discours. Quand on écoutait à droite, on entendait parler de clubs ; à gauche, de Vincennes ; devant, de phalanstère ; derrière, de garanties, de drapeau rouge, de droit au travail ; enfin de tout.

C'était tellement nouveau, tellement extraordinaire, que, s'ils avaient parlé chacun à leur tour, on se serait assis par curiosité pour les entendre. Mais ils parlaient tous ensemble sans s'arrêter.

Chacun d'eux avait aussi trois ou quatre camarades qui lui prêtaient attention, et quand il en arrivait de nouveaux, ces trois ou quatre voulaient les faire écouter, en disant : " Ecoutez, c'est un tel ! " qu'on ne connaissait pas.

Je me souviens que, en regardant au fond de la salle pour tâcher de trouver Perrignon, un de ces hommes en blouse blanche me dit :

" C'est Odénat !... le grand Odénat qui parle ! Il a plus de génie que toute la Convention ensemble."

Et que, m'étant retourné sans savoir lequel était Odénat, un autre me prit par le bras, en disant :

" Ecoutez, citoyen, c'est Quilliot... Il a plus de profondeur dans l'esprit que Saint-Just."

J'aurais cru que ces gens se moquaient de moi, s'ils n'avaient pas été si graves. Depuis, j'ai vu qu'ils disaient tous la même chose les uns des autres, et qu'ils le croyaient. Dans leur âme et conscience, ils regardaient Arago, Lamartine, Ledru-Rollin, Marie, comme bien au-dessous du moindre d'entre eux et comme ayant pris leur place dans la direction du peuple. Ils le croyaient, s'étant répété cela entre eux pendant des années ; mais ils n'étaient pas méchants, ils ne demandaient aux gens que d'avoir la même idée qu'eux sur leur propre compte.

Je regardais donc tout étonné, quand Emmanuel, Perrignon et Valsy, qui m'avaient attendu, sortirent de la brasserie, et nous descendîmes ensemble au *caboulot*. Perrignon marchait devant, sa grosse tête penchée d'un air triste. Tout à coup il nous dit :

" Mes enfants, ce n'est pas une plaisanterie ; ce que je craignais arrive, ces saint-simoniens, ces cabétiens, ces fouriéristes, ces communistes de toute sorte se contentent maintenant de parler, ils veulent nous gagner par la douceur ; mais comme ils ne peuvent pas tous avoir raison, nous serons forcés de choisir entre eux, et les autres nous tomberont dessus. Ou bien nous les adopterons tous, et nous aurons quinze ou vingt gouvernements qui se feront la guerre ; ou bien la nation soutiendra le gouvernement provisoire, et tous seront nos ennemis, des ennemis terribles, parce qu'ils croient avoir raison. Aujourd'hui, tout se passe encore en douceur ; ils sont contents de pouvoir parler ; mais demain ils deviendront aigres, et leur aigreur augmentera de jour en jour jusqu'à la guerre civile. J'ai vu cela !

Appuyons-nous au gouvernement, soutenons-le, c'est notre seule ressource."

Voilà ce qu'il nous dit. Et ce jour-là nous mangeâmes encore au *caboulot* comme à l'ordinaire ; puis je rentrai rue des Mathurins-Saint-Jacques, pour écrire à ma bonne vieille mère Balais que nous avions la république.

Le lendemain, entre deux et trois heures de l'après-midi, voyant la foule se porter sur les quais, sans savoir ce que cela signifiait, je pris mon fusil pour descendre jusqu'au pont d'Arcole. La foule augmentait de minute en minute, et, sur la place Notre-Dame, on avait déjà de la peine à passer. J'arrivai pourtant en face de la Commune vers trois heures, et là je montai sur un tas de pierres pour découvrir d'où venait un pareil rassemblement. On n'a jamais vu tant de têtes, tant de baïonnettes, d'étendards pêle-mêle, tant de femmes et d'enfants, de vieux et de vieilles. C'était incroyable !

Quelques figures se montraient de temps en temps derrière les hautes fenêtres de l'Hôtel de Ville, et tout de suite des rumeurs immenses s'élevaient et se prolongeaient avec des frémissements sourds, des trépignements et des cris jusqu'au quai des Ormes, et du côté du Louvre, plus loin que le Pont-Neuf. Dieu sait combien de milliers d'âmes attendaient là quelque chose d'extraordinaire.— Excepté le chant de la *Marseillaise*, qui s'élevait tantôt à droite, tantôt à gauche, tout semblait calme. Seulement comme l'air était humide et que les femmes ne pouvaient plus s'en aller, on les entendait se plaindre et demander à partir ; mais on ne bougeait pas, on aurait craint de perdre de vue la mairie un instant.

Après mon arrivée, cela dura plus d'une demi-heure.

Tout à coup un grand murmure s'étendit sur la place ; ceux qui chantaient se turent. Je m'étais assis ; je me redressai bien vite, et du premier coup d'œil, par-dessus cette foule innombrable, ces milliers de casquettes, de chapeaux, de bonnets, d'étendards, je vis quelques hommes, l'écharpe tricolore auteur des reins, la tête nue, qui descendaient le grand escalier de l'Hôtel de ville. On entendait murmurer tous bas : " Lamartine, Dupont de l'Eure, Louis Blanc, " etc. C'est là que j'ai vu pour la première fois notre gouvernement provisoire : Dupont de l'Eure, tout blanc et comme affaissé ; on le soutenait par les bras. La vue de ce pauvre vieillard, venu dans l'intérêt du peuple, vous remuait le cœur. Les autres paraissaient encore jeunes auprès de lui.

Tous descendirent cet escalier sombre, jusque devant une espèce d'estrade, dont Lamartine monta les marches. Il était grand, droit, sa tête grisonnait, l'écharpe tricolore couvrait sa grande taille maigre. Il tenait à la main un papier qu'il avait l'air de lire, mais il ne lisait pas et parlait d'abondance ; et, malgré le grand murmure de la place, je l'entendais comme si j'avais été près de lui.

" Citoyens, dit-il, le gouvernement provisoire de la République vous annonce de bonnes nouvelles. La royauté est abolie, la république proclamée. Le peuple exercera ses droits politiques. Des ateliers nationaux sont ouverts pour les ouvriers sans salaire. L'armée se réorganise. La garde nationale s'unit indissolublement avec le peuple, pour fonder l'ordre de la même main qui vient de conquérir la liberté. Enfin, messieurs, le gouvernement provisoire a voulu vous apporter lui-même, le dernier décret qu'il vient de délibérer et de signer dans cette séance mémorable : l'abolition de la peine de mort en matière politique.... C'est le plus beau décret, messieurs, qui soit jamais sorti de la bouche d'un peuple le lendemain de sa victoire. C'est le caractère de la nation française, qui s'échappe en un cri spontané de l'âme de son gouvernement. Nous vous l'apportons. Il n'y a pas de plus grand hommage au peuple, que le spectacle de sa propre magnanimité ! "

La voix de Lamartine était très-forte, grave et belle. Elle s'étendait sur la place, aussi loin que la voix d'un homme peut aller. Quand il eut fini, des milliers de cris : " Vive la République ! Vive

Lamartine ! Vive le gouvernement provisoire ! " s'élevèrent jusqu'au ciel, en se prolongeant le long des quais, sur la place et dans les rues comme un roulement de tonnerre.

On n'aurait jamais cru que la République pouvait tomber ; on l'aurait crue forte, éternelle comme la justice. Dieu ne l'a pas voulu ! Peut-être aussi n'étions-nous pas encore dignes de l'avoir !

Ces choses se passaient le 25 ou le 26 février 1848, je ne sais plus au juste ; mais je les ai vues.

Et maintenant il faut que je vous raconte la bataille de juin, mille fois plus terrible que celle Waterloo, puisque les Français combattaient entre eux, et que la victoire des uns ou des autres devait couvrir la patrie de deuil.

Je garde cette histoire épouvantable pour une autre fois, afin que chacun ait le temps de réfléchir à ce que j'ai dit, et que je puisse moi-même rassembler mes souvenirs.

FIN

EFFETS de HAINE

CONTE INÉDIT

Le XIXe siècle, le siècle de lumière, de progrès, de civilisation, même et surtout par le fer et par le feu, s'est éteint comme retombent dans l'éternité, les siècles de décadence.

L'Enfant de Bethléem, dans ses pauvres langes, avait emprisonné la Charité. Homme-Dieu, crucifié après un martyr qui arrachait des sanglots à Clovis, à ses hordes de Francs presque barbares, il avait rendu la liberté à la délicate, à la persuasive puissance.

Montant glorieux par delà les firmaments, il l'oublia sur terre. Plan merveilleux, divin, si les hommes n'eussent pas été..... des hommes.

Dix-neuf siècles durant, à travers les peuples, malgré la boue, le sang, la Charité s'efforça d'amollir la dureté du cœur humain.

—Vainement !

Tout fut mis en œuvre par elle : petite Sœur sur les champs de bataille ; aimable, insinuante dans la chaire sacrée ; dans les hospices, compatissante, douce aux vieillards, aux orphelins, aux abandonnés du monde ; secourable au pauvre, au prolétaire dans son dur labeur....

Son résultat ?

—L'homme, cette bête redoutable quand elle n'entend plus la saine voix de la raison et de la conscience, l'homme s'acharna contre elle. Il la bafoua, fit la calomnie, inventa des tortures. Les plis des langes de Bethléem sont, au XXe siècle, de lourdes chaînes qui meurtrissent.

Le XIXe siècle s'évanouit dans l'égoïsme le plus abject.

Le XXe siècle, conséquence naturelle, s'épanouit librement dans la jalousie qui renferme l'envie, le soupçon, l'inquiétude. Dans la haine, la dernière des passions.

* *

En 1920, à Fitchburg, Mass., à côté d'autres industries florissantes, se trouvait l'usine plus modeste d'un filateur, M. Frigon. Une centaine d'ouvriers étaient occupés aux métiers.

Ayant reçu quelque instruction primaire, M. Frigon parlait volontiers de ses "hautes" études. Prétentieux sans méchanceté, il n'avait pas — suivant l'expression populaire, — inventé la poudre. Honnête homme dans le sens que le monde donne à ce terme ; farci cependant de l'égoïsme venant du siècle précédent.

N'ayant pu étudier la mécanique, il voulait pourtant connaître la délicate structure des métiers à tisser. Les inventeurs morts à la peine, dans les affres de la misère, lui faisaient doucement hausser les épaules.

Il réussissait sans qu'il y eût aucunement de sa faute ; il s'en attribuait tout le mérite. Il méconnaissait systématiquement les grands enseignements du droit naturel relatifs à la condition des ouvriers. Vivant largement, il n'admettait pas que l'ouvrier pût avoir des besoins.

Cela se voit de tous côtés.

Parmi son personnel, on remarquait le directeur, François, que l'on disait instruit. Il faisait les plans des tissus que les consommateurs savaient apprécier, quoiqu'ils les prétendissent trop sévères, de dessin trop relevé.

A la tête des tisseurs un tout jeune homme, Emile, doué d'un réel bon goût.

A la tête des ourdisseurs, un des anciens de l'usine, Scapin.

* *

Ce dernier était l'incarnation de la jalousie, de la haine.

Tout lui était prétexte pour contrecarrer Emile, pour le noircir aux yeux du maître.

Aveuglé par ces sentiments invouables, il osait s'attaquer à François lui-même, le ravalant sans cesse, mettant le travail de l'esprit au-dessous du travail manuel. Dans son orgueil, allant jusqu'à se croire — et, chose inouïe, se dire lui-même — l'être le plus intelligent de Fitchburg. D'ailleurs, sans qu'on en pût découvrir la cause, l'homme de confiance de son maître qu'il trompait sans vergogne.

Emile, dont les bonnes manières et l'amabilité avaient le don tout particulier d'exaspérer son compagnon, était bien accueilli dans les familles franco-américaines où il se présentait. Il avait ses grandes et ses petites entrées chez un homme respectable de sa race, de sa foi, de sa langue, un M. Renaudin.

Une ravissante jeune fille, Cécile, égayait la demeure de cet excellent homme. Cinq fils complétaient la famille.

Entre Emile et François, il est à peine nécessaire de le dire, s'était formée, dès l'arrivée de ce dernier à l'usine, une durable amitié. Emile confiait ses peines ou ses joies à son ami ; parfois, il le mettait en garde contre la haine de Scapin. François, qui avait vécu de la vie des camps, assisté à maints combats où sa bravoure avait été remarquée et citée, et dans les veines de qui coulait un sang peu habitué à faillir ou à défaillir, ne s'occupait nullement de la vipère avec laquelle il devait vivre.

Scapin lui en voulait doublement.

A certains indices, Emile fut forcé de reconnaître que sa présence gênait, chez celle qu'il avait espéré nommer sa fiancée. Quelle trame s'était ourdie à l'ombre contre lui ?...

Il avait beau se creuser la tête, s'interroger, repasser tous les actes, toutes les paroles qu'il avait pu prononcer ou poser durant ses visites chez M. Renaudin : il ne trouvait rien.

Il avait, en vain, supplié celui des frères de Cécile qui lui en voulait, il n'avait pu obtenir la moindre raison, la moindre explication.

* *

L'hiver était venu.

On faisait, partout, les quelques préparatifs des fêtes de Noël — d'un gracieux et poétique anniversaire vestiges allant diminuant d'année en année.

Emile, accablé de chagrin, était allé s'épancher encore dans le cœur de son ami.

—Quelle est donc, lui disait-il, la haine qui s'attache à mes pas, s'acharne contre moi, ne recule même pas devant un malheur ?

—Ne pensez point à ces choses, répondit François. Ne voyez-vous pas, partout autour de vous, la population franco-américaine divisée contre elle-même ?

—Mais dites-moi, mon ami : vous qui avez connu la génération de la fin du siècle passé, avez-vous remarqué alors des sentiments aussi bas que ceux de la présente époque ? Et à quoi attribuez-vous cette triste dominante du peuple de nos jours ?

—Mon cher Emile, un siècle en vaut un autre. Sans doute, les doctrines professées par un siècle quelconque ont leur retentissement dans le siècle qui suit immédiatement. C'est ainsi que le Voltairianisme de XVIIIe a fait les horreurs de l'aube du XIXe. C'est ainsi encore que la soif des jouissances produites par la grande Révolution a engendré l'égoïsme dont la conséquence très logique est le matérialisme, le socialisme, pour choir dans le nihilisme. C'est ainsi enfin que tout ce qui précède s'est concentré dans l'explosion de jalousie, de haine, que vous remarquez en cette année 1920. Est-ce la faute de la religion ?.....—Chose étrange ! vous pouvez remarquer que les plus obsédés des sentiments dont vous me parlez, sont précisément ceux qui affectent les dehors de la plus sincère piété. Les Papes Pie IX et Léon XIII, illustres prédécesseurs du Souverain-Pontife actuel, ont inutilement mis le peuple confié à leurs soins en garde contre le Voltairianisme et toutes ses conséquences fatales. Inutilement, ils ont, par l'exemple et par la parole, rappelé les sublimes vertus du divin Crucifié :—vous assistez, aujourd'hui, à l'effet désastreux des théories de l'*Americanisme* qui résume, quant à l'idée, toutes les subversions des théories ci-dessus quant à l'économie politique. Des évêques, des prêtres, des religieux propagèrent l'Américanisme : qu'y a-t-il d'étonnant que les laïques s'y soient laissé prendre d'autant plus que cette funeste hérésie excuse, ou mieux, provoque la jalousie, la haine de l'homme contre l'homme ? Dans l'exposition qu'il fait de la grâce divine, l'Américanisme se révolte contre la Bonté infinie. S'attaquant au Créateur, peut-il ménager la créature ?

—Oui, je vous comprends.... Mais pouvez-vous imaginer qu'un homme fasse du mal à un autre uniquement pour le plaisir de faire du mal ?

—Emile, vous ne savez pas que l'être haineux éprouve une âpre jouissance dans la douleur de son voisin. Vous êtes bien jeune, votre caractère franc et ouvert n'admet point la méchanceté. Elle existe, elle a toujours existé. La mortelle douleur dans laquelle il allait plonger le cœur de sa propre mère arrêta-t-elle le bras de Caïn aux premiers jours du monde ? Que de fois, depuis, le fratricide n'a-t-il pas eu d'imitateurs ! Et, chose plus terrible, que de fois le fils n'a-t-il pas armé son bras contre son père, contre sa mère ?

—Mais qu'ai-je fait, qu'avez-vous fait vous-même à Scapin, pour qu'il nous haisse comme il le fait ? Vous n'avez eu que des bontés....

—Laissons cela, mon cher Emile. Occupons-nous de vous.

—Je déteste le métier de rapporteur. N'est-ce pas, cependant, dans les circonstances actuelles, un devoir pour moi de dire à M. Frigon, tout ce qui se passe ? Vous le constatez vous-même ; le travail de l'usine entière souffre du mauvais esprit de cet homme.

—Certes, vous pouvez et devez montrer le danger à M. Frigon, Je crains, toutefois, que votre démarche ne soit perdue.—Vous avez usé de patience ; vous avez fait ce que vous avez pu dans l'intérêt de M. Frigon. Je pense que, à mon tour, mon devoir est de vous dire : Retirez-vous de là, comme je m'efforce moi-même de le faire.

Emile eut un entretien avec M. Frigon. Cet entretien ne servit de rien.

* *

Les cloches sonnaient à toute volée dans la populeuse ville. Celui qui n'eût pas vu Fitchburg depuis la fin du XIXe siècle, alors qu'elle ne comptait que vingt-deux mille habitants, ne l'eût plus reconnue en 1920 avec ses nombreuses places, ses jardins publics, ses chemins de fer électriques sur simple rail suspendu, ses cent cinquante mille âmes, dont les trois quarts de race latine.

De longues files d'hommes, de femmes, d'enfants, se dirigeaient vers la cathédrale,

Dans un des groupes formés par les nombreuses familles franco-américaines, on pouvait distinguer une forme gracieuse, une jeune fille. A la lueur des énormes soleils qui avaient remplacé les anciennes lampes à arc et autres, l'enfant paraissait souffrante. Son teint était pâle comme le blanc détail du lis. Ses grands yeux, tristes, oh ! si tristes... étaient cerclés de noir.

Son père et sa mère marchaient devant elle. Les fils précédaient les parents.

Était-ce elle qui, d'elle-même, s'était ainsi mise à l'écart ? Espérait-elle rencontrer....

Un autre groupe, marchant d'un pas plus rapide, dépassait tout le monde. Ce groupe allait atteindre la jeune fille, quand un des individus de ce groupe, avisant un tout jeune homme se hâtant aussi vers la jeune fille, lui souffla à l'oreille :

— Je te hais !... Regarde bien...

D'un bond, il est au côté de la jeune fille. Il se penche vers elle, lui glisse à voix très basse quelques mots qu'elle seule entend.

Elle pousse un cri de désespoir.

Le père s'est retourné : il reçoit dans ses bras un enfant qui se meurt.

Mais il a vu l'être hideux qui s'enfuyait en ricanant, il l'a maudit.

Emile dut être ramené chez lui ; une fièvre intense s'empara de lui. Durant six longues semaines, on perdit tout espoir de le voir revenir à la santé.

* *

Cécile, la douce victime du haineux, du jaloux Scapin, repose depuis le 27 décembre 1920 dans le cimetière catholique de Fitchburg. Une colonne brisée ; sur le socle, une colombe sculptée. C'est tout ce qui indique la place qu'ils lui ont donné.

Par une juste permission de la Providence, et en suite à la malédiction fulminée contre leur père par le père de Cécile, les enfants de Scapin ont fait son tourment. Il refuse d'y voir la vengeance divine ; sa haine, sa jalousie, sont les mêmes qu'auparavant.

Emile a quitté Fitchburg. Personne, aujourd'hui, ne s'y rappelle François. La filature de M. Frigon est devenue une vulgaire taverne.

L'Américanisme continue ses ravages ; on ne connaît plus, actuellement, dans toute la Nouvelle-Angleterre, la douce, la touchante, la poétique fête de Noël....

FIRMIN PICARD.

Décembre 1901.

REGINA

NOUVELLE

Elle était grande et svelte. Sa chevelure blond cendré formait sur sa tête comme une auréole. Elle avait vingt ans, un visage où la bonté le disputait à la beauté, des yeux d'une douceur, d'une candeur.

En la voyant passer, on se sentait invinciblement attiré vers elle.

Et lorsque sa voix harmonieuse et pénétrante faisait retentir la salle de l'Opéra-Comique des œuvres de nos grands maîtres, on demeurait comme suspendu à ses lèvres.

Les chroniqueurs de l'époque prédisaient à la jeune cantatrice le plus brillant avenir.

Estelle Albret était fille d'un modeste employé au Ministère des Finances. A quinze ans, elle perdait son père qui, comme la plupart des bureaucrates, n'avait jamais songé, et pour cause, à faire des économies.

Mme Albret et sa fillette restaient donc à peu près sans ressources. Mais Estelle possédait une voix ravissante et montrait les plus heureuses dispositions pour la musique. Elle suivit les cours du Conservatoire et quelques années d'études ratifièrent toutes les espérances fondées sur ce talent naissant.

Ce fut un grand crève-cœur pour Mme Albret de voir sa fille monter sur les planches. Mais hélas ! la disparition du chef de la famille avait anéanti ses autres rêves.

Quoi qu'il en soit, Estelle pouvait sortir de l'ornière où se débattaient misérablement tant de femmes du monde broyées par la roue de l'aveugle fortune.

D'ailleurs, le charmant naturel de Régina (c'était le nom adopté par Mlle Albret, à l'instant de son admission à l'Opéra Comique) la mettait à l'abri des écueils les plus redoutables de sa périlleuse profession.

Nature droite et fœncièrement honnête, elle devinait d'instinct le danger et, sans y mettre la moindre forfanterie, elle savait l'éviter.

Pourtant tous ses camarades de théâtre l'adoraient, et aucun d'eux ne prenait ombrage de ses succès. Alors Mme Albret, débarrassée des soucis matériels de l'existence, recommençait à avoir confiance en l'avenir et se proclamait une heureuse mère.

Au mois de juillet 1870, Mme Albret et sa fille étaient au Casino de Vichy où Régina avait contracté un engagement de plusieurs mois. Ce fut là qu'elles apprirent la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne.

Pourquoi regagnèrent-elles la capitale, alors que tant d'autres s'en éloignaient à tire d'ailes ?

Peut-être partageaient-elles l'illusion générale sur l'heureuse issue finale du conflit.

D'ailleurs, avec sa nature ardente et enthousiaste, Régina aimait trop sa ville natale, ce foyer des arts et de la civilisation, pour l'abandonner en pareille circonstance... Dans sa naïveté presque enfantine, elle en soupçonnait à peine les misères et les turpitudes cachées. Elle aimait ce théâtre où elle avait reçu de si douces ovations, ce public dont elle était l'enfant gâtée...

Mais l'heure n'était plus au plaisir. De théâtre, il ne pouvait être question, et le bruit lugubre du canon, les lucurs sinistres des obus remplaçaient les joyeux accords de l'orchestre, les brillantes illuminations de la rampe.

Qu'importait à Régina ?

Chez elle, outre l'artiste, il y avait la femme française, la femme au cœur plein d'héroïsme et de dévouement. Elle saurait bien se dépenser, prendre sa part du fardeau...

Mme Albret habitait un coquet petit appartement près du Luxembourg. Sur tous les points de Paris, des ambulances s'organisaient. Régina et sa mère coururent offrir leurs services à celle que l'on installait non loin de chez elles, rue de Vaugirard.

Les nobles filles de Saint-Vincent-de-Paul, les religieuses hospitalières de tous ordres tenaient nécessairement la tête dans cette armée du bien ; mais la besogne dépassant leurs forces, elles ne pouvaient se refuser à partager avec d'autres, en ces jours terribles, le monopole de la charité chrétienne.

Savait-on, à l'ambulance de la rue de Vaugirard, que Régina faisait partie du personnel de l'Opéra-Comique ? C'est probable. En tout cas, la charmante enfant, là comme ailleurs, conquiert bien vite tous les suffrages.

Les religieuses n'avaient pas d'auxiliaire plus habile ni plus dévouée, et la supérieure, sœur Sainte Marthe, âgée tout au plus de trente ans, se sentait entraînée vers la Diva par un attrait irrésistible.

De son côté, la jeune artiste éprouvait pour la religieuse une affection profonde. Parfois une causerie intime s'engageait entre

elles. Alors Régina entrevit des horizons ignorés, et pour elle un monde nouveau se révéla.

Sous l'influence des événements, son esprit prenait une teinte plus sérieuse. Réflétant les sentiments de son âme, son beau visage revêtait parfois une expression singulière de sérénité. Ses yeux bleus rêveurs se levaient vers le ciel comme pour y chercher la solution de quelque troublant problème.

Mais, bientôt, l'appel désespéré d'un moribond la rappelait à la réalité des choses et elle volait au secours de ses frères.

Le nombre des malades augmentant sans relâche, les jours ne suffisaient plus aux courageuses hospitalières, et elles durent prendre sur les heures de la nuit.

La Diva passait maintenant tout son temps à l'ambulance.

* *

Dans la nuit du 30 au 31 décembre, Régina, assise au chevet d'un blessé assoupi, se livrait à ses réflexions.

L'année précédente, à pareille époque, elle remportait l'un de ses plus beaux triomphes à l'Opéra-Comique, dans le rôle de Rosine du *Barbier de Seville*. Bouquets, rappels, hommages de toutes sortes avaient été prodigués à la jeune cantatrice.

Et ce soir, quelle différence !

A lieu de la salle étincelante de lumières, remplie de luxueuses toilettes ; au lieu des ovations des spectateurs en délire, une immense pièce d'hôpital aux murs blanchis à la chaux et garnie de trente à quarante lits de fer.

A quelques pas, sœur Sainte Marthe, vaincue par la fatigue, s'endort sur sa chaise tenant encore entre ses doigts le rosaire à moitié égrené.

Pour tout bruit, les plaintes inarticulées, les gémissements étouffés des malades appelant en vain le sommeil.

Soudain, un formidable craquement ébranla le bâtiment sur ses bases, et une pluie de fer et de feu se répandit partout.

Un obus prussien venait d'éclater sur l'ambulance de la rue de Vaugirard...

On accourut du dehors. Aucun des malades n'avait été atteint, mais sœur Sainte-Marthe et Régina gisaient maintenant inanimés au milieu des décombres.

La religieuse était morte, frappée dans son sommeil. Ses lèvres gardaient encore un doux et paisible sourire. L'ange, sans doute, se réveillait au Paradis.

Quant à Régina, le même éclat d'obus lui avait labouré tout le corps, épargnant à peine son beau visage. Cependant elle reprit bientôt connaissance sous les tendres caresses de sa mère éplorée.

" Mère, console-toi, balbutia-t-elle ; si j'étais restée sur la terre, je t'aurais quittée quand même ; sœur Ste Marthe m'attirait... "

Au matin, elle expira.

* *

Parmi tant de pages oubliées de la sombre histoire de l'année terrible, cet épisode n'en constitue-t-il pas une des plus touchantes ?



CINQ

Semaines en Ballon

PAR JULES VERNE

—Le diable ! il est trop bon pour cela !

—Mais après Saturne ? demanda l'un des plus impatients de l'auditoire.

—Après Saturne ? Eh bien, nous rendrons visite à Jupiter ; un drôle de pays, allez, où les journées ne sont que de neuf heures et demie, ce qui est commode pour les paresseux, et où les années, par exemple, durent douze ans, ce qui est avantageux pour les gens qui n'ont plus que six mois à vivre. Ça prolonge un peu leur existence.

—Douze ans ? reprit le mousse.

—Oui, mon petit ; ainsi, dans cette contrée-là, tu téterais encore ta maman, et le vieux là-bas, qui court sur sa cinquantaine, serait un bambin de quatre ans et demi.

—Voilà qui n'est pas croyable ! s'écria le gaillard d'avant d'une seule voix.

—Pure vérité, fit Joe avec assurance. Mais que voulez-vous ? quand on persiste à végéter dans ce monde-ci, on n'apprend rien, on reste ignorant comme un marsouin. Venez un peu dans Jupiter, et vous verrez ! Par exemple, il faut de la tenue là-haut, car il a des satellites qui ne sont pas commodes !

Et l'on riait, mais on le croyait à demi ; et il leur parlait de Neptune, où les marins sont joliment reçus, et de Mars, où les militaires prennent le haut du pavé, ce qui finit par devenir assommant. Quant à Mercure, vilain monde, rien que des voleurs et des marchands, et se ressemblant tellement les uns aux autres qu'il est difficile de les distinguer. Et enfin il leur faisait de Vénus un tableau vraiment enchanteur.

—Et quand nous reviendrons de cette expédition-là, dit l'aimable conteur, on nous décorera de la croix du sud, qui brille là-haut à la boutonnière du bon Dieu.

—Et vous l'aurez bien gagnée ! dirent les matelots.

Ainsi se passaient en joyeux propos les longues soirées du gaillard d'avant. Et pendant ce temps, les conversations instructives du docteur allaient leur train.

Un jour, on s'entretenait de la direction des ballons, et Ferguson fut sollicité de donner son avis à cet égard.

—Je ne crois pas, dit-il, que l'on puisse parvenir à diriger les ballons. Je connais tous les systèmes essayés ou proposés ; pas un n'a réussi, pas un n'est praticable. Vous comprenez bien que j'ai dû me préoccuper de cette question, qui devait avoir un si grand intérêt pour moi ; mais je n'ai pu la résoudre avec les moyens fournis par les connaissances actuelles de la mécanique. Il faudrait découvrir un moteur d'une puissance extraordinaire et d'une légèreté impossible. Et encore, on ne pourra résister à des courants de quelque importance. Jusqu'ici, d'ailleurs, on s'est plutôt occupé de diriger la nacelle que le ballon. C'est une faute.

—Il y a cependant, répliqua-t-on, de grands rapports entre un aérostat et un navire, que l'on dirige à volonté.

—Mais non, répondit le docteur Ferguson, il y en a peu ou point. L'air est infiniment moins dense que l'eau, dans laquelle le navire

n'est submergé qu'à moitié, tandis que l'aérostat plonge tout entier dans l'atmosphère, et reste immobile par rapport au fluide environnant.

—Vous pensez que la science aérostatique a dit son dernier mot ?

—Non pas ! non pas ! Il faut chercher autre chose, et, si l'on ne peut diriger un ballon, le maintenir au moins dans les courants atmosphériques favorables. A mesure que l'on s'élève, ceux-ci deviennent beaucoup plus uniformes, et sont constants dans leur direction ; ils ne sont plus troublés par les vallées et les montagnes qui sillonnent la surface du globe, et là, vous le savez, est la principale cause des changements de vent et de l'inégalité de son souffle. Or, une fois ces zones déterminées, le ballon n'aura qu'à se placer dans les courants qui lui conviendront.

—Mais alors, reprit le commandant Pennet, pour les atteindre, il faudra constamment monter ou descendre. Là est la vraie difficulté, mon cher docteur.

—Et pourquoi mon cher commandant ?

—Entendons-nous : ce ne sera une difficulté et un obstacle que pour les voyages de long cours, et non pas pour les simples promenades aériennes.

—Et la raison, s'il vous plaît ?

—Parce que vous ne montez qu'à la condition de jeter du lest, vous ne descendez qu'à la condition de perdre du gaz, et, à ce manège-là, vos provisions de gaz et de lest seront vite épuisées.

—Mon cher Pennet, là est toute la question. Là est la seule difficulté que la science doit tendre à vaincre. Il ne s'agit pas de diriger les ballons ; il s'agit de les mouvoir de haut en bas, sans dépenser ce gaz qui est sa force, son sang, son âme, si l'on peut s'exprimer ainsi.

—Vous avez raison, mon cher docteur, mais cette difficulté n'est pas encore résolue, ce moyen n'est pas encore trouvé.

—Je vous demande pardon, il est trouvé.

—Par qui ?

—Par moi !

—Par vous ?

—Vous comprenez bien que, sans cela, je n'aurais pas risqué cette traversée de l'Afrique en ballon. Au bout de vingt-quatre heures, j'aurais été à sec de gaz.

—Mais vous n'avez pas parlé de cela en Angleterre.

—Non. Je ne tenais pas à me faire discuter en public. Cela me paraissait inutile. J'ai fait en secret des expériences préparatoires, et j'ai été satisfait ; je n'avais donc pas besoin d'en faire davantage.

—Eh bien ! mon cher Ferguson, peut-on vous demander votre secret ?

—Le voici, messieurs, et mon moyen est bien simple.

L'attention de l'auditoire fut portée au plus haut point, et le docteur prit la parole en ces termes :

CHAPITRE X

—On a tenté souvent, messieurs, de s'élever ou de descendre à volonté, sans perdre le gaz ou le lest d'un ballon. Un aéronaute français, M. Meunier, voulait atteindre ce but en comprimant de l'air dans une capacité intérieure. Un belge, M. le docteur van Hecke, au moyen d'ailes et de palettes, déployait une force verticale qui eût été insuffisante dans la plupart des cas. Les résultats pratiques obtenus par ces divers moyens ont été insignifiants.

—J'ai donc résolu d'aborder la question plus franchement. Et d'abord je supprime complètement le lest, si ce n'est pour les cas de

force majeure, tels que la rupture de mon appareil, ou l'obligation de m'élever instantanément pour éviter un obstacle imprévu.

" Mes moyens d'ascension et de descente consistent uniquement à dilater ou à contracter par des températures diverses le gaz renfermé dans l'intérieur de l'aérostat. Et voici comment j'obtiens ce résultat.

" Vous avez vu embarquer avec la nacelle plusieurs caisses dont l'usage vous est inconnu. Ces caisses sont au nombre de cinq.

" La première renferme environ vingt-cinq gallons d'eau, à laquelle j'ajoute quelques gouttes d'acide sulfurique pour augmenter sa conductibilité, et je la décompose au moyen d'une forte pile de Bunsen. L'eau, comme vous le savez, se compose de deux volumes en gaz hydrogène et d'un volume en gaz oxygène.

" Ce dernier, sous l'action de la pile, se rend par son pôle positif dans une seconde caisse. Une troisième, placée au-dessus de celle-ci, et d'une capacité double, reçoit l'hydrogène qui arrive par le pôle négatif.

" Des robinets, dont l'un a une ouverture double de l'autre, font communiquer ces deux caisses avec une quatrième, qui s'appelle caisse de mélange. Là, en effet, se mélangent ces deux gaz provenant de la décomposition de l'eau. La capacité de cette caisse de mélange est environ de quarante et un pieds cubes.

" A la partie supérieure de cette caisse est un tube en platine, muni d'un robinet.

" Vous l'avez déjà compris, messieurs : l'appareil que je vous décris est tout bonnement un chalumeau à gaz oxygène et hydrogène dont la chaleur dépasse celle des feux de forge.

" Ceci établi, je passe à la seconde partie de l'appareil.

" De la partie inférieure de mon ballon, qui est hermétiquement clos, sortent deux tubes séparés par un petit intervalle. L'un prend naissance au milieu des couches supérieures du gaz hydrogène, l'autre au milieu des couches inférieures.

" Ces deux tuyaux sont munis de distance en distance de fortes articulations en caoutchouc, qui leur permettent de se prêter aux oscillations de l'aérostat.

" Ils descendent tous deux jusqu'à la nacelle et se perdent dans une caisse de forme cylindrique, la caisse de chaleur. Elle est fermée à ses deux extrémités par deux forts disques de même métal.

" Le tuyau parti de la région inférieure du ballon se rend dans cette boîte cylindrique par le disque du bas ; il y pénètre, et affecte alors la forme d'un serpentín hélicoïdal dont les anneaux superposés occupent presque toute la hauteur de la caisse. Avant d'en sortir, le serpentín se rend dans un petit cône, dont la base concave, en forme de calotte sphérique, est dirigée en bas.

" C'est par le sommet de ce cône que sort le second tuyau, et il se rend, comme je vous l'ai dit, dans les couches supérieures du ballon.

" La calotte sphérique du petit cône est en platine, afin de ne pas fondre sous l'action du chalumeau. Car celui-ci est placé sur le fond de la caisse en fer, au milieu du serpentín hélicoïdal, et l'extrémité de sa flamme viendra légèrement lécher cette calotte.

" Vous savez, messieurs, ce que c'est qu'un calorifère destiné à chauffer les appartements. Vous savez comment il agit. L'air de l'appartement est forcé de passer par les tuyaux, et il est restitué avec une température plus élevée. Or, ce que je viens de vous décrire là n'est, à vrai dire, qu'un calorifère.

" En effet, que se passera-t-il ? Une fois le chalumeau allumé, l'hydrogène du serpentín et du cône concave s'échauffe et monte rapidement par le tuyau qui le mène aux régions supérieures de l'aérostat. Le vide se fait en-dessous, et il attire le gaz des régions inférieures, qui se chauffe à son tour et est continuellement remplacé ; il s'établit ainsi dans les tuyaux et le serpentín un courant extrêmement rapide du gaz, sortant du ballon, y retournant et se surchauffant sans cesse.

" Or, les gaz augmentent de un quatre cent quatre-vingtième de leur volume par degré de chaleur. Si donc je force la température de dix-huit degrés, l'hydrogène de l'aérostat se dilatera de dix-huit quatre cent quatre-vingt, ou de seize cent quatorze pieds cubes, il déplacera donc seize cent soixante-quatorze pieds cubes d'air de plus, ce qui augmentera sa force ascensionnelle de cent soixante livres. Cela revient donc à jeter ce même poids de lest. Si j'augmente la température de cent quatre-vingts degrés, le gaz se dilatera de cent quatre-vingt quatre cent quatre-vingtième : il déplacera seize mille sept cent quarante pieds cubes de plus, et sa force ascensionnelle s'accroîtra de seize cents livres.

" Vous le comprenez, messieurs, je puis donc facilement obtenir des ruptures d'équilibre considérables. Le volume de l'aérostat a été calculé de telle façon que, étant à demi gonflé, il déplace un poids d'air exactement égal à celui de l'enveloppe du gaz hydrogène et de la nacelle chargée de voyageurs et de tous ses accessoires. A ce point de gonflement, il est exactement en équilibre dans l'air, il ne monte ni ne descend.

" Pour opérer l'ascension, je porte le gaz à une température supérieure à la température ambiante au moyen de mon chalumeau ; par cet excès de chaleur, il obtient une tension plus forte et gonfle davantage le ballon, qui monte d'autant plus que je dilate l'hydrogène.

" La descente se fait naturellement en modérant la chaleur du chalumeau et en laissant la température se refroidir. L'ascension sera donc généralement beaucoup plus rapide que la descente. Mais c'est là une heureuse circonstance ; je n'ai jamais d'intérêt à descendre rapidement, et c'est au contraire par une marche ascensionnelle très-prémptive que j'évite les obstacles. Les dangers sont en bas et non en haut.

" D'ailleurs, comme je vous l'ai dit, j'ai une certaine quantité de lest qui me permettra de m'élever plus vite encore, si cela devient nécessaire. Ma soupape, située au pôle supérieur du ballon, n'est plus qu'une soupape de sûreté. Le ballon garde toujours sa même charge d'hydrogène ; les variations de température que je produis dans ce milieu de gaz clos pourvoient seules à tous ses mouvements de montée et de descente.

" Maintenant, messieurs, comme détail pratique, j'ajouterai ceci.

" La combustion de l'hydrogène à la pointe du chalumeau produit uniquement de la vapeur d'eau. J'ai donc muni la partie inférieure de la caisse cylindrique en fer d'un tube de dégagement avec soupape fonctionnant à moins de deux atmosphères de pression ; par conséquent, dès qu'elle a atteint cette pression, la vapeur s'échappe d'elle-même.

" Voici maintenant des chiffres très-exacts.

" Vingt-cinq gallons d'eau décomposée en ses éléments constitutifs donnent deux cents livres d'oxygène et vingt-cinq livres d'hydrogène. Cela représente, à la tension atmosphérique, dix-huit cent quatre-vingt-dix pieds cubes du premier, et trois mille sept cent quatre-vingts pieds cubes du second, en tout cinq mille six cent soixante-dix pieds cubes du mélange.

" Or, le robinet de mon chalumeau, ouvert en plein, dépense vingt-sept pieds cubes à l'heure avec une flamme au moins six fois plus forte que celle des grandes lanternes d'éclairage. En moyenne donc, et pour me maintenir à une hauteur peu considérable, je ne brûlerai pas plus de neuf pieds cubes à l'heure ; mes vingt-cinq gallons d'eau me représentent donc six cent trente heures de navigation aérienne, ou un peu plus de vingt-six jours.

" Or, comme je puis descendre à volonté, et renouveler ma provision d'eau sur la route, mon voyage peut avoir une durée indéfinie.

" Voilà mon secret, messieurs ; il est simple, et, comme les choses simples, il ne peut manquer de réussir. La dilatation et la contraction du gaz de l'aérostat, tel est mon moyen, qui n'exige ni

ails embarrassantes, ni moteur mécanique. Un calorifère pour produire mes changements de température, un chalumeau pour le chauffer, cela n'est ni incommode ni lourd. Je crois donc avoir réuni toutes les conditions sérieuses de succès."

Le Dr Fergusson termina ainsi son discours, et fut applaudi de bon cœur. Il n'y avait pas une objection à lui faire ; tout était prévu et résolu.

« Cependant, dit le commandant, cela peut être dangereux.

— Qu'importe, répondit simplement le docteur, si cela est praticable."

CHAPITRE XI

Un vent constamment favorable avait hâté la marche du *Resolute* vers le lieu de sa destination. La navigation du canal de Mozambique fut particulièrement paisible. La traversée maritime faisait bien augurer de la traversée aérienne. Chacun aspirait au moment de l'arrivée, et voulait mettre la dernière main aux préparatifs du Dr Fergusson.

Enfin, le bâtiment vint en vue de la ville de Zanzibar, située sur l'île du même nom, et le 15 avril, à onze heures du matin, il laissa tomber l'ancre dans le port.

L'île de Zanzibar appartient à l'iman de Mascate, allié de la France et de l'Angleterre, et c'est, à coup sûr, sa plus belle colonie. Le port reçoit un grand nombre de navires des contrées avoisinantes.

L'île n'est séparée de la côte africaine que par un canal dont la plus grande largeur n'excède pas trente milles.

Elle fait un grand commerce de gomme, d'ivoire, et surtout d'ébène, car Zanzibar est le grand marché d'esclaves. Là vient se concentrer tout ce butin conquis dans les batailles que les chefs de l'intérieur se livrent incessamment. Ce trafic s'étend aussi sur toute la côte orientale, et jusque sous les latitudes du Nil. M. G. Lejean y a vu faire ouvertement la traite sous pavillon français.

Dès l'arrivée du *Resolute*, le consul anglais de Zanzibar vint à bord se mettre à la disposition du docteur, des projets duquel, depuis un mois, les journaux d'Europe l'avaient tenu au courant. Mais jusque-là il faisait partie de la nombreuse phalange des incroyables.

« Je doutais, dit-il en tendant la main à Samuel Fergusson, mais maintenant je ne doute plus ».

Il offrit sa propre maison au docteur, à Dick Kennedy et naturellement au brave Joe.

Par ses soins, le docteur prit connaissance de diverses lettres qu'il avait reçues du capitaine Speke. Le capitaine et ses compagnons avaient eu à souffrir terriblement de la faim et du mauvais temps avant d'atteindre le pays d'Ugogo ; ils ne s'avançaient qu'avec une extrême difficulté et ne pensaient plus pouvoir donner promptement de leurs nouvelles.

« Voilà des périls et des privations que nous saurons éviter », dit le docteur.

Les bagages des trois voyageurs furent transportés à la maison du consul. On se disposait à débarquer le ballon sur la plage de Zanzibar ; il y avait près du mât des signaux un emplacement favorable, auprès d'une énorme construction qui l'eût abrité des vents d'est. Cette grosse tour semblable à un tonneau dressé sur sa base, et près duquel la tonne d'Heidelberg n'eût été qu'un simple baril, servait de fort, et sur sa plate-forme veillaient des Beloutchis armés de lances, sorte de garnisaires fainéants et braillards.

Mais, lors du débarquement de l'aérostat, le consul fut averti que la population de l'île s'y opposerait par la force. Rien de plus aveugle que les passions fanatisées. La nouvelle de l'arrivée d'un chrétien qui devait s'enlever dans les airs fut reçue avec irritation ; les nègres, plus émus que les Arabes, virent dans ce projet des intentions hostiles à leur religion ; ils se figuraient qu'on en voulait au

soleil et à la lune. Or, ces deux astres sont un objet de vénération pour les peuplades africaines. On résolut donc de s'opposer à cette expédition sacrilège.

Le consul, instruit de ces dispositions, en conféra avec le docteur Fergusson et le commandant Pennet. Celui-ci ne voulait pas reculer devant des menaces ; mais son ami lui fit entendre raison à ce sujet.

« Nous finirons certainement par l'emporter, lui dit-il ; les garnisaires mêmes de l'iman nous prêteront main-forte au besoin ; mais, mon cher commandant, un accident est vite arrivé ; il suffirait d'un mauvais coup pour causer au ballon un accident irréparable, et le voyage serait compromis sans remise ; il faut donc agir avec de grandes précautions.

— Mais que faire ? Si nous débarquons sur la côte d'Afrique, nous rencontrerons les mêmes difficultés ! Que faire ?

— Rien n'est plus simple, répondit le consul. Voyez ces îles situées au delà du port ; débarquez votre aérostat dans l'une d'elles, entourez-vous d'une ceinture de matelots, et vous n'aurez aucun risque à courir.

— Parfait, dit le docteur, et nous serons à notre aise pour achever nos préparatifs. »

Le commandant se rendit à ce conseil. Le *Resolute* s'approcha de l'île de Koumbeni. Pendant la matinée du 16 avril, le ballon fut mis en sûreté au milieu d'une clairière, entre les grands bois dont le sol est hérissé.

On dressa deux mâts hauts de quatre-vingts pieds et placés à une pareille distance l'un de l'autre ; un jeu de poulies fixées à leur extrémité permit d'enlever l'aérostat au moyen d'un câble transversal ; il était alors entièrement dégonflé. Le ballon intérieur se trouvait rattaché au sommet du ballon extérieur de manière à être soulevé comme lui.

C'est à l'appendice inférieur de chaque ballon que furent fixés les deux tuyaux d'introduction de l'hydrogène.

La journée du 17 se passa à disposer l'appareil destiné à produire le gaz ; il se composait de trente tonneaux, dans lesquels la décomposition de l'eau se faisait au moyen de ferraille et d'acide sulfurique mis en présence dans une grande quantité d'eau. L'hydrogène se rendait dans une vaste tonne centrale après avoir été lavé à son passage, et de là il passait dans chaque aérostat par les tuyaux d'introduction. De cette façon, chacun d'eux se remplissait d'une quantité de gaz parfaitement déterminée.

Il fallut employer, pour cette opération, dix-huit cent soixante-six gallons d'acide sulfurique, seize mille cinquante livres de fer et neuf cent soixante-six gallons d'eau.

Cette opération commença dans la nuit suivante, vers trois heures du matin ; elle dura près de huit heures. Le lendemain, l'aérostat, recouvert de son filet, se balançait gracieusement au-dessus de la nacelle, retenu par un grand nombre de sacs de terre. L'appareil de dilatation fut monté avec un grand soin, et les tuyaux sortant de l'aérostat furent adaptés à la boîte cylindrique.

Les ancres, les cordes, les instruments, les couvertures de voyage, la tente, les vivres, les armes, durent prendre dans la nacelle la place qui leur était assignée ; la provision d'eau fut faite à Zanzibar. Les deux cents livres de lest furent réparties dans cinquante sacs placés au fond de la nacelle, mais cependant à portée de la main.

Ces préparatifs se terminaient vers cinq heures du soir ; des sentinelles veillaient sans cesse autour de l'île, et les embarcations du *Resolute* sillonnaient le canal.

Les nègres continuaient à manifester leur colère par des cris, des grimaces et des contorsions. Les sorciers parcouraient les groupes irrités, en soufflant sur toute cette irritation ; quelques fanatiques essayèrent de gagner l'île à la nage, mais on les éloigna facilement.

Alors les sortilèges et les incantations commencèrent ; les faiseurs de pluie, qui prétendent commander aux nuages, appelèrent les

ouragans et les "averses de pierres" à leur secours ; pour cela, ils cueillirent des feuilles de tous les arbres différents du pays ; ils les firent bouillir à petit feu, pendant que l'on tuait un mouton en lui enfonçant une longue aiguille dans le cœur. Mais, en dépit de leurs cérémonies, le ciel demeura pur, et ils en furent pour leur mouton et leurs grimaces.

Les nègres se livrèrent alors à de furieuses orgies, s'enivrant du "tembo", liqueur ardente tirée du cocotier, ou d'une bière extrêmement capiteuse, appelée "togwa". Leurs chants, sans mélodie appréciable, mais dont le rythme est très juste, se poursuivirent fort avant dans la nuit.

Vers six heures du soir, un dîner réunit les voyageurs à la table du commandant et de ses officiers. Kennedy, que personne n'interrogeait plus, murmurait tout bas des paroles insaisissables ; il ne quittait pas des yeux le docteur Fergusson.

Ce repas d'ailleurs fut triste. L'approche du moment suprême inspirait à tous de pénibles réflexions. Que réservait la destinée à ces hardis voyageurs ? Se retrouveraient-ils jamais au milieu de leurs amis, assis au foyer domestique ? Si les moyens de transport venaient à manquer, que devenir au sein de peuplades féroces, dans ces contrées inexplorées, au milieu de déserts immenses ?

Ces idées, éparses jusque-là, et auxquelles on s'attachait peu, assiégeaient alors les imaginations surexcitées. Le docteur Fergusson, toujours froid, toujours impassible, causa de choses et d'autres ; mais en vain chercha-t-il à dissiper cette tristesse communicative ; il ne put y parvenir.

Comme on craignait quelques démonstrations contre la personne du docteur et de ses compagnons, ils couchèrent tous les trois à bord du *Resolute*. A six heures du matin, ils quittaient leur cabine et se rendaient à l'île de Koumbeni.

Le ballon se balançait légèrement au souffle du vent de l'est. Les sacs de terre qui le retenaient avaient été remplacés par vingt matelots. Le commandant Pennet et ses officiers assistaient à ce départ solennel.

En ce moment, Kennedy alla droit au docteur, lui prit la main et dit :

— Il est décidé, Samuel, que tu pars ?

— Cela est très-décidé, mon cher Dick.

— J'ai bien fait tout ce qui dépendait de moi pour empêcher ce voyage ?

— Tout.

— Alors j'ai la conscience tranquille à cet égard, et je t'accompagne.

— J'en étais sûr," répondit le docteur, en laissant voir sur ses traits une rapide émotion.

L'instant des derniers adieux arrivait. Le commandant et ses officiers embrassèrent avec effusion leurs intrépides amis, sans en excepter le digne Joe, fier et joyeux. Chacun des assistants voulut prendre sa part des poignées de main du docteur Fergusson.

A neuf heures, les trois compagnons de route prirent place dans la nacelle ; le docteur alluma son chalumeau et poussa la flamme de manière à produire une chaleur rapide. Le ballon qui se maintenait à terre en parfait équilibre, commença à se soulever au bout de quelques minutes. Les matelots durent filer un peu des cordes qui le retenaient. La nacelle s'éleva d'une vingtaine de pieds.

— Mes amis, s'écria le docteur debout entre ses deux compagnons et ôtant son chapeau, donnons à notre navire aérien un nom qui lui porte bonheur ! qu'il soit baptisé le *Victoria* !

Un hurrah formidable retentit :

— Vive la reine ! vive l'Angleterre !

En ce moment, la force ascensionnelle de l'aérostat s'accroissait prodigieusement. Fergusson, Kennedy et Joe lancèrent un dernier adieu à leurs amis.

— Lâchez tout ! s'écria le docteur.

Et le *Victoria* s'éleva rapidement dans les airs, tandis que les quatre caronades du *Resolute* tonnaient en son honneur.

CHAPITRE XII

L'air était pur, le vent modéré ; le *Victoria* monta presque perpendiculairement à une hauteur de 1,500 pieds, qui fut indiquée par une dépression de 2 pouces moins 2 lignes dans la colonne barométrique.

A cette élévation, un courant plus marqué porta le ballon vers le sud-ouest. Quel magnifique spectacle se déroulait aux yeux des voyageurs ! L'île de Zanzibar s'offrait toute entière à la vue et se détachait en couleur plus foncée, comme sur un vaste planisphère ; les champs prenaient une apparence d'échantillons de diverses couleurs ; de gros bouquets d'arbres indiquaient les bois et les taillis.

Les habitants de l'île apparaissaient comme des insectes. Les hurrahs et les cris s'éteignaient peu à peu dans l'atmosphère, et les coups de canon du navire vibraient seuls dans la concavité inférieure de l'aérostat.

— Que tout cela est beau ! s'écria Joe en rompant le silence pour la première fois.

Il n'obtint pas de réponse. Le docteur s'occupait d'observer les variations barométriques et de prendre note des divers détails de son ascension.

Kennedy regardait et n'avait pas assez d'yeux pour tout voir.

Les rayons du soleil venant en aide au chalumeau, la tension du gaz augmenta. Le *Victoria* atteignit une hauteur de 2,500 pieds.

Le *Resolute* apparaissait sous l'aspect d'une simple barque, et la côte africaine se traçait dans l'ouest par une immense bordure d'écume.

— Vous ne parlez pas ? fit Joe.

— Nous regardons, répondit le docteur en dirigeant sa lunette vers le continent.

— Pour mon compte, il faut que je parle.

— A ton aise ! Joe, parle tant qu'il te plaira."

Et Joe fit à lui seul une terrible consommation d'onomatopées. Les oh ! les ah ! les hein ! éclataient entre ses lèvres.

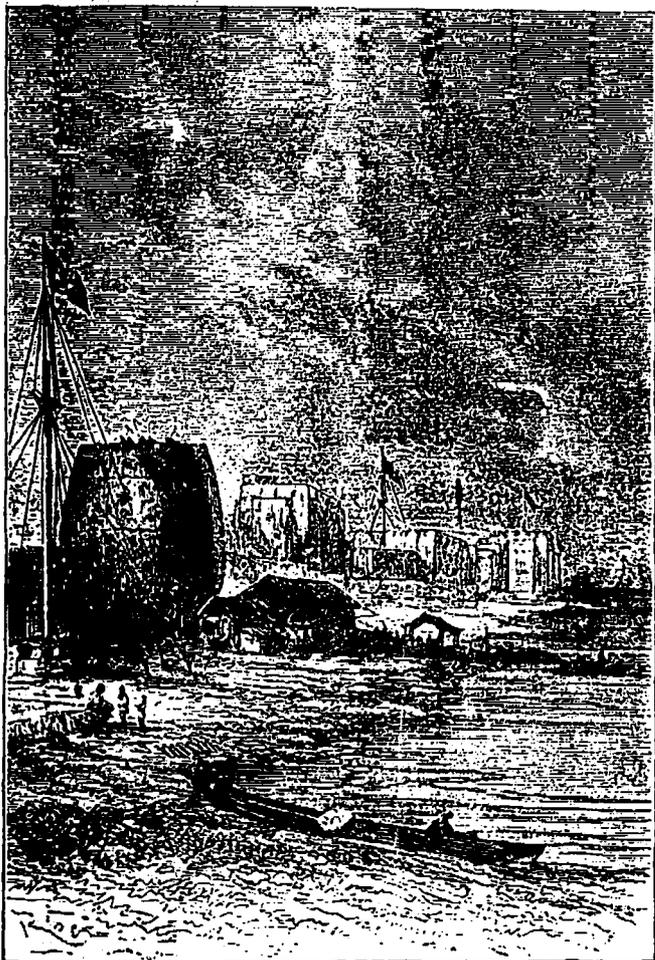
Pendant la traversée de la mer, le docteur jugea convenable de se maintenir à cette élévation ; il pouvait observer la côte sur une plus grande étendue ; le thermomètre et le baromètre, suspendus dans l'intérieur de la tente entr'ouverte, se trouvaient sans cesse à portée de sa vue ; un second baromètre, placé extérieurement, devait servir pendant les quarts de nuit.

Au bout de deux heures le *Victoria*, poussé avec une vitesse d'un peu plus de huit milles, gagna sensiblement la côte. Le docteur résolut de se rapprocher de terre ; il modéra la flamme du chalumeau, et bientôt le ballon descendit à trois cents pieds du sol.

Il se trouvait au-dessus de Mrima, nom que porte cette portion de la côte orientale de l'Afrique ; d'épaisses bordures de mangliers en protégeaient les bords ; la marée basse laissait apercevoir leurs épaisses racines rongées par la dent de l'océan Indien. Les dunes qui formaient autrefois la ligne côtière s'arrondissaient à l'horizon, et le mont Nguru dressait son pic dans le nord-ouest.

Le "Victoria" passa près d'un village que, sur sa carte, le docteur reconnut être le Yaole. Toute la population rassemblée poussait des hurlements de colère et de crainte ; les flèches furent vainement dirigées contre ce monstre des airs, qui se balançait majestueusement au-dessus de toutes ces fureurs impuissantes.

Le vent portait au sud, mais le docteur ne s'inquiéta pas de cette direction ; elle lui permettait au contraire de suivre la route tracée par Burton et Speke.



Vue de Zanzibar

Kennedy était enfin devenu aussi loquace que Joe ; ils se renvoyaient mutuellement leurs phrases admiratives.

— Fi des diligences ! disait l'un.

— Fi des steamers ! disait l'autre.

— Fi des chemins de fer ! ripostait Kennedy, avec lesquels on traverse les pays sans les voir !

— Parlez-moi d'un ballon ! reprenait Joe ; on ne se sent pas marcher et la nature prend la peine de se dérouler à vos yeux !

— Quel spectacle ! quelle admiration ! quelle extase ! un rêve dans un hamac !

— Si nous déjeunions ? fit Joe, que le grand air mettait en appétit.

— C'est une idée, mon garçon.

— Oh ! la cuisine ne sera pas longue à faire ! du biscuit et de la viande conservée.

— Et du café à discrétion, ajouta le docteur. Je te permets d'emprunter un peu de chaleur à mon chalumeau ; il en a de reste. Et de cette façon nous n'aurons point à craindre d'incendie.

— Ce serait terrible, reprit Kennedy. C'est comme une poudrière que nous avons au-dessus de nous.

— Pas tout à fait, répondit Fergusson ; mais enfin, si le gaz s'enflammait, il se consumerait peu à peu, et nous descendrions à terre, ce qui nous désobligerait ; mais soyez sans crainte, notre aérostat est hermétiquement clos.

— Mangeons donc, fit Kennedy,

— Voilà, messieurs, dit Joe ; et, tout en vous imitant, je vais vous confectionner un café dont vous me direz des nouvelles.

— Le fait est, reprit le docteur, que Joe, entre mille vertus, a un talent remarquable pour préparer ce délicieux breuvage ; il le compose d'un mélange de diverses provenances qu'il n'a jamais voulu me faire connaître.

— Eh bien ! mon maître, puisque nous sommes en plein air, je peux bien vous confier ma recette. C'est tout bonnement un mélange en parties égales de moka, de bourbon et de rio-nunez."

Quelques instants après, trois tasses fumantes étaient servies et terminaient un déjeuner substantiel assaisonné par la bonne humeur des convives ; puis chacun se remit à son poste d'observation.

Le pays se distinguait par une extrême fertilité. Des sentiers sinueux et étroits s'enfonçaient sous des voûtes de verdure. On passait au-dessus des champs cultivés de tabac, de maïs, d'orge, en pleine maturité ; çà et là, de vastes rizières avec leurs tiges droites et leurs fleurs de couleur purpurine. On apercevait des moutons et des chèvres renfermés dans de grandes cages élevées sur pilotis, ce qui les préservait de la dent du léopard. Une végétation luxuriante s'élevait sur ce sol prodigieux. Dans de nombreux villages se reproduisaient des scènes de cris et de stupéfaction à la vue du *Victoria*, et le Dr Fergusson se tenait prudemment hors de la portée des flèches ; les habitants, attroupés autour de leurs huttes contiguës, poursuivaient longtemps les voyageurs de leurs vaines imprécations.

A midi, le docteur, en consultant sa carte, estima qu'il se trouvait au-dessus du pays d'Uzaramo. La campagne se montrait hérissée de cocotiers, de papayers, de cotonniers, au-dessus desquels le *Victoria* paraissait se jouer. Joe trouvait cette végétation toute naturelle, du moment qu'il s'agissait de l'Afrique. Kennedy apercevait des lièvres et des cailles qui ne demandaient pas mieux que de recevoir un coup de fusil ; mais c'eût été de la poudre perdue, attendu l'impossibilité de ramasser le gibier.

Les aéronautes marchaient à une vitesse de douze milles à l'heure, et se trouvèrent bientôt par 38° 20' de longitude au-dessus du village de Tounta.

— C'est là, dit le docteur, que Burton et Speke furent pris de fièvres violentes et crurent un instant leur expédition compromise. Et cependant ils étaient encore peu éloignés de la côte, mais déjà la fatigue et les privations se faisaient rudement sentir."

En effet, dans cette contrée règne une malaria perpétuelle ; le docteur n'en put même éviter les atteintes qu'en élevant le ballon au-dessus des miasmes de cette terre humide, dont un soleil ardent pompait les émanations.

Parfois on put apercevoir une caravane se reposant dans un "kraal" en attendant la fraîcheur du soir pour reprendre sa route. Ce sont de vastes emplacements entourés de haies et de jungles, où les trafiquants s'abritent non seulement contre les bêtes fauves, mais aussi contre les tribus pillardes de la contrée. On voyait les indigènes courir, se disperser à la vue du *Victoria*. Kennedy désirait les contempler de plus près ; mais Samuel s'opposa constamment à ce dessein.

— Les chefs sont armés de mousquets, dit-il, et notre ballon serait un point de mire trop facile pour y loger une balle.

— Est-ce qu'un trou de balle amènerait une chute ? demanda Joe.

— Immédiatement, non ; mais bientôt ce trou deviendrait une vaste déchirure par laquelle s'envolerait tout notre gaz.

— Alors, tenons-nous à une distance respectueuse de ces mécréants. Que doivent-ils penser à nous voir planer dans les airs ? Je suis sûr qu'ils ont envie de nous adorer.

— Laissons-nous adorer, répondit le docteur, mais de loin. On y gagne toujours. Voyez, le pays change déjà d'aspect ; les villages sont plus rares ; les manguiers ont disparu ; leur végétation s'arrête à cette latitude. Le sol devient montueux et fait pressentir de prochaines montagnes.

— En effet, dit Kennedy, il me semble apercevoir quelques hauteurs de ce côté.

— Dans l'ouest... ce sont les premières chaînes d'Ourizara, le mont Duthumi, sans doute, derrière lequel j'espère nous abriter pour passer la nuit. Je vais donner plus d'activité à la flamme du chalumeau : nous sommes obligés de nous tenir à une hauteur de cinq à six cents pieds.

—C'est tout de même une fameuse idée que vous avez eue là, monsieur, dit Joe ; la manœuvre n'est ni difficile ni fatigante, on tourne un robinet, et tout est dit.

—Nous voici plus à l'aise, fit le chasseur lorsque le ballon se fut élevé ; la réflexion des rayons du soleil sur ce sable rouge devenait insupportable.

—Quels arbres magnifiques ! s'écria Joe ; quoique très-naturel, c'est très-beau ! Il n'en faudrait pas une douzaine pour faire une forêt.

—Ce sont des baobabs, répondit le Dr Fergusson ; tenez, en voici un dont le tronc peut avoir cents pieds de circonférence. C'est peut-être au pied de ce même arbre que périt le Français Maizan en 1845, car nous sommes au village de Deje la Mhora, où il s'aventura seul ; il fut saisi par le chef de cette contrée, attaché au pied d'un baobab, et ce nègre féroce lui coupa lentement les articulations, pendant que retentissait le chant de guerre ; puis il entama la gorge s'arrêta pour aiguïser son couteau émoussé, et arracha la tête du malheureux avant qu'elle fût coupée ! Ce pauvre Français avait vingt-six ans !

—Et la France n'a pas tiré vengeance d'un pareil crime ? demanda Kennedy.

—La France a réclamé ; le saïd de Zanzibar a tout fait pour s'emparer du meurtrier, mais il n'a pu y réussir.

—Je demande à ne pas m'arrêter en route, dit Joe ; montons, mon maître, montons, si vous m'en croyez.

—D'autant plus volontiers, Joe, que le mont Duthumi se dresse devant nous. Si mes calculs sont exacts, nous l'aurons dépassé avant sept heures du soir.

—Nous ne voyagerons pas la nuit ? demanda le chasseur.

—Non, autant que possible ; avec des précautions et de la vigilance, on le ferait sans danger, mais il ne suffit pas de traverser l'Afrique, il faut la voir.

—Jusqu'ici, nous n'avons pas à nous plaindre, mon maître. Le pays le plus cultivé et le plus fertile du monde, au lieu d'un désert ! Croyez donc aux géographes !

—Attendons, Joe, attendons ; nous verrons plus tard. "

Vers six heures et demie du soir, le *Victoria* se trouva en face du mont Duthumi ; il dut, pour le franchir, s'élever à plus de trois mille pieds, et pour cela le docteur n'eut à élever la température que de dix-huit degrés. On peut dire qu'il manœuvrait véritablement son ballon à la main. Kennedy lui indiquait les obstacles à surmonter, et le *Victoria* volait par les airs en rasant la montagne.

A huit heures, il descendait le versant opposé, dont la pente était plus adoucie ; les ancres furent lancées au dehors de la nacelle, et l'une d'elles, rencontrant les branches d'un nopal énorme, s'y accrocha fortement. Aussitôt Joe se laissa glisser par la corde et l'assujettit avec la plus grande solidité. L'échelle de soie lui fut tendue, et il remonta lestement. L'aérostat demeurait presque immobile, à l'abri des vents de l'est.

Le repas du soir fut préparé ; les voyageurs, excités par leur promenade aérienne, firent une large brèche à leurs provisions.

" Quel chemin avons-nous fait aujourd'hui ? " demanda Kennedy en avalant des morceaux inquiétants.

Le docteur fit son point au moyen d'observations lunaires, et consulta l'excellente carte qui lui servait de guide ; elle appartenait à l'atlas " *der Neuester Entdeckungen in Afrika* ", publié à Gotha par son savant ami Petermann, et que celui-ci lui avait adressé. Cet atlas devait servir au voyage tout entier du docteur, car il contenait l'itinéraire de Burton et Speke aux Grands Lacs, le Soudan d'après le docteur Barth, le bas Sénégal d'après Guillaume Lejean, et le delta du Niger par le docteur Baikie.

Fergusson s'était également muni d'un ouvrage qui réunissait en un seul corps toutes les notions acquises sur le Nil, et intitulé : " *The sources of the Nile, being a general survey of the basin of that*

river and of its head stream, with the history of the Nilotic discovery by Charles Beke, Th. D. "

Il possédait aussi les excellentes cartes publiées dans les " *Bulletins de la Société de Géographie de Londres* ", et aucun point des contrées découvertes ne devait lui échapper.

En pointant sa carte, il trouva que sa route latitudinale était de deux degrés, ou cent vingt milles dans l'ouest.

Kennedy remarqua que la route se dirigeait vers le midi. Mais cette direction satisfaisait le docteur, qui voulait, autant que possible, reconnaître les traces de ses devanciers.

Il fut décidé que la nuit serait divisée en trois quarts, afin que chacun pût à son tour veiller à la sûreté des deux autres. Le docteur dut prendre le quart de neuf heures, Kennedy celui de minuit et Joe celui de trois heures du matin.

Donc, Kennedy et Joe, enveloppés de leurs couvertures, s'étendirent sous la tente et dormirent paisiblement, tandis que veillait le docteur Fergusson.

CHAPITRE XIII

La nuit fut paisible ; cependant le samedi matin, en se réveillant, Kennedy se plaignit de lassitude et de frissons de fièvre. Le temps changeait ; le ciel, couvert de nuages épais, semblait s'approvisionner pour un nouveau déluge. Un triste pays que ce Zungomero, où il pleut continuellement, sauf peut-être pendant une quinzaine de jours du mois de janvier.

Une pluie violente ne tarda pas à assaillir les voyageurs ; au-dessous d'eux, les chemins coupés par des " *nullahs*," sortes de torrents momentanés, devenaient impraticables, embarrassés d'ailleurs de buissons épineux et de lianes gigantesques. On saisissait distinctement ces émanations d'hydrogène sulfuré dont parle le capitaine Burton.

" D'après lui, dit le docteur, et il a raison, c'est à croire qu'un cadavre est caché derrière chaque hallier.

—Un vilain pays, répondit Joe, et il me semble que monsieur Kennedy ne se porte pas trop bien pour y avoir passé la nuit.

—En effet, j'ai une fièvre assez forte, fit le chasseur.

—Cela n'a rien d'étonnant, mon cher Dick ; nous nous trouvons dans l'une des régions les plus insalubres de l'Afrique ; mais nous n'y resterons pas longtemps. En route ! "

Grâce à une manœuvre adroite de Joe, l'ancre fut décrochée, et, au moyen de l'échelle, Joe regagna la nacelle. Le docteur dilata vivement le gaz, et le *Victoria* reprit son vol, poussé par un vent assez fort.

Quelques huttes apparaissaient à peine au milieu de ce brouillard pestilentiel. Le pays changeait d'aspect. Il arrive fréquemment en Afrique qu'une région malsaine et de peu d'étendue confine à des contrées parfaitement salubres.

Kennedy souffrait visiblement, et la fièvre accablait sa nature vigoureuse.

" Ce n'est pourtant pas le cas d'être malade, fit-il, en s'enveloppant de sa couverture et se couchant sous sa tente.

—Un peu de patience, mon cher Dick, répondit le docteur Fergusson, et tu seras guéri rapidement.

—Guéri ! ma foi ! Samuel, si tu as dans ta pharmacie de voyage quelque drogue qui me remette sur pied, administre-la-moi sans retard. Je l'avalerai les yeux fermés.

—J'ai mieux que cela, ami Dick, et je vais te donner un fébrifuge qui ne coûtera rien.

—Et comment feras-tu ?

—C'est fort simple. Je vais tout bonnement monter au-dessus de ces nuages qui nous inondent et m'éloigner de cette atmosphère pestilentielle. Je te demande dix minutes pour dilater l'hydrogène."

Les dix minutes n'étaient pas écoulées que les voyageurs avaient dépassé la zone humide.

—Attends un peu, Dick, et tu vas sentir l'influence de l'air pur et du soleil.

—En voilà un remède ! dit Joe. Mais c'est merveilleux !

—Non ! c'est tout naturel.

—Oh ! pour naturel, je n'en doute pas.

—J'envoie Dick en bon air, comme cela se fait tous les jours en Europe, et comme à la Martinique je l'enverrais aux Pitons pour fuir la fièvre jaune.

—Ah ça ! mais c'est un paradis que ce ballon, dit Kennedy, déjà plus à l'aise.

—En tout cas, il y mène, répondit sérieusement Joe.

C'était un curieux spectacle que celui des masses de nuages agglomérées en ce moment au-dessous de la nacelle ; elles roulaient les unes sur les autres et se confondaient dans un éclat magnifique en réfléchissant les rayons du soleil. Le *Victoria* atteignit une hauteur de quatre mille pieds. Le thermomètre indiquait un certain abaissement dans la température. On ne voyait plus la terre. A une cinquantaine de milles dans l'ouest, le mont Rubeho dressait sa tête étincelante ; il formait la limite du pays d'Ugogo par 36° 20' de longitude. Le vent soufflait avec une vitesse de vingt milles à l'heure, mais les voyageurs ne sentaient rien de cette rapidité ; ils n'éprouvaient aucune secousse, n'ayant pas même le sentiment de la locomotion.

Trois heures plus tard, la prédiction du docteur se réalisait. Kennedy ne sentait plus aucun frisson de fièvre et déjeuna avec appétit.

—Voilà qui enfonce le sulfate de quinine, dit-il avec satisfaction.

—Décidément, fit Joe, c'est ici que je me retirerai pendant mes vieux jours. Vers dix heures du matin, l'atmosphère s'éclaircit. Il se fit une trouée dans les nuages ; la terre reparut ; le *Victoria* s'en rapprocha insensiblement. Le docteur Fergusson cherchait un courant qui le portât plus au nord-est, et il le rencontra à six cents pieds du sol. Le pays devenait accidenté, montueux même. Le district du Zungomero s'effaçait dans l'est avec les derniers cocotiers de cette latitude.

Bientôt les crêtes d'une montagne prirent une saillie plus arrêtée. Quelques pics s'élevaient çà et là. Il fallut veiller à chaque instant aux cônes aigus qui semblaient surgir inopinément.

—Nous sommes au milieu des brisants, dit Kennedy.

—Sois tranquille, Dick, nous ne toucherons pas.

—Jolie manière de voyager, tout de même ! répliqua Joe.

En effet, le docteur manœuvrait son ballon avec une merveilleuse dextérité.

—S'il nous fallait marcher sur ce terrain détrempe, dit-il, nous nous traînerions dans une boue malsaine. Depuis notre départ de Zanzibar, la moitié de nos bêtes de somme seraient déjà mortes de fatigue. Nous aurions l'air de spectres, et le désespoir nous prendrait au cœur. Nous serions en lutte incessante avec nos guides, nos porteurs, exposés à leur brutalité sans frein. Le jour, une chaleur humide, insupportable, accablante ! La nuit, un froid souvent intolérable, et les piqûres de certaines mouches, dont les mandibules percent la toile la plus épaisse et qui rendent fou ! Et tout cela sans parler des bêtes et des peuplades féroces !

—Je demande à ne pas en essayer, répliqua simplement Joe.

—Je n'exagère rien, reprit le Dr Fergusson, car, au récit des voyageurs qui ont eu l'audace de s'aventurer dans ces contrées, les larmes vous viendraient aux yeux.

Vers onze heures, on dépassait le bassin d'Imengé : les tribus éparses sur ces collines menaçaient vainement le *Victoria* de leurs armes ; il arrivait enfin aux dernières ondulations de terrain qui précèdent le Rubeho ; elles forment la troisième chaîne et la plus élevée des montagnes de l'Usagaro.

Les voyageurs se rendaient parfaitement compte de la conformation orographique du pays. Ces trois ramifications, dont le

Duthumi forme le premier échelon, sont séparées par de vastes plaines longitudinales ; ces croupes élevées se composent de cônes arrondis, entre lesquels le sol est parsemé de blocs erratiques et de galets. La déclivité la plus roide de ces montagnes fait face à la côte de Zizanbar ; les pentes occidentales ne sont guère que des plateaux inclinés. Les dépressions de terrain sont couvertes d'une terre noire et fertile, où la végétation est vigoureuse. Divers cours d'eau s'infiltrèrent vers l'est et vont affluer dans le Kingani, au milieu de bouquets gigantesques de sycomores, de tamarins, de calebassiers et de palmyras.

—Attention ! dit le Dr Fergusson. Nous approchons du Rubeho, dont le nom signifie dans la langue du pays : " Passage des vents. " Nous ferons bien d'en doubler les arêtes aiguës à une certaine hauteur. Si ma carte est exacte, nous allons nous porter à une élévation de plus de cinq mille pieds.

—Est-ce que nous aurons souvent l'occasion d'atteindre ces zones supérieures ?

—Rarement ; l'altitude des montagnes de l'Afrique paraît être médiocre relativement aux sommets de l'Europe et de l'Asie. Mais, en tout cas, notre *Victoria* ne serait pas embarrassé de les franchir.

En peu de temps, le gaz se dilata sous l'action de la chaleur, et le ballon prit une marche ascensionnelle très marquée. La dilatation de l'hydrogène n'offrait rien de dangereux d'ailleurs, et la vaste capacité de l'aérostat n'était remplie qu'aux trois quarts ; le baromètre, par une dépression de près de huit pouces, indiqua une élévation de six mille pieds.

—Irons-nous longtemps ainsi ? demanda Joe.

—L'atmosphère terrestre a une hauteur de six mille toises, répondit le docteur. Avec un vaste ballon, on irait loin. C'est ce qu'ont fait MM. Brioschi et Gay-Lussac ; mais alors le sang leur sortait par la bouche et par les oreilles. L'air respirable manquait. Il y quelques années, deux hardis Français, MM. Barral et Rixio, s'aventurèrent aussi dans les hautes régions ; mais leur ballon se déchira...

—Et ils tombèrent ? demanda vivement Kennedy.

—Sans doute ! mais comme doivent tomber des savants, sans se faire aucun mal.

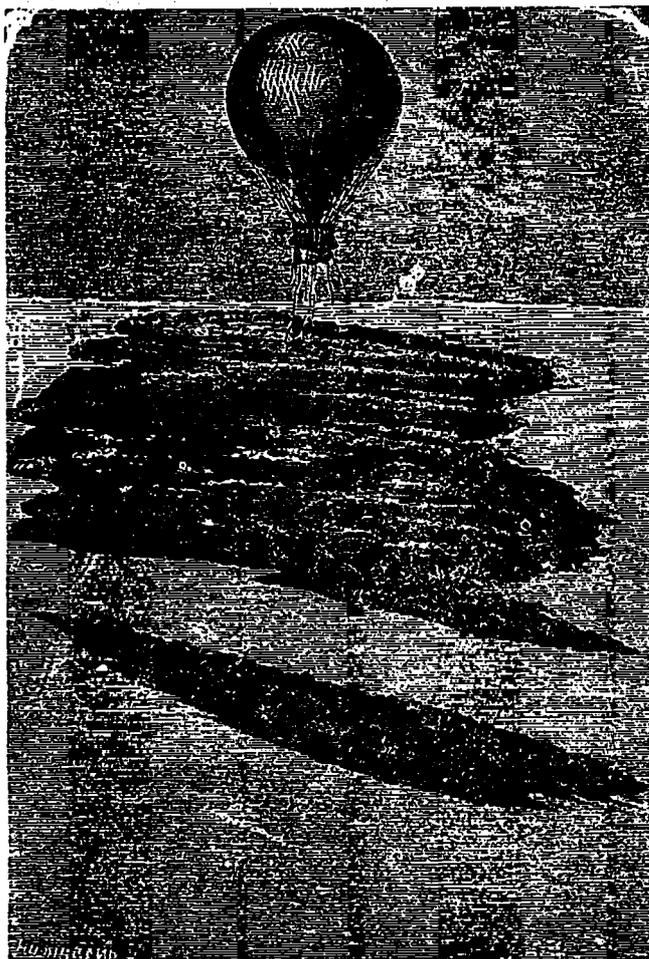
—Eh bien ! messieurs, dit Joe, libre à vous de recommencer leur chute ; mais pour moi, qui ne suis qu'un ignorant, je préfère rester dans un milieu honnête, ni trop haut ni trop bas. Il ne faut point être ambitieux.

A six mille pieds, la densité de l'air a déjà diminué sensiblement ; le son s'y transporte avec difficulté, et la voix s'y fait moins bien entendre. La vue des objets devient confuse. Le regard ne perçoit plus que de grandes masses assez indéterminées ; les hommes, les animaux deviennent absolument invisibles ; les routes sont des lacets et les lacs des étangs.

Le docteur et ses compagnons se sentaient dans un état anormal ; un courant atmosphérique d'une extrême vitesse les entraînait au delà des montagnes arides, sur le sommet desquelles de vastes plaques de neige étonnaient le regard ; leur aspect convulsionné démontrait quelque travail neptunien des premiers jours du monde.

Le soleil brillait au zénith, et ses rayons tombaient d'aplomb sur ces cimes désertes. Le docteur prit un dessin de ces montagnes, qui sont faites de quatre croupes distinctes, presque en ligne droite, et dont la plus septentrionale est la plus allongée.

Bientôt le *Victoria* descendit le versant opposé du Rubeho, en longeant une côte boisée et parsemée d'arbres d'un vert très-sombre ; puis vinrent des crêtes et des ravins, dans une sorte de désert qui précédait le pays d'Ugogo ; plus bas s'étalaient des plaines jaunes, torrifées, craquelées, jonchées çà et là de plantes salines et de buissons épineux.



Traversée du détroit

Quelques taillis, plus loin devenus forêts, embellirent l'horizon. Le docteur s'approcha du sol, les ancres furent lancées, et l'une d'elles s'accrocha bientôt dans les branches d'un vaste sycomore.

Joe, se glissant rapidement dans l'arbre, assujettit l'ancre avec précaution ; le docteur laissa son chalumeau en activité pour conserver à l'aérostat une certaine force ascensionnelle qui le maintint en l'air. Le vent s'était presque subitement calmé.

—Maintenant, dit Fergusson, prends deux fusils, ami Dick, l'un pour toi, l'autre pour Joe, et tâchez, à vous deux, de rapporter quelques belles tranches d'antilope. Ce sera pour notre dîner.

—En chasse ! s'écria Kennedy.

Il escalada la nacelle et descendit. Joe s'était laissé dégringoler de branche en branche et l'attendait en se détirant les membres. Le docteur, allégé du poids de ses compagnons, put éteindre entièrement son chalumeau.

—N'allez pas vous envoler mon maître ! s'écria Joe.

—Sois tranquille, mon garçon, je suis solidement retenu. Je vais mettre mes notes en ordre. Bonne chasse, et soyez prudents. D'ailleurs, de mon poste, j'observerai le pays, et, à la moindre chose suspecte, je tire un coup de carabine. Ce sera le signal de ralliement.

CHAPITRE XIV

Le pays, aride, desséché, fait d'une terre argileuse qui se fendillait à la chaleur, paraissait désert ; ça et là, quelques traces de caravanes, des ossements blanchis d'hommes et de bêtes, à demi rongés et confondus dans la même poussière.

Après une demi-heure de marche, Dick et Joe s'enfonçaient dans une forêt de gommiers, l'œil aux aguets et le doigt sur la détente du fusil. On ne savait pas à qui on aurait affaire. Sans être un rifleman, Joe maniait adroitement une arme à feu.

—Cela fait du bien de marcher, monsieur Dick, et cependant ce terrain-là n'est pas trop commode," fit-il en heurtant les fragments du quartz dont il était parsemé.

Kennedy fit signe à son compagnon de se taire et de s'arrêter. Il fallait savoir se passer des chiens, et, quelle que fût l'agilité de Joe, il ne pouvait avoir le nez d'un braque ou d'un lévrier.

Dans le lit d'un torrent où stagnaient encore quelques mares, se désaltérait une troupe d'une dizaine d'antilopes. Ces gracieux animaux, flairant un danger, paraissaient inquiets ; entre chaque lampée, leur jolie tête se redressait avec vivacité, humant de ses narines mobiles l'air au vent des chasseurs.

Kennedy contourna quelques massifs, tandis que Joe demeurait immobile ; il parvint à portée du fusil et fit feu. La troupe disparut en un clin d'œil ; seule, une antilope mâle, frappée au défaut de l'épaule, tombait foudroyée. Kennedy se précipita sur sa proie.

C'était un blawe-bock, un magnifique animal d'un bleu pâle tirant sur le gris, avec le ventre et l'intérieur des jambes d'une blancheur de neige.

—Le beau coup de fusil ! s'écria le chasseur. C'est une espèce très-rare d'antilope, et j'espère bien préparer sa peau de manière à la conserver.

—Par exemple ! y pensez-vous, monsieur Dick ?

—Sans doute ! Regarde donc ce splendide pelage.

—Mais le docteur Fergusson n'admettra jamais une pareille surcharge.

—Tu as raison, Joe ! Il est pourtant fâcheux d'abandonner tout entier un si bel animal !

—Tout entier ! non pas, monsieur Dick ; nous allons en tirer tous les avantages nutritifs qu'il possède, et, si vous le permettez, je vais m'en acquitter aussi bien que le syndic de l'honorable corporation des bouchers de Londres.

—A ton aise, mon ami ; tu sais pourtant qu'en ma qualité de chasseur, je ne suis pas plus embarrassé de dépouiller une pièce de gibier que de l'abattre.

—J'en suis sûr, monsieur Dick ; alors ne vous gêner pas pour établir un fourneau sur trois pierres ; vous aurez du bois mort en quantité, et je ne vous demande que quelques minutes pour utiliser vos charbons ardents.

—Ce ne sera pas long," répliqua Kennedy.

Il procéda aussitôt à la construction de son foyer, qui flambait quelques instants plus tard.

Joe avait retiré du corps de l'antilope une douzaine de côtelettes et les morceaux les plus tendres du filet, qui se transformèrent bientôt en grillades savoureuses.

—Voilà qui fera plaisir à l'ami Samuel, dit le chasseur.

—Savez-vous à quoi je pense, monsieur Dick ?

—Mais à ce que tu fais, sans doute, à tes beefsteaks.

—Pas le moins du monde. Je pense à la figure que nous ferions si nous ne retrouvions plus l'aérostat.

—Bon ! quelle idée ! tu veux que le docteur nous abandonne ?

—Non ; mais si son ancre venait à se détacher ?

—Impossible. D'ailleurs Samuel ne serait pas embarrassé de redescendre avec son ballon ; il le manœuvre assez proprement.

—Mais si le vent l'emportait, s'il ne pouvait revenir vers nous ?

—Voyons, Joe, trêve à tes suppositions ; elles n'ont rien de plaisant.

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON

La "Vengeance de l'Italienne," par Jules Castyng, tel sera le titre de notre nouveau feuilleton qui commencera la semaine prochaine.



ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL, SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c

NE REMETTEZ PAS

Quand vous ressentez le moindre embarras de la gorge prenez vite une petite cuillerée de *Baume Rhumal*. Vous vous en trouverez bien.

—La malle de l'Afrique du Sud contient, chaque semaine, environ 204,000 lettres.

—Sur chaque mille louis de recettes, l'Angleterre en donne 4 pour la charité et la France 6.

—La plus forte somme dépensée pour améliorer une rue a été \$14,300,000 pour la rue de Rivoli, à Paris.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Spécialement adaptée aux enfants, à cause de son absolue pureté

BABY'S OWN SOAP

est employé par jeunes et vieux à la fois, et commande une vente immense

Méfiez-vous des contrefaçons.

ALBERT TOILET SOAP Co., MONTREAL

PRÉCIEUX SECOURS
Les palpitations dont souffrent beaucoup de femmes et de jeunes filles n'ont le plus souvent pour cause que la pauvreté du sang ou son altération. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonnard* seront d'un précieux secours pour le traitement des palpitations de cœur.

—En Angleterre, seulement cinq personnes sur mille possèdent des terres. En Russie, 140 sur mille.

—29,000 fonctionnaires du gouvernement anglais reçoivent une moyenne de \$650.

—Le Bureau des Ecoles de Londres contient 26 écoles pour enfants muets ou aveugles

—L'archipel hawaïen compte aujourd'hui 100,000 âmes, savoir : 45,000 Chinois et Japonais ; 15,000 Portugais ; 3,000 Américains ; 4,000 Anglais et Allemands et environ 40,000 Canaques. (Pas de Français, bien entendu !)

OR SOLIDE

Nous donnons cette magnifique bague en Or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épingle-suisse ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Écrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons par le retour du courrier cette magnifique bague. **PREMIUM SUPPLY CO., Boite 1504 Toronto, Canada.**

Bague en Or Pur GRATIS.

Filles, pourquoi ne pas gagner une magnifique bague en Or Pur pendant vos soldes. Nous donnons cette bague aux personnes qui vendront seulement que 10 belles Epinglettes à 10c. chacune. Cette bague est en Or Pur, magnifiquement gravée et ornée de deux Perles et d'un Brillant. C'est une bague qui donnera, satisfaction pour la vie entière au possesseur. Les Epinglettes sont extrêmement jolies, fines en Or et en Email, et ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epinglettes. Vendez-les parmi vos amis, remettez-nous l'argent et cette magnifique bague en Or Pur, vous sera envoyée franco par le retour de la maille. **Cie. Toronto Premium, Boite 1504 Toronto.**

Ce journal est imprimé avec l'encre manufacturée par la QUEEN CITY PRINTING CO., Cincinnati, Ohio.

ELLE SUPPORTA PATIEMMENT L'OPPROBRE

Triste lettre d'une femme dont le mari menait une vie dissipée

Comment elle le guérit avec un remède secret.



"Pendant des années j'ai supporté l'opprobre, la souffrance, la misère et les privations dus aux habitudes d'ivrognerie de mon mari. Entendant parler de votre merveilleux remède pour la guérison de l'ivrognerie, que je pouvais donner secrètement à mon mari, je résolus de l'essayer. Je m'en procurai un paquet que je mêlai à ses aliments et à son café, et la médecine et un sans odeur et sans goût, il ne sut pas à quoi il devait d'être si rapidement soulagé de sa rage pour la boisson. Il commença bientôt à engraisser, l'appétit pour les mets solides lui revint, il s'attacha tout à fait à la maison et nous avons maintenant un intérieur joyeux. Une fois qu'il fut radicalement guéri je lui appris ce que j'avais fait, et il confessa que mon action avait été son salut, n'ayant pas l'énergie de se réformer de son propre mouvement. Je conseille chaleureusement à toutes les épouses affligées comme je l'ai été de faire l'essai de votre remède."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directus complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 21 Jordan St., Toronto, Canada.

LE TOUR DU MONDE Très jolie illustration, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études soignées sur les diverses parties du monde leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres" des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

Dernières nouveautés venant de paraître

- Le manuscrit du Chamoine, A. Theuriot 0.90
- L'Énergie française, G. Hanotaux 0.90
- Chouchette, Marcel Prévost 0.90
- Le semeur d'amour, F. Champsaur 0.90
- La Blonde Lillian, Jean Rameau 0.90
- Le secret d'un ange, P. Maël 0.90
- Monique, P. Bourget 0.90
- La Chesnardière, Léon de Tinscau 0.90
- La Vedette, Yvette Guilbert 0.90
- La Mouselle, H. Grivello 0.90
- La collection complète des ouvrages de A. Dumas à 25 cents le volume.
- Les œuvres de Balzac à 20 cents le volume.
- Plus de 1000 volumes à 10 cents, par les auteurs les plus connus.
- L'Almanach Hachette 1902 à 40 cents.
- L'Almanach de la Vie de Paris, de la Grande Vie à 25 cents chacun, illustrés par la photographie.
- Publications mensuelles: Femina (journal de la famille), La Lecture pour Tous de la célèbre maison Hachette et la Lecture Moderne, toutes 3 à 15c

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.** Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARRIS, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste.
Écrire à **DR. R.-H. KLINE, Ld.**
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., *9.30 a.m., 4.00 p.m., *10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodou, Chambre 41, Edifice Ball et Troworty, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brun, Ludlow.
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.
W.-F. EGG,
City Passenger Agent.
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MA JUE D'ESTOMAC
PIÈVRES - ÉPUISEMENT
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT 19, r. des Deux-Portes, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

La Véritable Onguent

du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT

DEPOT CHEZ

Rod. Carriere
PHARMACIEN

PAUVRE PERE ! PAUVRE MERE !

Doigts crochus, senior.—Misérable gueux ! Oser rendre un billet de \$20 à un bourgeois qui venait de le perdre !... Vas t'en sclérat, je te chasse ! ! Tu n'as plus de père ! Tu déshonores ta famille !